Répertoire des

combats franco-anglais des Guerres de la Renaissance

depuis la fin de la Guerre de Cent Ans (1453) jusqu'au début de la Guerre de Trente Ans (1618)



Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest

RÉPERTOIRE

des

COMBATS FRANCO-ANGLAIS

DES

GUERRES DE LA RENAISSANCE

depuis la fin de la Guerre de Cent Ans (1453) jusqu'au début de la Guerre de Trente Ans (1618)



Jean-Claude Castex

Les Éditions du Phare-Ouest,
Vancouver

Castex, Jean-Claude, 1941-

Répertoire des combats franco-anglais des guerres de la Renaissance, depuis la fin de la Guerre de Cent Ans (1453) jusqu'au début de la Guerre de Trente Ans (1618) / Jean-Claude Castex. — White Rock, B.C.: Éditions du Phare-Ouest, 2012.
ISBN 978-2-921668-14-9

Couverture : François I[er] (vers 1527) est, sans aucun doute, le monarque emblématique de la Renaissance française. Il régna de 1515 à 1547. Il fit de multiples guerres contre Charles Quint et son Empire sur lequel le soleil ne se couchait pas. Dans un but stratégique, François I[er] fit appel à l'Empire ottoman qui put ainsi envahir une partie de l'Europe et s'y incrusta. Entre ces deux grands monarques, Henri VIII d'Angleterre fit figure de comparse.
Tableau de Jean Clouet, Musée du Louvre.

AVERTISSEMENT : Les Coordonnées géographiques mentionnées dans ce livre ont été calculées avant l'invention du GPS, et elle doivent être considérées comme indicatives et approximatives seulement.

Source de toutes les icones : Bibliothèque de l'Université Laval.

Adresser toutes commandes à Marie-France Hautberg, Directrice.

Les Éditions du Phare-Ouest, Canada
Téléphone 604-542-3645
Courriels mfphareouest@gmail.com

Dépôt légal : 3[e] trimestre 2012
Bibliothèque Nationale du Québec, Montréal.
Bibliothèque Nationale, Ottawa.

ISBN 978-2-921668-14-9

À mon petit-fils, Jean-Marc

INDEX CHRONOLOGIQUE DES GUERRES DE LA RENAISSANCE (1457 – 1628)

Nom	Date
Raid contre Sandwich	28 août - 1er septembre 1457
Raid contre Harfleur	2 sept. 1457 - fin oct. 1457
Raid contre Le Conquet	début août 1462
Raid contre l'Île de Ré	25 août 1462
Siège de Dunstanburgh	mi-octobre 1462
Siège de Bamborough	mi-octobre 1462
Siège d'Alnwick	fin octobre 1462
Combat naval de Holy ou de Lindifarne	novembre 1462
Siège de Montorgueil	17 mai 1468
Bataille de Guinegatte	7 août 1479
Combat naval de Bristol	1484
Bataille de Market Borsworth	22 août 1485
Siège de Brest	14 juin 1489-15 nov. 1491
Siège de l'Écluse	juillet 1492 - 21 octobre 1492
Les deux combats de Barfleur	16 - 17 juin 1492
Raid contre Le Conquet	début juin 1512
Bataille navale de Brest	9 août 1512
Combat naval de Blancs Sablons (Croys Primoguet)	22 av. 1513
Bataille navale de Brest	24 avril 1513
Bataille de Flodden	9 septembre 1513
Siège de Tournai	16 - 25 septembre 1513
Siège de Boulogne	d'avril au 7 août 1514
Attaque contre Cherbourg	juin 1522
Raid contre Morlaix	1er juillet 1522
Siège du Tréport	fin août 1523
Attaque de Wark	fin septembre - 4 novembre 1523
Bataille navale d'Oxfordness	6 juillet 1543
Combat des Six (ou de Thérouanne)	22 juillet 1543
Bataille navale de Cherbourg	22 juillet 1543
Bataille navale de la Mer du Nord	9 août 1543
Siège de Leith	5 mai 1544
Bataille navale de Falmouth	6 juillet 1544
Siège de Boulogne	18 juillet au 14 septembre 1544
Bataille navale de Chef-de-Caux	3 juillet 1545

Coup de main sur Brighton	mi-juillet 1545
Bataille navale de Portsmouth	18 juillet 1545
Coup de main contre l'île de Wight	20 juillet 1545
Bataille navale de Boulogne	15 août 1545
Coup de main contre Le Tréport	2 septembre 1545
Attaque contre Brest	début 1546
Siège de Saint-Andrews	1er au 30 juillet 1547
Berwick-upon-Tweed	27 juillet 1548
Attaque contre Leith	10 août 1548
Attaque contre Montrose	mi-août 1548
Attaque contre Saint-Ninians	mi-août 1548
Bataille navale de Douvres	30 août 1548
Siège de Haddington	1548 - 1549
Siège de Leith	début mai 1549
Prise du fort d'Inch-Keith	juin 1549
Bataille navale de Leith	début juillet 1549
Coup de main contre l'île de Sercq	27 juillet 1549
Raid naval contre Saint-Pierre de Guernesey	31 juillet 1549
Prise de Marquise	22 août 1549
Siège d'Ambleteuse	22-26 août 1549
Siège de Fort-Slack	24 août 1549
Siège de Boulogne	1545 - mars 1550
Siège de Broughty Craig	juillet 1548 - 20 février 1550
Prise de Scarborough	avril 1557
Raid contre Cherbourg	15 juin 1557
Siège de Saint-Quentin	2-10 août 1557
Bataille de Saint-Laurent	10 août 1557
Siège de Calais	1er - 8 janvier 1558
Attaque d'Aurigny	21 juin 1558
Bataille navale en Manche	juillet 1558
Raid anglo-flamand contre Le Conquet	29 juillet 1558
Bataille de Plougonvallin	30 juillet 1558
Attaque d'Aurigny	décembre 1558
Siège de Leith	octobre 1559 - 16 juillet 1560
Siège du Havre	27 mai - 29 juillet 1563
Bataille navale de La Rochelle	8 octobre 1563
Bataille naval de La Rochelle	19 avril - 21 avril 1573
Siège de Belle-Ile-en-Mer	22-28 avril 1573
Saint-Malo	5 mai 1573
Bataille "autour de" Dieppe	23 septembre - 6 octobre1589
Prise de Locrenan	du printemps au 11 juin 1590
Bataille d'Yvetot	29 avril 1592

Siège de Rouen	11 nov. 1591 - 20 avril 1592
Siège et combat naval de Blaye	21 décembre 1592-4 août1593
Siège d'Amiens	juin - septembre 1597



Alnwick. *Sièges d'*

Date de l'action : fin d'octobre 1462.
Localisation : Ville d'Angleterre située à 40 km de la frontière écossaise; 55° 25' Nord; 01° 42' Ouest.
Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485.
Contexte : Les Lancastre régnaient en Angleterre par l'entremise de l'impopulaire Henri VI. Richard d'York revendiqua le trône de son cousin Henri VI. Durant les trente ans que dura cette guerre, les York et les Lancastre gouvernèrent à tour de rôle, suivant la fortune des armes. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne.

Le roi Henri VI d'Angleterre et la reine, accompagnés par les duc d'Exeter et de Somerset se réfugièrent en Écosse après la bataille de Towton. Au mois de juillet 1461, le château d'Alnwick fut cédé par capitulation à Lord Hastings et la garnison libérée. Quoique battue sur le terrain, la reine Marguerite gardait un esprit indépendant. Elle passa en France au printemps suivant pour chercher de l'aide de Louis XI. Elle obtint un prêt de 20 000 livres et la liberté de lever un Corps Expéditionnaire dont Pierre de Brézé, grand sénéchal de France, prit le commandement.

En octobre 1462, Marguerite retourna en Écosse avec 500 hommes et débarqua à l'embouchure de la Tyne; mais prenant peur, elle rembarqua et son escadre fut prise dans une formidable tempête qui jeta tous ses vaisseaux sur la côte de Bamborough. Quant à la reine, elle put arriver à Berwick-upon-Tweed[1]. Les soldats mirent le feu aux épaves et cherchèrent refuge dans l'île Holy[2]. Mais là ils furent attaqués par le Bâtard d'Ogle et un esquire[3] appelé John Manners. Beaucoup furent tués ou pris[4]. Certains purent s'échapper. Brézé lui-même réussit à s'enfuir avec d'autres dans des bateaux de pêche. Malgré cela, la reine laissa son fils à Berwick et entra dans le Northumberland avec une troupe d'Écossais et les Français, espérant que les Northumbériens se révolteraient à son arrivée. Mais les paysans

---

[1]Frontière de l'Écosse.
[2]À 7 km au N.-O. de Bamburgh ou Bamborough.
[3]**Esquire**, du français médiéval *escuïer, écuyer.*
[4]300 furent faits prisonniers.

avaient d'autres soucis que l’ambition dévorante de cette aristocratie. Quelques-uns seulement se joignirent à son armée.

Les vivres pour l'armée et le matériel d'artillerie venaient de Newcastle. Pendant ce temps, le roi restait à Durham, d'où il envoya un ordre, le dernier jour de décembre, à l'archevêque d'York, le chargeant d'avertir tout le clergé de la province afin que les curés de paroisse ordonnent au peuple de résister aux Écossais qui *“pénétraient dans sa province dans le but non seulement de prêter main-forte à ses ennemis de France dans les divers sièges, mais encore en lui livrant bataille afin de s'emparer de sa terre.”*

Chefs en présence ♦Les chefs français qui commandaient le siège étaient le grand sénéchal Pierre de Brézé, Floquet et P. de Vieuchâtel. La reine Marguerite[1] commandait le contingent écossais. ♦Au deuxième siège, les chefs anglais étaient: Lord Falconbridge, le comte de Kent et Lord Scale. Le comte de Warwick commandait l'ensemble des opérations et son QG était au château de Warkworth. Mais il faisait chaque jour le tour de tous ces sièges[2] pour les diriger. Sir Ralph Grey dirigeait le château d'Alnwick.

Effectifs engagés ♦2 000 Français et Écossais catholiques avaient embarqué à bord des vaisseaux.

Stratégie ou tactique : La reine Marguerite tenta de soulever la région en sa faveur mais n'y réussit pas. Le siège se déroula par blocus, mines et contre-mines, assaut par escalade avec échelles, et même quelque artillerie de siège...

Résumé de l'action : Dès que la Cavalerie française eut achevé d'embarquer, le 7 octobre, Brézé quitta Honfleur et fit voile vers le Northumberland où il devait faire sa jonction avec le duc de Somerset. Mais, prudent, ce dernier refusa de s'ébranler. Le fort de Tynemouth tira sur l'escadre française, laquelle débarqua des troupes pour enlever Bamborough, Dunstanburgh et enfin Alnwick. La reine Marguerite[3] mit le siège devant le château d'Alnwick, qui était sous le commandement de Sir Ralph Grey, et le bloqua complè-

---

[1]Marguerite d’Anjou était née en 1430, probablement à Pont-à-Mousson (Lorraine). Elle mourut en 1482 à Saumur. Elle était la reine consort du roi Henri VI d’Angleterre et le leader des Lancastriens durant cette Guerre des Deux-Roses. Elle tenta sans succès d’obtenir la couronne pour son fils le prince Édouard [1353-1471]. Elle était la fille de René I[er] d’Anjou.
[2]Sièges de Bamborough, d'Alnwick et de Dunstanburgh.
[3]Avec ses Français.

tement. Elle s'en empara soit par la disette soit par la trahison de son gouverneur. Bamborough, Dunstanburgh et Warkworth tombèrent aussi entre ses mains. Elle plaça des garnisons franco-anglo-écossaises dans tous ces châteaux.
Pertes ♦inconnues.
Conséquence de cette défaite anglaise : Brézé laissa son fils Jacques avec une garnison française de 300 hommes dans Alnwick et reprit la mer. Voyant cela, Édouard IV d'Angleterre leva une grande armée dans le Sud, et, au mois de décembre 1462, commença le siège de ces châteaux. Le château d'Alnwick était défendu par le fils de Brézé et Lord Hungerford avec une garnison de 300 hommes.

Pierre de Brézé, avec une armée de 20 000 Écossais, se lança au secours de ces châteaux assiégés par les Anglais. Il s'avança vers le château d'Alnwick, mais les deux armées craignaient de se rencontrer. Les Anglais levèrent le siège et retraitèrent. Les Écossais ne les poursuivirent pas. À cette vue, la garnison sortit du château et retraita vers l'Écosse avec l'armée franco-écossaise, et le 8 janvier 1463, le comte de Warwick prit possession du château au nom du roi Édouard IV. Bamborough fut donnée à Édouard par Henri duc de Somerset, selon le traité d'entraide. Le duc et Sir Ralph Percy revinrent en grâce.

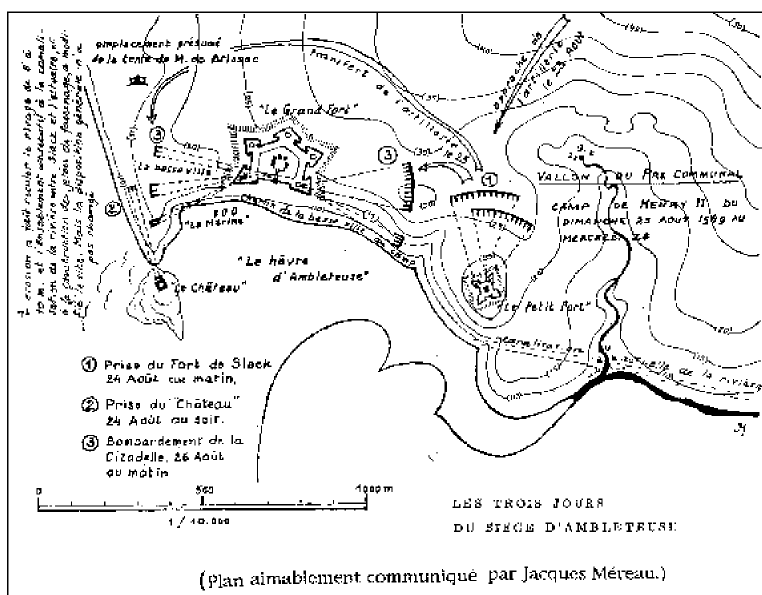


Ambleteuse. *Siège d'*

Date de l'action : du 22 au 26 août 1549.

Localisation : entre Boulogne-sur-Mer et Calais. Coordonnées géographiques : 50° 49' de latitude Nord, et 01° 36' de longitude Est.

Conflit : Guerre anglo-écossaise : participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en guerre depuis le 8 août 1549.



Plan général du siège. (Jacques Méreau)

Contexte : Les hostilités entre la France et l'Angleterre ayant repris, il fut décidé par les Français de profiter de l'occasion pour prendre les dernières places-fortes anglaises sur le continent.

Chefs en présence ♦**Français** : le connétable de Montmorency et François de Guise. ♦**Anglais** : gouverneur anglais Lord John Grey.

Effectifs engagés ♦La garnison d'Ambleteuse comportait 6 compagnies d'Infanterie anglaise; soit plus de 600 hommes, ce qui était suffisant pour mettre en état de défense un fort de cette taille.

Stratégie ou tactique : Ambleteuse était l'un des points d'appui

fortifiés des *Lignes logistiques de la Slack* entre Boulogne et Calais. Alors qu'une partie de l'armée française allait investir Fort-Slack qu'elle prit le 24, un autre Corps d'armée s'attaqua à Ambleteuse dont le siège commença aussitôt. Malgré quatre solides bastions et une garnison anglaise de six compagnies, la forteresse d'Ambleteuse capitula assez rapidement.

Résumé de l'action : L'armée française amorça le siège d'Ambleteuse. L'attaque fut vive, la riposte des Anglais ne le fut pas moins. Mais les assauts des Français eurent en quelques heures enlevé les principales positions anglaises, et la garnison fut sommée de se rendre.

Le gouverneur Lord John Grey repoussa cette sommation avec indignation et colère et, perdant son flegme, insulta même le héraut qui la lui avait apportée. Le roi fit alors jouer l'artillerie et "*la ville se mit bientôt* [le 26 août] *à la miséricorde de Henri II de France*[1]". Avant d'abandonner le grand fort qui défendait ce point d'appui du côté maritime, les Anglais avaient mis le feu en plusieurs endroits, puis ils en avaient commencé le pillage quand l'armée française y entra victorieuse.

Les plus grands égards furent observés par les Français envers les habitants comme envers les soldats. André de Montalembert d'Essé, colonel-général d'Infanterie et ancien chef du Corps Expéditionnaire français en Écosse, émit des ordres très stricts afin que pas une seule femme ou fillette d'Ambleteuse ne fut violée. Il fut strictement obéi, sous peine de mort[2].

Le lendemain 27 août, les Anglais défilèrent devant l'armée française sans se voir infliger le moindre outrage par les soldats français, car cela leur avait aussi été interdit. Une armée est à l'image de son chef.

Pertes ♦Inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : La prise de ce point d'appui affaiblissait désespérément la situation stratégique de Calais et de Boulogne. Les Français donnèrent le commandement d'Ambleteuse à Gaspar de Coligny-Châtillon.

---

[1]C'est à dire qu'elle capitula et demanda grâce à Henri II qui n'était alors que Dauphin.

[2]Le respect des personnes et plus spécialement des femmes était une nouveauté assez incompréhensible pour la soldatesque de l'époque qui considérait cet ordre comme parfaitement... injuste.

Amiens. *Siège d'*

Date de l'action : Juin - septembre 1597.

Localisation : Ville de la Somme, à 125 km de Paris ; 49° 54' Nord, 02° 18' Est.

Conflit : Guerres de la Ligue. Participation de la reine d'Angleterre Élisabeth Ière Tudor du côté du roi Henri IV de France.



Contexte : Henri IV venait d'abjurer le protestantisme, et, le 27 février 1594, il était sacré non pas à Reims mais à Saint-Denis. En dépit de la conversion d'Henri IV au catholicisme, la Sainte-Ligue Catholique continuait son opposition armée; ce qui confirma — si besoin était— que c'était bien une lutte d'ambition entre plusieurs familles pour le trône de France.

Chefs en présence

♦L'armée du roi de France, qui comprenait les contingents anglais, était commandée par le maréchal de Biron, mais, le 7 juin, le roi Henri IV vint en personne devant Amiens au grand déplaisir de Biron qui n'était plus totalement le chef. De nombreux chefs ligueurs, comme le duc de Mayenne, étaient passés au service du roi de France converti. Puerto-Carrero commandait la garnison. Monténégro lui succéda lorsqu'il fut tué.

Effectifs engagés ♦L'armée française du roi de France[1], *véritables brigades internationales du protestantisme* comprenait, entre autres, des contingents anglais. ♦L'armée de la Ligue catholique comptait bien sûr des Français, mais

[1]En dépit du fait qu'il était devenu catholique; ce qui prouvait bien que la reine Élisabeth d'Angleterre défendait moins le protestantisme international que son besoin d'obtenir, en guise de paiement pour son aide, le port de Brest ou un autre sur le continent.

aussi, entre autres, des Espagnols et des Irlandais. Le gouverneur d'Amiens était d'ailleurs l'Espagnol Puerto-Carrero.
Stratégie ou tactique : Malgré les multiples sorties de la garnison, les assiégeants réussirent à creuser des tranchées d'approche. L'usage des mines — c'est à dire de tunnels creusés jusque sous les courtines afin de les faire écrouler ou sauter— fut repris, alors qu'il avait été abandonné depuis quelques années.

Le citadelle d'Amiens (Somme) est souvent citée comme exemple de la *technique des fortifications* d'Errard[1]. Selon lui, la défense des places fortes repose essentiellement sur l'infanterie, même si l'artillerie tient une place importante surtout en tir d'enfilade, et non de face, compte tenu de sa consommation de poudre. De ce fait, les bastions élaborés par Errard peuvent abriter 200 fantassins. Ces derniers tirent depuis les faces de ces bastions, larges d'environ 70 mètres, alors que l'artillerie se concentre dans les flancs, larges de 30 mètres afin de prendre les fossés en enfilade. Il prévoit aussi des *chemins couverts* pour défendre les glacis et des demi-lunes pour protéger les portes et les courtines, entre les bastions. Mais, selon Faucherre[2], "le raccord entre la face et le flanc du bastion forme un angle droit, ce qui représente un inconvénient majeur: le flanquement est oblique par rapport à la ligne de défense [à la courtine], compte-tenu de cette réalité psychologique que le défenseur ne se sent en sécurité que lorsqu'il tire perpendiculairement au parapet."
Résumé de l'action : Le connétable de Montmorency, les ducs de Mayenne et d'Épernon, le prince de Joinville et un grand nombre d'anciens ligueurs, volontaires sous la cornette blanche du roi[3], se logèrent dans les forts de l'enceinte du camp de Longré[4]. Biron occupa l'Ermitage, à portée de mousquet de la contrescarpe, à l'endroit même où il avait voulu ouvrir la première parallèle.

Dans la nuit du 28 juin, un commando de deux

---

[1]Jean Errard, 1554-1610, était un ingénieur des fortifications originaire de Bar-le-Duc. Il fut l'auteur du premier traité de fortification original paru en France: *La fortification réduicte en art et démonstrée* [1600].
[2]Nicolas Faucherre, *Places Fortes, Bastions du pouvoir*, R.E.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, Paris, 1986, p.35
[3]Ka cornette était un guidon en pointe [ou fanion] destiné à rallier les cavaliers.
[4]D'après Hardÿ de Périni.

capitaines et de quelques soldats d'élite descendirent dans le fossé de la place, pour jeter en travers des embrasures des saucissons[1]. Mais ils ne réussirent pas à les enflammer tous et à les placer aux bons endroits. Au lieu d'une brèche que le maréchal espérait, on obtint beaucoup de vacarme et quelques éraflures à la muraille.

En revanche, pour parer à ce nouveau danger, les assiégés logèrent dans le fossé, contre la contrescarpe, quatre compagnies qui n'en bougèrent ni jour ni nuit.

Quand le mestre de camp [du régiment] de Navarre voulut *«faire jouer les saucissons»* au ravelin de la porte d'Abbeville [qui regardait Longré], il fut assailli au moment précis où il descendait dans le fossé, et obligé de se retirer avec de grosses pertes.

Monténégro, le 29 juin, marcha droit sur l'Ermitage avec 400 chevaux soutenus par 200 fantassins irlandais et italiens. Biron, surpris, était encore en grand péril quand il fut secouru par le comte d'Auvergne. Le marquis se retira en escarmouchant; mais —consolation pour un soldat— il avait tué deux cents hommes aux assiégeants et n'en avait perdu que dix.

Le maréchal voulut prendre sa revanche dès le lendemain. Il embusqua 200 fantassins français dans les masures de l'église Saint-Jean et déploya quelques escadrons de Cavalerie entre le camp et la ville, comme pour provoquer Monténégro à l'escarmouche. Celui-ci sortit avec ses 400 chevaux et vint donner de la tête dans l'embuscade. Quand il voulut *caracoler*[2] pour rebrousser chemin, le maréchal l'attaqua en queue et lui fit faire volte-face.

Le marquis, chargé de front et en flanc, aurait été détruit si Puerto-Carrero n'était venu le dégager avec “deux compagnies de cuirasses et une de lances”[3]. Il y eut une furieuse mêlée, qui ne cessa que lorsque le bataillon anglais fut sorti du camp pour soutenir la Cavalerie française.[4]

Biron établit à l'Ermitage une batterie de onze gros canons destinés à empêcher les assiégés de dépasser leur propre contrescarpe pendant le cheminement des parallèles et des

---

[1]Sacs de cuir pleins de poudre qui font l'effet du pétard ou de la mine.
[2]Changer de front en pivotant sur l'extrémité de l'une de ses files.
[3]Métonymie fort répandue en art militaire.
[4]Relation du capitaine italien d'Avila, témoin de cette bataille.

zigzags.

Sortie de la garnison; le 18 juillet, François de l'Arc et Diego Durando, chacun avec 300 hommes de pied et 100 cavaliers, attaquèrent, l'un à droite, la tranchée [du régiment] de Picardie, l'autre à gauche, celle de Champagne. Ils en balayèrent environ 400 m. Puis, comme les renforts arrivaient de tous côtés, ils feignirent de se retirer sur la contrescarpe où les attendaient 300 Irlandais, 80 hallebardiers cuirassés et 200 gens d'armes; pendant que le capitaine Simon Latro faisait une diversion par la Porte de Beauvais à la tête de 200 chevau-légers. Quand Puerto-Carrero trouva l'occasion bonne, il lâcha dix ou douze salves d'une batterie basse qui semèrent le désordre et la mort chez les poursuivants, et lança contre eux une réserve tactique de 500 fantassins qui se portèrent, d'un bond, jusqu'aux redoutes de l'Ermitage pour en enclouer les canons.

Le maréchal de Biron, couvert de sueur et de sang, les cheveux brûlés, se vit perdu quand le prince de Joinville, émergeant du fort le plus proche avec les Anglais, chargea les Espagnols, les Wallons et les Irlandais, et les arrêta. Le roi [de France] sauta au bas de son cheval et vola, une pique à la main, avec les comtes d'Auvergne et de Saint-Pol et ses hôtes de La Madeleine, à la défense de l'artillerie.

Petit à petit, toutes les troupes du camp étaient accourues pour intervenir dans la bataille. Le combat durait depuis deux heures, la chaleur accablait tout le monde; les assiégés furent forcés de songer à la retraite. Elle fut couverte et favorisée par la Cavalerie de Simon Latro, laquelle, donnant dans le flanc des Français, sépara la troupe du prince de Joinville de celles du roi et de Biron.

Mayenne survint à point avec cinq ou six-cents gens d'armes pour les dégager tous les trois, malgré la terrible canonnade que Puerto-Carrero dirigeait, à partir de la ville, sur les assiégeants. Quand le combat prit fin, ceux-ci avaient perdu cinq cents hommes et trente officiers...

La tranchée fut ouverte le 1er août, et malgré quelques pétards apportés par les assiégeants et l'explosion d'une *fougasse*[1] qui tua quarante pionniers, la première parallèle fut, dans la nuit, poussée jusqu'à la contrescarpe de l'enceinte

---

[1]**Fougasse**: mine explosive placée à quelques mètres sous le niveau du sol, et chargée [recouverte] de pierres.

d'Amiens.
Saint-Luc, Grand Maître de l'artillerie, établit une batterie de brèche de huit canons, laquelle, pendant vingt-quatre jours, prit pour cibles la porte d'Abbeville et le ravelin[1] qui la couvrait. Un grand cavalier[2] fut construit pour battre le boulevard. Les défenseurs lui opposèrent un retranchement intérieur en arrière du bastion menacé.

Au cours de ces attaques, on ne vit jamais remuer la terre, de part et d'autre, avec plus d'ardeur. C'était une continuelle tempête de canonnades; les assiégeants battaient les défenses avec quarante-cinq pièces de canons, et les assiégés leur rendaient deux volées pour une[3], jusqu'à ce que la plupart de leurs pièces fussent endommagées, démontées ou à découvert.

On reprit des deux côtés l'usage des mines qu'on ne pratiquait plus en France depuis plusieurs années. Tel pensait en faire jouer une qui la voyait ruinée par celle de l'adversaire, et souvent, lorsqu'on avait fait un logement et gagné quelque ouvrage, on en était délogé par la violence du feu souterrain.[4]

La situation devenait critique pour Puerto-Carrero, car, outre les morts de la garnison, les habitants, las de supporter les rodomontades espagnoles, conspiraient pour livrer la ville au roi de France. L'indomptable espagnol fit donc appel au cardinal-archiduc Albert. Ce dernier rassembla à Douai 18 000 hommes de pied, 4 000 chevaux et 16 canons. Henri IV laissa l'armée de siège au duc de Mayenne et alla harceler l'armée espagnole mais sans résultat. Il décida alors de brusquer la prise d'Amiens. Il fit donner l'assaut aux demi-lunes le 4 septembre. Ce fut à cette occasion que le commandant espagnol de la garnison d'Amiens, Puerto-Carrero, fut tué d'un coup d'arquebuse dans une héroïque sortie. Il laissa les ennemis eux-mêmes dans l'admiration de

---

[1]Ouvrage en forme de demi-lune dans un système de fortifications; situé en avant d'un boulevard.
[2]Ouvrage placé habituellement derrière les boulevards [retranchements] et les dominant. Dans ce cas précis, il est construit par les assiégeants, donc derrière leurs lignes de contrevallation. Il s'agit en fait d'une simple plate-forme d'artillerie, en remblai afin d'utiliser l'artillerie en tir tendu par-dessus la courtine. Rappelons au passage que les lignes de contrevallation sont des retranchements destinés à protéger les assiégeants contre les sorties des assiégés. Les lignes de circonvallation défendent les assiégeants contre d'éventuelles attaques des armées de secours.
[3]Selon l'expression consacrée.
[4]Mézeray.

son audace, de sa valeur et de son génie militaire. «Il avait une grande âme dans un corps de nain» précisa Hardÿ de Perini de sa plume abrupte et crue. Monténégro lui succéda pour commander les 2 200 fantassins et 400 cavaliers qui survivaient de la garnison initiale.

Finalement, le 15 septembre 1597, l'archiduc Albert arriva avec *l'Armée de Secours* [20 000 hommes] sur le coteau qui domine le village de Longré. Ce fut la surprise et la confusion dans les lignes françaises de circonvallation. Une attaque immédiate de l'archiduc aurait détruit et annihilé l'armée royale française, mais l'amiral d'Aragon et le duc d'Arcos conseillaient à l'archiduc de reconnaître d'abord les positions françaises. Les Français mirent à profit ces hésitations pour contre-attaquer. Le connétable de Montmorency fit tourner les batteries de siège vers l'armée de Secours tandis que l'Infanterie et la Cavalerie se déployaient en hâte. Le Régiment de Champagne, avec 6 canons, s'avança vers le village de Longré et prit en écharpe l'avant-garde espagnole au moment où celle-ci descendait la colline, lui fauchant des rangées entières de soldats comme des épis mûrs sous la lame du paysan. Paradoxalement, ces six canons seuls provoquèrent le reflux de l'avant-garde espagnole et la remise de l'attaque au lendemain.

Le 16 au matin, Henri IV conduisit son armée sur le plateau de Saint-Sauveur devant le camp des Ligueurs et des Espagnols. Là, pendant cinq heures, l'artillerie française mitrailla l'armée de la Ligue qui répondit de ses 16 canons. De-ci de-là se déroulaient des escarmouches de Cavalerie. Le cardinal renonça donc à délivrer Amiens et ordonna la retraite. Il licencia son armée de Secours à Arras.

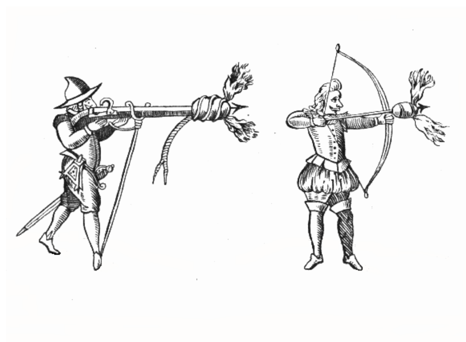
Amiens capitula le 25 septembre 1597. La garnison obtint les Honneurs de la Guerre pour le courage inconcevable dont elle avait fait preuve. Le roi de France montra une grande courtoisie pour ces soldats espagnols qui s'étaient battus avec une immense bravoure, suivant leur tradition[1].

Pertes ♦Lourdes pour toutes les nations impliquées, mais non chiffrées.

---

[1]Surtout lorsque leur chef sait pincer les cordes sensibles de leurs croyances religieuses, car même la Guerre Civile de 1936, qui opposait officiellement la Gauche et la Droite, avait des relents de fanatisme religieux ou antireligieux.

Conséquence de cette action: Le siège d'Amiens et la canonnade de Saint-Sauveur délivrèrent la France du joug de Philippe II, le 16 septembre 1597, comme la canonnade de Valmy devait la sauver de l'invasion, le même mois de septembre, mais de l'année 1792.



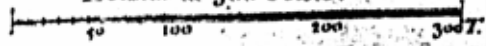
Feu grégeois envoyé par arme à feu ou arc (1650)

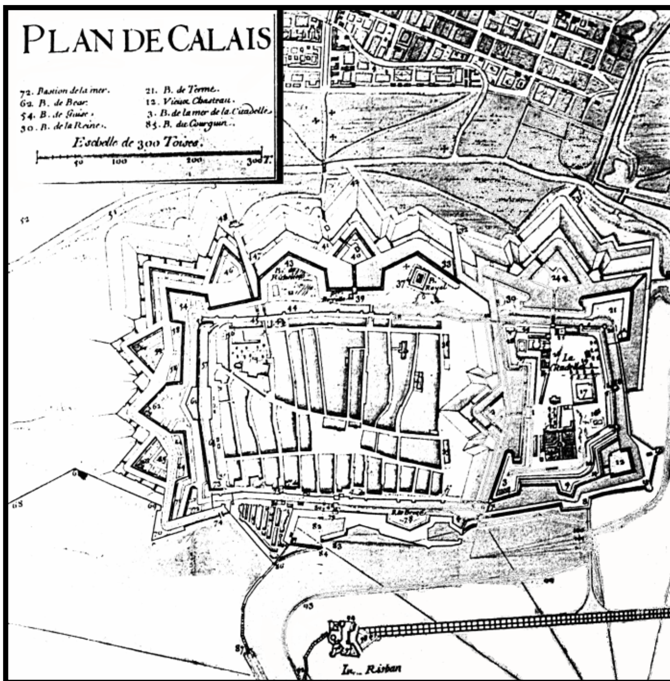
Aurigny. *Attaque d'*

Autre nom : Alderney.
Date de l'action : 21 juin 1558
Localisation : Une des îles de l'archipel anglo-normand; 49° 43' Nord, 02° 12'Ouest.
Conflit : La guerre entre la France et l'Empire avait repris en 1551. Charles Quint avait abdiqué en 1556 au profit de son frère Ferdinand. L'Angleterre se joignit à l'Espagne dans sa guerre contre la France.
Contexte : Par son mariage[1] avec la reine Marie Tudor d'Angleterre, Philippe II, roi d'Espagne, des Deux-Siciles, des Indes et des Pays-Bas, pouvait concentrer une armada formidable. La France était en danger. La Trêve de Vaucelles fut rompue par Henri II de France qui reprit la guerre contre Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint en Espagne. Le Nord de la France fut alors envahi par une armée anglo-espagnole.
Chefs en présence ♦**Français** : gouverneur de Dieppe et capitaine Malésart.
Stratégie ou tactique : Rien n'est connu sur les détails de ce débarquement.
Résumé de l'action : Le 21 juin, l'île d'Aurigny fut prise après un débarquement français.
Pertes ♦inconnues.
Conséquence de cette défaite anglaise : L'ingénieur Antoine de Maioricy mit aussitôt l'île en état de défense. Aurigny fut reprise aux Français par le gouverneur de l'archipel anglo-normand, Léonard Chamberlain. Malgré une rapide retraite, les corsaires français qui tenaient l'île perdirent plusieurs vaisseaux et une centaine de prisonniers, dont le capitaine Malesart.



[1]En 1554.




PLAN DE CALAIS
72. Bastion de la mer.
62. B. de Bear.
54. B. de Guise.
30. B. de la Reine.
21. B. de Terme.
12. Vieux Chasteau.
3. B. de la mer de la Citadelle.
85. B. du Courguin.
Esobelle de 300 Toises.
50
100
200
300 T.
La Risban

***Aurigny**. Attaque d'*

Date de l'action : décembre 1558.

Localisation : L'une des îles de l'archipel anglo-normand, appelée aussi Alderney en vieux français et en Anglais ; 49° 43' Nord, 02° 12' Ouest.

Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint avait repris en 1551. Guerre d'Écosse.

Contexte : Charles-Quint avait abdiqué en 1556 au profit de son frère Ferdinand. L'Angleterre s'était jointe à l'Espagne dans sa guerre contre la France.

Résumé de l'action : Une compagnie française de 400 hommes, commandée par le capitaine Léon de la Haie reprit l'île d'Aurigny que les Anglais avaient récupérée en juillet 1558. D'autres compagnies françaises se préparaient à occuper Guernesey et Jersey, mais la guerre prit fin avant que ces opérations puissent être menées à bien.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le 12 octobre 1558 s'étaient ouvertes des négociations entre la France d'une part et les alliés de l'autre: Espagne, Angleterre, Navarre et Savoie. Le Paix de Câteau-Cambrésis confirma que Calais allait rester française ″pour 8 ans″ [Sic!]

Bancal : sabre de cavalerie.



Bamborough. *Siège de*

Autre nom : Bamburgh.

Date de l'action : mi-octobre 1462.

Localisation : Ville côtière située en Angleterre du Nord, à 30 km au S.-O. de Berwick-upon-Tweed, sur la frontière d'Écosse. 55° 36' Nord ; 01° 42' Ouest.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485. Participation française.

Contexte : Les Lancastre régnaient en Angleterre par l'entremise de l'impopulaire Henri VI. Mais son cousin, Richard d'York revendiqua le trône. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne. Les Français et les Anglais lançaient des raids de harcèlement meurtriers contre les villes côtières. À l'arrivée en France de Marguerite d'Anjou, femme du roi d'Angleterre Henri VI de Lancastre, jusque-là réfugiée en Écosse, Louis XI de France mit une escadre à sa disposition.

Chefs en présence ●Lord Montague et Lord Ogle commandaient les contingents anglais; avec le duc de Somerset, le comte de Pembroke, Lord Ross et Sir Ralph Percy. ●Les chefs français étaient Brézé, Floquet, P. de Vieuchâtel.

Stratégie ou tactique : Cette expédition anglaise était destinée à riposter contre le raid français de Sandwich. La reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou, tenta de soulever la région en sa faveur mais n'y réussit pas. Le siège se déroulait de la façon habituelle à cette époque: blocus, mines et contre-mines, assaut par escalade avec échelles d'assaut, trébuchets et même un semblant d'artillerie de siège.

Effectifs engagés ●2 000 Français et Écossais embarquèrent à bord des vaisseaux. ●Bamborough avait une garnison de 300 hommes.

Résumé de l'action : Dès que la Cavalerie française eut achevé d'embarquer, le 7 octobre, Brézé quitta Honfleur et fit voile vers le Northumberland où il devait faire sa jonction avec le duc de Somerset. Mais celui-ci —craignant de prendre parti et de faire un mauvais choix— refusa de s'ébranler. Le fort de Tynemouth tira sur l'escadre française, laquelle débarqua des troupes pour enlever Bamborough. La ville fut bloquée, prise d'assaut avec des échelles d'escalade et détruite par les Franco-écossais.

Pertes ●lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'insurrection faisait tache d'huile au profit de la reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou.



***Barfleur**. Combats de*

Date de l'action : 16-17 juin 1492.

Localisation : Sur la Manche, dans la péninsule du Cotentin : 49° 40' Nord ; 01° 15' Ouest.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix. Cette année-là, le Génois Christophe Colomb découvrait *officiellement* le Nouveau-Monde, pour l'Espagne.

Contexte : Ce raid eut lieu pour protester contre le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII de France, le 6 décembre 1491, mais aussi pour répondre à une tentative de la France de fomenter des troubles en Écosse et en Irlande où deux navires de Honfleur avaient débarqué un partisan yorkiste, John Taylor avec une troupe. Car, après avoir joué la carte des Tudor durant la Guerre des Deux-Roses, la France, soucieuse seulement de déstabiliser la monarchie anglaise, s'appuya désormais sur les partisans yorkistes.

Chefs en présence ♦Les **troupes françaises** étaient commandées par les capitaines de Valognes, de Ribeauville et de Corbin. ♦**Anglais** : l'amiral Willoughby.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : une soixantaine de navires de différents tonnages.

Stratégie ou tactique : Assaut frontal et corps à corps.

Résumé de l'action : L'amiral anglais Willoughby décida donc d'attaquer Barfleur. La crainte retenait dans ce port une flottille de petits transports de sel bretons, ainsi que deux riches navires marchands arrivés de Messine et de Naples. C'étaient des proies faciles à enlever par l'escadre anglaise de Willoughby de 35 à 40 navires[1], et une douzaine d'autres jaugeant de 140 à 300 tonneaux. De plus, un renfort lui arriva de Portsmouth: une grande nef de 400 tonneaux et 10 barques de 100 à 180 tonneaux.

PREMIER COMBAT

Le 16 juin, Willoughby tenta un premier débarquement, mais une contre-attaque française força les troupes anglaises à rembarquer avec de lourdes pertes.

DEUXIÈME COMBAT

Le 17 juin, dans l'après-midi, les Anglais tentèrent un deuxième débarquement dirigé par Willoughby en personne, sur un autre point de la côte. Mais les gens d'armes

---

[1]Dont les magnifiques REGENT et SOUVEREIN [SOVEREIGN].

français survinrent de Saillant et contre-attaquèrent à l'improviste, rejetant de nouveau l'infanterie anglaise vers ses navires. Les Anglais rembarquèrent en hâte, abandonnant deux canons et une enseigne sur la plage. Néanmoins, avant de lever l'ancre, les Anglais réussirent à incendier les transports de sel bretons.

Pertes ♦importantes en matériel humain du côté anglais. ♦les barges de sel françaises. Les pertes humaines ne sont pas chiffrées.

Conséquence de ces échecs anglais : Barfleur fut épargné.



Belle-Île-en-Mer. *Siège de*

Date de l'action : 22 - 28 avril 1573.

Localisation : Île située dans l'Atlantique, au large de La Rochelle, France. Coordonnées géographiques: 47° 20' de latitude Nord, et 03° 10' de longitude Ouest.

Conflit : En France, c'était la guerre civile: la Quatrième Guerre de Religions, 1572-1573. Aide anglaise aux Protestants français.

Contexte : La Rochelle, tenue par les Huguenots, était bloquée et assiégée par l'Armée Royale française. Une flotte anglaise vint la secourir mais se heurta à une escadre française. Après un combat statique la flotte anglaise battit en retraite vers Belle-Île-en-Mer.

Chefs en présence ♦**Flotte anglaise** : vice-amiral Montgomery de Cornwall. ♦Le commandant de la **garnison française** de Belle-Île était le capitaine Francisque.

Effectifs engagés ♦**Flotte anglaise** : 55 navires de guerre. L'armée de terre embarquée incluait 800 arquebusiers et 400 piquiers anglo-flamands. ♦La **garnison française** de Belle-Île comptait 400 hommes.

Stratégie ou tactique : Ce fut une tentative pour établir dans le secteur de Belle-Île une base anglaise avancée afin d'aider les Huguenots[1]. Elle échoua. Ce fut à cette époque que le roi Charles IX imposa les " *six calibres de France*" afin de mettre un peu d'ordre dans l'artillerie française. Durant les sièges, le canon[2] sert à créer des brèches dans les fortifications; la couleuvrine[3] est désormais utilisée pour détruire gabions et parapets; et le fauconneau[4] pour effectuer les tirs antipersonnel. La portée de l'arquebuse et du mousquet[5], une centaine de mètres, couvrait l'intervalle entre les bastions le long d'une courtine, afin qu'ils [ces bastions] puissent se soutenir les uns les autres.

---

[1]Et, à plus long terme, pour récupérer la Guyenne.

[2]Boulet de 20kg.

[3]Boulet de 2,5 à 10 kg.

[4]Boulets de 1 à 2 kg.

[5]Dès que le canon eut envahi les champs de bataille européens, on inventa des canons légers sur pivot nommés **haquebutes**, puis, lorsque l'on eut réussi à les alléger encore afin d'être tirées à main libre, elles prirent le nom d'**arquebuses**. Le mousquet, inventé semble-t-il vers le milieu du XVIe siècle, différait de l'arquebuse par la forme de sa crosse qui était moins recourbée ou tout à fait droite, et par son calibre plus considérable. Son nom lui viendrait de *moschetta*, petite mouche, à cause de la grosseur de ses projectiles.

Résumé de l'action : Après le combat naval de La Rochelle, la flotte anglo-huguenote se dirigea vers Belle-Île, et débarqua sur la plage de *la Mer Sauvage* les compagnies de Lorges [fils de Montgomery]. Lorges attaqua Belle-Île où le capitaine Francisque capitula le 28 avril avec ses 400 hommes. Les Anglais se saisirent aussitôt du bourg du Palais, et, le lendemain, s'emparèrent du château dont la garnison abandonna le gouverneur. Le comte de Montgomery partagea son armée en quatre brigades et retint la dernière pour la défense de l'île. Lui-même s'installa à Belle-Île, ne garda avec lui que Le PRIMROSE avec son vaisseau vice-amiral, et détacha les autres navires vers le Sud et vers le Nord.

En mai, se concentra une escadre française[1] destinée à chasser les Anglais de Belle-Île. En apprenant l'arrivée des Français, Montgomery brûla tout ce qu'il put dans l'île, autant les biens des habitants que les stocks et ouvrages militaires, et prit le large le 26 mai pour gagner Plymouth. Cette armée française de Secours se composait de 4 000 hommes, que le duc de Montpensier avait conduits jusqu'à Auray, et d'une flotte de 10 à 12 vaisseaux que commandait Albert de Gondi, baron de Retz.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite française : Cette expédition du comte de Montgomery détermina le roi de France du moment, Charles IX, à retirer l'île aux religieux. Une solide garnison française fut dès lors[2] installée dans l'île.



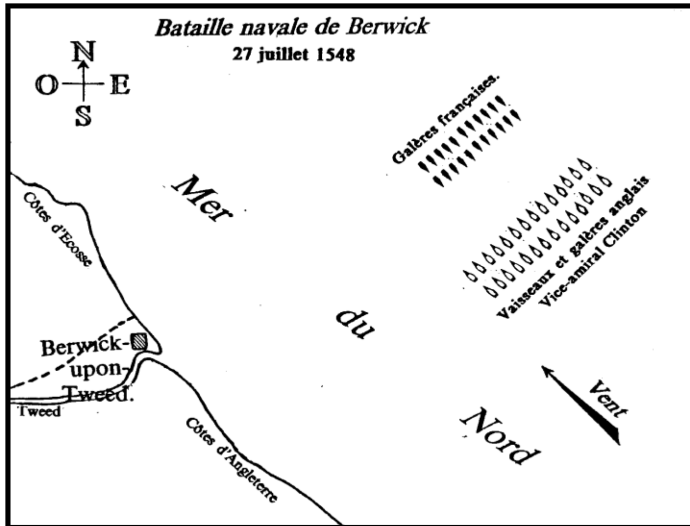
[1]Le vice-amiral La Meilleraye.
[2]Probablement.

Berwick-upon-Tweed. *Combat naval de*

Date de l'action : 27 juillet 1548.

Localisation : Berwick-upon-Tweed était une forteresse-port située, bien évidemment, sur la Tweed, frontière naturelle de l'Écosse, par 55°46' de Latitude Nord et 02°00' de Longitude Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise. Participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546. La guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint était aussi momentanément ralentie.



Contexte : Un convoi français réussit à forcer le blocus anglais de l'Écosse érigé en Mer du Nord par le vice-amiral Wyndham avec 8 grands croiseurs. Lorsque survint la grande flotte de 140 voiles, en juin 1548, l'escadre de la Royal Navy[1] qui appuyait les opérations de Lord Grey, resta en sécurité à l'abri de Holy-Island. L'avant-garde fran-

[1]Vice-amiral Clinton. Ce fut Henri VIII qui constitua une marine royale de gros vaisseaux de guerre armés de canons lourds, ainsi qu'une Administration navale, ancêtre de l'Amirauté d'Angleterre. Ce roi peut donc être considéré comme le véritable fondateur de la Royal Navy, qui prit , comme nous l'avons dit plus haut, le relais des escadres des *Cinque Ports*. Ce fut toutefois Charles II qui donna le nom de Royal Navy à cette flotte royale. Henri VIII attribua à ses plus gros vaisseaux les noms de ses maîtresses, en français: La GRAUNDE-MAISTRESSE (Grande Maîtresse), L'ANNE-GALAUNTE (Anne Boleyn Galante), La MAISTRESSE... Culturellement parlant, Henri VIII étaient plus francophone qu'anglophone.

çaise fut signalée au large de Berwick. Le 17 juin, la flotte française débarqua sans opposition ses troupes en rade de Leith, port fortifié d'Édimbourg. Sa situation géographique est semblable à celle du Pirée par rapport à Athènes.

Tandis que le lieutenant-général Montalembert d'Essé marchait sur la ville de Haddington, les galères françaises harcelaient le vice-amiral Clinton et bombardaient Broughty Craig.

Stratégie ou tactique : Les rames des galères et des galéasses permettaient de manœuvrer sans tenir compte des caprices du vent, et ce genre de vaisseau était certainement un atout majeur dans un combat naval.

Résumé de l'action : Le 27 juillet, les galères françaises attaquèrent la flotte anglaise. La mer très calme favorisait les manœuvres à la rame. Les galères coulèrent le navire anglais La PENSÉE et infligèrent de graves avaries à La GALÈRE-D'ANGLETERRE. D'ailleurs, le 3 août suivant, La GALÈRE D'ANGLETERRE et La MAISTRESSE, lancées à la poursuite de 2 galères françaises isolées, mais qui en fait servaient d'appât, tombèrent dans une embuscade et ne réussirent à s'enfuir que criblées de boulets.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Quoique peu compromettante sur le plan tactique, cette défaite eut des répercussions stratégiques: elle permit aux Français de continuer impunément d'aider les Écossais dans leur résistance contre l'annexion anglaise.



Blancs-Sablons. *Bataille navale des*

Autre nom : Bataille navale des Croyx Primoguet.

Date de l'action : 22 avril 1513.

Localisation : La Baie des Blancs-Sablons se trouve dans le Finistère, en Bretagne, France[1].

Conflit : Guerre de la Sainte Ligue, qui avait commencé le 4 octobre 1511. Le roi Henri VIII d'Angleterre y avait adhéré le 13 novembre 1511.

Contexte : Sept pays s'étaient ligués sous l'égide du pape Jules II[2] contre la France. Bientôt, les traités séparés du 23 mars et du 1er avril 1513 la débarrassèrent de deux puissants adversaires: Venise et l'Espagne. La flotte anglaise était **embossée** depuis le 11 avril 1513 devant la Pointe Saint-Mathieu, barrant la route de Brest. Une escadre française Prégent de Bidoux] voulut forcer le blocus.

Chefs en présence ♦**Français** : Prégent de Bidoux. ♦***Anglais*** : amiral Edgar Howard.

Effectifs engagés ♦**Français** : 6 galères et 4 brigantins[3]. ♦**Anglais** : une cinquantaine de vaisseaux de toutes grandeurs.

Stratégie ou tactique : La tentative anglaise d'*enveloppement* ne réussit pas.

Résumé de l'action : Voulant forcer le blocus, l'escadre française de Prégent de Bidoux[4] fut repérée par six navires éclaireurs qui donnèrent l'alarme. Bidoux était, le 22 avril 1513, au *Croyx Primoguet*, dans la Baie des Blancs-Sablons. Une cinquantaine de navires anglais apparurent bientôt et tentèrent d'envelopper les 10 navires français. Mais, par une manœuvre agressive, Bidoux se jeta sur eux, combattit avec rage et perça la ligne de blocus. Après avoir coulé un vaisseau anglais et deux de transports de troupes, puis avarié The LESSE BARKE de Stephen Bull, les Français entrèrent à Brest. Bidoux ne perdit qu'un petit brigantin.

---

[1]Il ne s'agit pas, bien entendu, du *Blanc-Sablon* canadien.

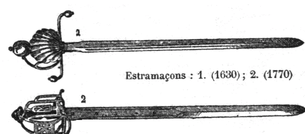
[2]**Giuliano Della Rovere**, né à Albissola [1443-1513] fut pape de 1503 à 1513. Ce pape “casqué” restaura la
puissance politique de la papauté en Italie et fut l’âme de la Ligue de Cambrai contre les Vénitiens [1508], puis de la Sainte-
Ligue contre la France [1511-1512].

[3]Petit navire à deux mâts et à un seul pont.

[4]6 galères et 4 brigantins.

Pertes **♦Français** : un brigantin. **♦Anglais** : un vaisseau et deux transports de troupes coulés. The LESSE BARKE avarié.

Conséquence de cette défaite : Les deux escadres clamèrent la victoire, la française pour avoir réussi à percer la ligne anglaise en infligeant des pertes aux Anglais, et l'anglaise pour... être restée sur le champ de bataille.

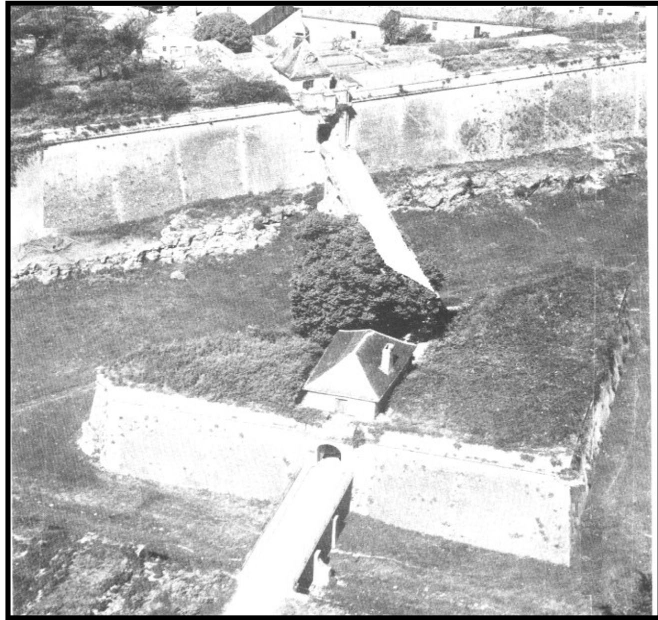


Estramaçons : 1. (1630) ; 2. (1770)

Blaye*. Siège et combat naval de*

Date de l'action : 21 décembre 1592 - 4 août 1593.

Localisation : Aujourd'hui *Blaye-et-Sainte-Luce*. Ville sur



La Porte Dauphine à Blaye.

la rive droite de la Gironde, à 49 km de Bordeaux; 45° 08' Nord, 00° 39' Ouest.

Conflit : Guerre de la Sainte-Ligue Catholique.

Contexte : Le 11 mai, une flotte anglaise de 33 voiles fut signalée, amenant du secours aux troupes royaliste d'Henri IV de France: les 3 régiments anglais du général Norris, commandés par le prince de Dombes. Norris demandait à occuper Brest au nom de l'Angleterre qui voulait se rembourser de son aide militaire au roi de France protestant, mais Henri IV le lui refusa. Alors Norris débarqua ses troupes à *Pimpol*.

Chefs en présence ♦**Franco-anglais** : lieutenant-général Goyan de Matignon; vice-amiral Jaubert de Barrault; amiral Houghton.

Stratégie ou tactique : Blocus d'abord, puis combat naval à l'abordage et au canon. Blaye occupait depuis toujours un

point stratégique sur la route d'Espagne qui franchissait la Gironde en ce point. Dès l'époque romaine, la colline avait été fortifiée. Une ville et un château à six tours se développèrent au cours du XIIe siècle. D'abord anglaise, la ville devint française en 1451. Il fallait protéger l'accès à Bordeaux. "Le gouverneur[1] Claude de Saint-Simon (père de Louis) s'avisa alors de remplacer le front vers la terre[2]... un large fossé sec battu par une fausse braie et deux gros boulevards en fer à cheval placés en avant de la porte et du château;... pour loger une garnison croissante, on expulsa les habitants de la ville haute qui se relogèrent dans les faubourgs. La ville forte était devenue citadelle."

Résumé de l'action : Dans le Sud, Blaye, entre les mains de Ligueurs, dérangeait le trafic maritime de Bordeaux. Avec des navires anglais dont il s'était emparé, le capitaine ligueur *Esparbès de Lussan* rançonnait les navires de passage. Le 21 décembre 1592, l'armée française du lieutenant général Goyan de Matignon, les 14 pataches du vice-amiral Jaubert de Barrault et les 6 navires de guerre anglais de l'escadre de Houghton mirent le siège devant Blaye.

Le 18 avril 1593, 16 navires de guerre espagnols et 2 pataches françaises battaient l'escadre anglaise de blocus au cours d'un combat de plusieurs heures. Pourchassé par l'escadre franco-espagnole, l'amiral anglais se fit sauter plutôt que de se rendre, mais le pavillon anglais fut quand même retrouvé et exhibé comme trophée par les Franco-espagnols.

Pertes ♦inconnues. Les Anglais perdirent leurs six navires de guerre.

Conséquence de cette défaite anglaise : La destruction de l'escadre de la Royal Navy fut durement ressentie.

---

[1]Écrit Nicolas Faucherre, dans son œuvre Places Fortes, bastions du pouvoir, pp.97-98.

[2]Ce fut probablement **Blaise de Pagan** [1607-1665] qui inspira et dirigea les travaux. Pagan fut aussi l'inspirateur du grand Vauban. Ce fut lui qui modifia les flancs des bastions afin qu'ils soient perpendiculaires à la courtine. Le flanquement par canons, destiné à prendre les fossés en enfilade, fut renforcé par de la mousqueterie, et la hauteur des parapets limitée afin de permettre le "*tir à barbette*", c'est à dire par dessus le parapet, sans embrasures. Pagan préconisa aussi *l'échelonnement des défenses* en profondeur, en ajoutant des ouvrages extérieurs qui retardaient l'attaque du corps de place.

Boulogne. *Siège de*

Date de l'action : du mois d'avril au 7 août 1514.

Localisation : Côtes de la Mer du Nord, France. Coordonnées géographiques: 50° 43' de latitude Nord, et 01° 37' de longitude Est.

Conflit : Guerre de la Sainte Ligue. Le roi Henri VIII d'Angleterre y adhéra le 13 novembre 1511.

Contexte : En novembre 1513, une flotte anglaise était arrivée devant Chef-de-Caux pour effectuer un débarquement. Mais le lieutenant-général Louis de Rouville mobilisa la population et rassembla une troupe de 7 000 hommes pour repousser l'invasion. Devant ce déploiement de forces, les Anglais rebroussèrent chemin. En avril 1514, Prégent de Bidoux longea la côte du Sussex avec 10 navires légers [galères] et mit à terre un corps de débarquement pour lancer un coup de main contre Brighton. Mais les guetteurs anglais donnèrent l'alarme et Prégent dut faire demi-tour. Prégent rembarqua. Il faisait voile vers Boulogne lorsque une escadre anglaise [vice-amiral Thomas Wyndham] le suivit depuis Douvres et envoya une avant-garde plus rapide de cinq bâtiments sous le commandement de Stephen Bull pour l'engager et, ainsi, laisser le temps à la flotte d'arriver. Mais Prégent, flairant le piège, se retira sous les murs de Boulogne.

Chefs en présence ♦**Anglais** : vice-amiral Thomas Wyndham; amiral Thomas Howard.
♦**Français** : amiral Prégent de Bidoux.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 20 navires. ♦**Français** : inconnus.

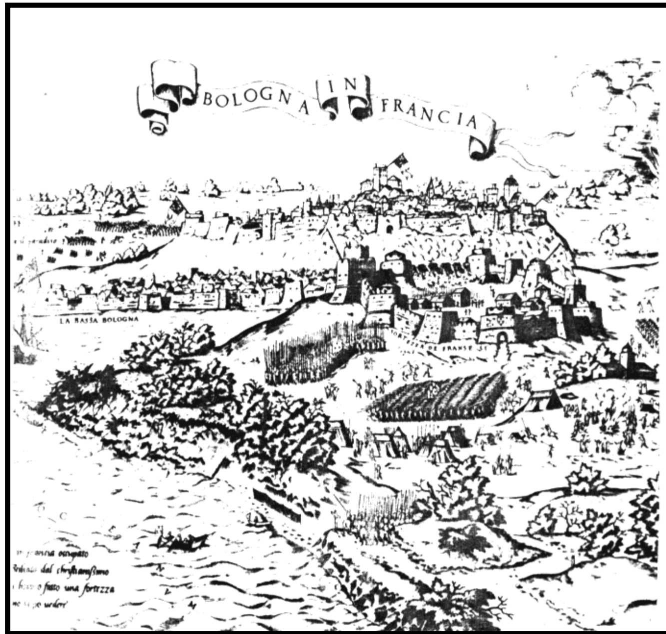
Stratégie ou tactique : Boulogne fut bloquée sur sa façade maritime, mais du côté terrestre les lignes de blocus ne furent jamais étanches.

Résumé de l'action : Thomas Wyndham bloqua Boulogne sous les murs de laquelle s'était réfugiée la Division Légère de galères françaises. Bientôt, l'amiral Thomas Howard arriva avec le reste de la flotte anglaise. Il forma deux détachements de 10 navires, chacun aux ordres de Henry Sherborne et de Wiseman, l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest de Boulogne, afin de cerner les galères françaises. Le 27 mai, il écrivit une lettre demandant un renfort de 6 000 hommes

afin de bloquer Boulogne par la terre et d'attaquer la ville.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cet échec anglais : Le 7 août 1514, *le Traité de Londres* mit fin à la guerre, et la flotte anglaise leva le siège de Boulogne.



Boulogne. *Siège de*

Date de l'action : du 18 juillet au 14 septembre 1544.

Localisation : *Boulogne-sur-Mer* est un port français de la Mer du Nord, 50° 43'Nord; 01° 37'Est.

Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint[1]. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : François Ier de France était en Guerre contre l'empereur Charles-Quint auquel s'était joint le roi d'Angleterre. En juillet, les troupes de l'Empereur Charles-Quint brûlèrent Desvres, et, en octobre, la garnison anglaise de Calais se lança dans une courte expédition pour aller massacrer la totalité de la population civile du village d'Audinghen réfugiée dans son église, puis ces mêmes soldats ravagèrent le bourg de Marquise et ses environs. Les soldats de Calais y prirent goût à un point tel que, en quelques semaines, la moitié du Boulonnais fut brûlée et ruinée jusqu'aux portes de Boulogne. En plusieurs villages, les paysans furent même brûlés *dans* leur église, lieu sacré où ils avaient l'habitude de se réfugier face à la soldatesque. *Ces excès entraînèrent, à moyen terme, la perte de Calais par les Anglais.*

Le 14 juillet 1544, Henry VIII débarqua à Calais avec 25 000 fantassins, 4 000 cavaliers et un grand nombre de pièces d'artillerie. Le 18 juillet ces troupes, renforcées de la garnison de Calais, commencèrent le siège de Boulogne.

Chefs en présence ♦**Le roi d'Angleterre** Henri VIII dirigeait officiellement le siège. ♦**La garnison française** était commandée par le gouverneur Jacques de Coucy, sire de Vervins.

Effectifs engagés ♦**La garnison française** de Boulogne comptait 1 800 hommes. ♦**L'armée anglaise** assiégeante totalisait 32 000 hommes avec un grand nombre de canons.

---

[1]Il s'agissait de l'Empire d'Allemagne, ou **Saint-Empire romain germanique**. Charles V ou Quint était le fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, reine de Castille. Il naquit à Gand en 1500 et mourut à Yuste en 1558. Roi d'Espagne en 1516, il fut élu, contre François I, empereur d'Allemagne en 1519. Maître d'immenses domaines, de l'Espagne et de ses colonies américaines, d'une partie de l'Italie, de la Flandre, de l'Autriche, il rêva un moment de domination universelle, mais il eut à lutter contre François Ier de France, avec lequel il dut mener quatre dures guerres; contre Soliman II, sultan des Ottomans, et surtout contre les Luthériens d'Allemagne. Fatigué, il abdiqua en 1555 et se retira au monastère de Yuste (Estrémadura espagnole).

Stratégie ou tactique : Bombardement et blocus. Le gouverneur de Boulogne, Coucy, capitula si facilement qu'il fut jugé par une Cour Martiale, condamné à mort, décapité, et, pour faire bonne mesure,... écartelé! On est loindu sort réservé à l'amiral René de Clermont, accusé de lâcheté au cours de la bataille navale de Brest [9 août 1512], et dont la famille était *bien en cours*.

La conséquence stratégique de la prise de Boulogne par les Anglais fut que, huit ans plus tard, les Français, excédés de voir que les Anglais se servaient de Calais comme tête de pont pour envahir la France ou pour ravager le voisinage et martyriser les populations locales, reprirent cette forteresse aux Anglais qui perdirent ainsi ce Gibraltar du Nord.

En cette période de **Renaissance**, le raffermissement de la puissance royale sur les grands seigneurs frondeurs entraîna un renouveau militaire et tactique. Charles VII —qui ne pouvait plus se permettre de ne compter que sur ses vassaux rétifs pour constituer l'armée française— créa une *armée permanente* en France avec Infanterie, francs-archers, Cavalerie, et des *compagnies d'ordonnance*[1]. En cas de besoin, le roi faisait aussi appel aux mercenaires étrangers. Les armes à feu apparurent à cette époque aussi. De ce fait, la tactique des batailles se décomposa en deux phases: **1)** les tirs préparatoires, **2)** le corps à corps. La Renaissance —avec son retour sur l'Antiquité gréco-latine, ses légions romaines et ses formations grecques— influença les stratèges de l'époque lorsqu'ils élaborèrent leurs tactiques en déploiements *linéaires* ou *géométriques* [en particulier le carré]; et cela jusqu'à la Révolution française. À travers ces influences du passé, la tactique militaire subit les nouveautés technologiques plutôt qu'elle ne les apprécia et exploita. L'Infanterie[2] et la Cavalerie Lourde résisteront longtemps encore aux armes à feu en *carrés compacts*. La Cavalerie Légère combattait sur les

---

[1]Les Compagnies d'Ordonnance furent constituées avec l'approbation des états généraux de Tours (1439). Elles furent d'abord au nombre de 15, chacune comprenant 100 lances garnies, à raison de 6 hommes par lance. Ce fut pour les entretenir que fut créée la *taille* perpétuelle [impôt].

[2]Armée de la pique et, de plus en plus, du mousquet. De même qu'au début du XX[e] siècle, la Cavalerie traditionnelle eut du mal à céder la place à l'ABC (l'Arme Blindée Cavalerie); et l'on voyait encore des charges de cavalerie, sabre au clair, face à des mitrailleuses lourdes.

flancs et les archers et les arbalétriers en avant du front.

Résumé de l'action : Boulogne ne pouvait opposer aux Anglais qu'une garnison de 1 800 soldats commandés par Jacques de Coucy, sire de Vervins. Au sein de la garnison, 500 mercenaires corses étaient placés sous les ordres du capitaine Philippe... Corse. Mais la population et les paysans réfugiés dans ses murs participèrent aussi à la défense de la ville. Le maire était Antoine Eurvin [ou Evryn]. Les troupes françaises du maréchal du Biez couvraient Montreuil. La Basse-Ville, qui ne put tenir longtemps, fut prise et saccagée le 21 juillet. La garnison tenta quelques sorties et les combats firent rage. La Tour d'Odre fut conquise le 22 juillet. Les Anglais s'étaient solidement installés sur le *Mont Lambert* [Boulemberg] qui domine la cité. De là, ils bombardèrent sans interruption la ville et firent ainsi de nombreux morts et blessés.

Le 19 août le capitaine Corse mourut des suites de mortelles blessures. Les mercenaires perdirent moral et espoir. Les attaques et les bombardements redoublèrent.

Le 13 septembre 1544, le gouverneur Coucy voulut entamer des négociations en vue de la reddition de la place, mais le maire et les bourgeois[1] s'y opposèrent, car ils espéraient être secourus par le Dauphin de France. Mais, en dépit de cette opposition, le gouverneur de Coucy ouvrit, dès le lendemain, la porte aux Anglais sans autre forme de négociations.

Le duc de Suffolk reçut et accepta les clés de la cité. Comme prévu, les habitants français durent quitter la ville car Henri VIII désirait en faire une ville anglaise. Un long et pitoyable cortège de 3 664 personnes quitta donc Boulogne: 1 927 femmes et enfants, 1 563 piétons [fantassins], 67 cavaliers et 87 blessés.

Lorsque les réfugiés passèrent devant les postes anglais, les soldats se jetèrent sur les femmes et sur les fillettes —en dépit des clauses du traité de capitulation[2]— les violèrent sur le champ et pillèrent leurs bagages. Personne

[1]Qui savaient que les Anglais allaient les expulser de la ville et saisir leurs biens, comme ils l'avaient fait à Calais.

[2]Et en dépit des conseils du tacticien de l'époque: «*Item, tenir les composicions et promesses tout ainsi qu'elles sont faictes et accordées. Car autrement tout ne seroit rien à la fin et jamais nulles gens n'auroyent seurté en luy.*» [*Traité sur l'Art de la Guerre*, Bérault Stuart, Martinus Mijhoff, La Haye, 1976. p.9; lignes 229-231]

ne leur porta secours.
Pertes ♦Quelques centaines d'hommes de part et d'autre, des viols en série, du pillage…
Conséquence de cette défaite française : Le 30 septembre, Henri VIII rebroussa brusquement chemin vers Calais, rembarqua en toute hâte et retourna mettre la Tamise en état de défense, car il avait appris que l'Empereur Charles Quint venait de signer la paix avec la France[1], et que, débarrassée de l'Allemagne et de l'Espagne, la France avait enfin les mains libres face à l'Angleterre. De ce fait, Henri VIII passait de l'offensive à la défensive. Pour cette raison aussi, Boulogne ne resta anglaise que six ans.

Finalement, ce que le Dauphin ne put avoir par la diplomatie, il l'obtint par l'argent. Par le *Traité de Capécure* signé le 24 mars 1550, l'Angleterre restitua Boulogne à la France pour la modique somme de 400 000 écus d'or, qui ne servait que de prétexte au roi d'Angleterre, lui évitant de perdre la face vis-à-vis de ses sujets. Le 25 avril 1550, les troupes françaises entrèrent dans la ville par la Porte de Gayole tandis que les troupes et la population anglaise — exilée à son tour— en sortaient par la porte Flamengue pour se diriger vers Calais. Le commandant français interdit le viol des femmes anglaises, sous peine de mort. Aucune femme, aucune fillette ne fut violentée.

Pourtant, la conséquence la plus importante de cette *action* anglaise fut que les Français se rendirent compte à quel point Calais représentait une menace permanente pour la France, comme l'avait montré l'attaque sur Boulogne à partir de cette ville. Aussi, devant cette évidence, les Français décidèrent d'éloigner cette épée de Damoclès et reprirent Calais aux Anglais, huit ans plus tard. Le siège de Boulogne avait ainsi entraîné une conséquence imprévisible.

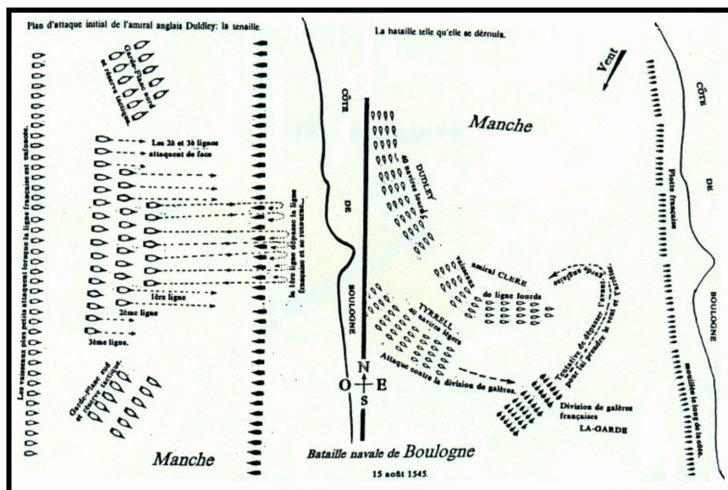


[1]Paix de Crépy-en-Valois, paraphée le 18 septembre 1544.

Boulogne. *Bataille navale de*

Date de l'action : 15 août 1545.

Localisation : Port français de la Mer du Nord, prononcé Boleyn au Moyen-Âge. Coordonnées géographiques : 50° 43' de latitude Nord, et 01° 37' de longitude Est.



Conflit : Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse que l'Angleterre cherchait à annexer.

Contexte : Venant du Portel [port situé à 3 km de Boulogne] où l'amiral français d'Annebault avait débarqué 4 000 soldats et 3 000 pionniers pour le siège de Boulogne [devenue ville anglaise], la flotte française parvint le 9 août au large de Rye. Au total, elle comprenait près de 150 voiles. La flotte anglaise renforcée atteignait le même nombre de vaisseaux et 12 000 hommes.

Chefs en présence ♦amiral anglais John Dudley[1]. ♦amiral et maréchal français Claude d'Annebault

Effectifs engagés ♦150 voiles de part et d'autre. Les An-

[1]**John Dudley**, duc de Northumberland [1502-1553] devint vicomte de Lisle et Lord Grand-Amiral, puis, plus tard, comte de Warwick. Il aida Somerset à envahir l'Écosse et à écraser les Écossais à la Bataille de Pinkie en 1547. Il fit exécuter le même Somerset, devenu rival politique, en 1552. L'année suivante, il conspira et complota afin que la monarchie anglaise tombât entre les mains de sa famille, excluant de ce fait les deux filles de Henri VIII, Élisabeth et Marie Tudor. Son comportement sexiste lui coûta cher. En août 1553, Marie Tudor, devenue reine, mit fin à sa longue carrière politique à la tête de l'Angleterre en lui faisant *trancher le col* pour haute trahison.

glais avaient 12 000 hommes ; les Français probablement le même nombre.

Stratégie ou tactique : Le plan d'attaque de l'amiral anglais John Dudley était de disposer sa flotte sur trois lignes. À l'avant, 6 grandes hourques hanséatiques[1] dont Le MARY de Hambourg. Au centre, 10 gros navires dont Le HENRI-GRÂCE-DE-DIEU. Derrière, 16 gros navires. À chaque aile, 11 grands navires de flanquement. Les navires de plus faible tonnage appuieraient l'ensemble. La flotte anglaise foncerait sur les Français dans lesquels elle devrait entrer comme un coin. La première ligne devrait alors se retourner et prendre les Français à revers en les attaquant dans le dos, tandis que la deuxième et la troisième ligne formeraient la *deuxième mâchoire de la tenaille*. Aux ailes, les croiseurs, qui ne prendraient pas part au choc initial, serviraient de Réserve tactique. Ils devraient porter assistance aux navires qui auraient le dessous.

Résumé de l'action : Le 13 août au soir, apprenant l'arrivée prochaine des Anglais, l'amiral français se forma en bataille près de Boulogne, ses navires acculés au rivage. Les galères de La Garde s'abritaient du vent, en réserve tactique derrière une langue de terre. Peu soucieux de gloire, de lauriers et de félicité, d'Annebault[2] expédiait au roi message sur message pour lui demander l'autorisation de... regagner Le Havre. Le 14 août, un courrier exprès lui apporta la réponse: *"Combattez d'abord!"* Les galères reçurent donc l'ordre, le 14 au soir, de chercher les Anglais qu'elles trouvèrent le 15 août, à la hauteur de Shoreham. La colonne

[1]La **Ligue hanséatique** ou **Hanse** est un regroupement de villes commerciales de l'Allemagne du Nord-Ouest, à la tête desquelles était Lubeck. La Hanse date de 1241; elle avait pour but de protéger le commerce des cités allemandes contre les pirates de la Baltique, et de défendre leurs franchises, c'est à dire leurs monopoles, contre les princes voisins. Cela revenait à limiter la liberté de commerce des princes qui ne faisaient pas partie de cette association commerciale, et donc à supprimer la concurrence; rêve de toute multinationale. La Ligue hanséatique était à peu près le pendant allemand des Cinque Ports anglais, sur le modèle desquels la Ligue avait du reste été fondée. Hambourg, Brème, Lubeck, Cologne en étaient les principaux centres. Cette confédération politique, commerciale et militaire, qui fleurit durant plusieurs siècles, et qui étendit au loin son commerce, comptait, à la fin du XV[e] siècle, 64 villes, possédait des flottes, une armée, un trésor, et un gouvernement particulier. La marine de ces villes finit par se réserver le monopole du commerce de la Baltique. La Ligue avait des liaisons avec les Cinque Ports d'Angleterre et jusqu'à Novgorod en Russie. En décadence dès le XVI[e] siècle, la Hanse ouvrit ses derniers ports au commerce général en 1723.

[2]**Claude d'Annebau[l]t**, maréchal et amiral de France, ministre de François I[er]. Il défendit victorieusement Turin contre Charles-Quint. Il mourut en 1552 à La Fère. Au moment de cette bataille navale de Boulogne, il était taraudé par le célèbre syndrome du chef de guerre avant la bataille: *la peur de tout perdre d'un seul coup de dé.*

anglaise [tête à l'Est et queue au Nord, les roberges et autres croiseurs sur les ailes] comprenait 24 hourques flamandes accompagnées de 10 autres vaisseaux transportant 3 800 hommes à l'avant-garde[1], quarante navires de ligne chargés de 6 846 hommes au centre [amiral Dudley] et une escadre légère de 40 galéasses[2] et roberges en garde-flancs[3] montées par 2 092 hommes. Une Royal Navy redoutable !

Ce fut l'escadre légère qui soutint le choc des Français. Les galères françaises de La Garde gagnèrent de vitesse la tête de la colonne anglaise pour l'avoir sous le vent et la bombarder. Les galéasses de flanc-garde, La GRAUNDE - MAISTRESSE[4], L'ANNE - GALAUNTE[5] [vice-amiral Legge], Le GREYHOUND et La GALLEY-SUBTILE, s'opposèrent à l'avance des Français par un violent feu. L'artillerie des galères françaises riposta, et Le GRAUNDE-MAISTRESSE et La GALLEY-SUBTILE [capitaine Edgar Jones], les deux plus puissants navires de l'escadre, furent gravement avariés, ainsi qu'une roberge. Ayant lâché ses bordées, La Garde vira de bord afin d'attirer les Anglais vers le gros de la flotte française. Mais Pierre Strozzi [et ses 4 galères] ne suivit pas La Garde ; désireux de conserver l'avantage du vent[6], il s'élança contre le gros de la flotte anglaise [amiral Dudley], bientôt suivi par 5 ou 6 autres galères. Enfin, La Garde lui-même, voyant que son capitaine ne l'avait pas suivi, revint pour lui prêter main-forte.

Mais la Royal Navy, au lieu de continuer le combat qui avait jusque-là duré deux longues heures, retraita vers Beachy Head,[7] abandonnant la zone de bataille à l'escadre fran-

---

[1]Sous les ordres du vice-amiral Thomas Clere.

[2]**Galéasse** ou galéace: n.f., navire à rames et à voiles plus lourd que la galère. En fait, la différence essentielle entre la galère et la galéasse consistait en ce que la première avait sa "chambre de nage" [ou logeaient les galériens] à ciel ouvert, tandis que la galéasse l'avait recouverte et surmontée d'un pont à jour formé de caillebotis [treillis de lattes qui fermait les écoutilles en laissant passer le jour] qui servait à la manœuvre des voiles, mais alourdissait le navire. L'artillerie, assez faible et mal disposée, comprenait 34 canons et 10 pierriers.

[3]Amiral William Tyrrell et vice-amiral Legge

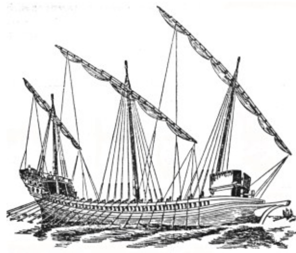
[4]Amiral Tyrrell; ou **Grande-Maîtresse** en vieux français, langue maternelle d'Henri VIII.

[5]**L'Anne Galante**; il s'agissait encore d'Anne de Boleyn ou de Boulogne, Française née dans cette ville, grande maîtresse en titre d'Henri VIII. Anne fut accusée d'adultère par Jeanne Seymour [abréviation de Saint-Maurice], et décapitée à la tour de Londres. Elle fut la mère de la future reine Elisabeth I[ère]. Seymour devint reine d'Angleterre à la place d'Anne.

[6]Il est bien entendu que même si, au moment du combat, les galères ne sont pas propulsées par le vent mais par les rames, elles devaient empêcher les vaisseaux anglais de prendre *l'avantage du vent*.

[7]**Beauchef** pour les Français, par euphonie.

çaise.
Pertes ♦Inconnues.
Conséquence de cette défaite anglaise : Au lieu de poursuivre les Anglais en déroute, l'amiral d'Annebault, qui n'avait combattu que sur ordre *exprès* du roi, s'empressa d'aller désarmer au Havre où la population le reçut très froidement, à cause précisément du fait qu'il n'avait pas poursuivi les Anglais pour essayer de détruire leur flotte.



Grande galère de la Méditerranée

Boulogne. *Siège de*

Date de l'action : 1545 - mars 1550.

Localisation : Boulogne-sur-Mer se situe par 50° 43' de Latitude Nord et 01° 37' de Longitude Est.

Conflit : Guerre anglo-écossaise: participation française. Reconquête de la tête de pont anglaise du Pas-de-Calais.

Contexte : Quatre jours après l'occupation [14 septembre 1544] de Boulogne par les Anglais, avait été signé le traité de Crépy-en-Valois qui mettait fin aux hostilités franco-espagnoles que les Anglais avaient mises à profit pour s'emparer de Boulogne. Ayant enfin les mains libres, le Dauphin Henri de France [futur Henri II] s'ébranla avec son armée pour tenter de reprendre la ville. Le nouveau siège commença immédiatement, dès 1545.

Chefs en présence ♦**Français** : connétable de Montmorency; lieutenant-général Gaspard de Coligny, du côté terrestre, et capitaine de Villegagnon du côté maritime. ♦**Anglais** : vice-amiral Clinton.

Stratégie ou tactique : Pour isoler les deux possessions anglaises de Boulogne et de Calais, le connétable de Montmorency et François de Guise décidèrent d'attaquer et d'enlever les *"lignes de la Slack"*, c'est à dire les points d'appui qui servaient de lignes de communication terrestres entre ces deux forteresses. Le siège de Boulogne, commencé dès 1545[1], et mené de façon intermittente depuis ce temps-là, fut poursuivi activement. La tranchée[2] s'étendait au Sud de Boulogne sur la rive gauche de La Liane. Les lignes françaises d'investissement allaient du *Fort d'Outreau* [en face de la ville] jusqu'au *Fort de Châtillon*, construit par les Français pour battre l'entrée du port et tirer sur la Tour d'Odre. L'énergique vice-amiral Clinton fit construire un fortin de brique, *Fort Paradis* ou *Fort du Jeune-Homme*, qui couvrait au Nord-Ouest le port et la ville-basse. Une muraille de 30 m de long, haute de 8 m et garnie de casemates et de batteries avec une garnison de 100 hommes, s'avançait en pointe à l'entrée du chenal, afin d'abriter la flotte anglaise contre l'artillerie du Fort de Châtillon. Ce mur, en roc massif, semblait très efficace. Il le fut, effectivement, car il résista à 3 semaines d'assauts.

Les pourparlers franco-anglais de fin de siège aboutirent en février 1550, et les Français obtinrent la capitulation de la garnison anglaise[3], pour la moitié de ce qu'il en aurait coûté aux termes des

---

[1]Au moment de la Bataille de Portsmouth, lorsque l'amiral français d'Annebault avait débarqué 4 000 soldats et 3 000 pionniers au Portel.

[2]Ouverte dès la fin d'août 1549.

3Paraphée en mars 1550.

conventions de 1546.

Résumé de l'action : Le 30 septembre 1544, Taix, Montluc et Fouquesolles attaquèrent la Basse-Ville et l'occupèrent. De là, ils tentèrent de s'introduire dans la Haute-Ville mais sans succès. L'armée du roi de France s'installa donc sur la colline d'Outreau qui dominait le port et y construisit *Fort-Montplaisir*[1] et en bas *Fort-Châtillon*. En face, les Anglais fortifièrent la *Tour d'Odre* et édifièrent le fort situé entre cette tour et la Basse-Ville. Le *Fort-Paradis* fut érigé par les Anglais près du port. Les Français construisirent la jetée du Pidou et les Anglais la jetée de La Dunette. De temps en temps des combats venaient rompre la monotonie de la vie militaire. Mais bientôt la peste s'en mêla et commença à décimer les soldats de part et d'autre avec une égale équité.

Tandis que l'armée française investissait Boulogne, les Anglais abandonnèrent précipitamment le Boulemberg, en incendièrent le fort et se retirèrent dans Boulogne afin d'en augmenter la garnison et d'en mieux assurer la défense. Les Français prirent bien sûr possession du Boulemberg et le gros de l'armée vint camper au village de *Wimille*, pour, de là, se porter contre La Tour d'Odre dont l'attaque était décidée.

Cette tour n'avait cessé d'être, depuis 1544, l'un des points-clé sensibles sur lesquels les Anglais avaient concentré leurs forces. Elle dominait le port aussi bien que la ville, et, depuis la destruction de la jetée de La Dunette[2], elle avait acquis une importance que le roi de France évaluait à sa juste valeur. La prise de la Tour d'Odre mettrait du même coup le port et la Basse-Ville à la merci des Français; le reste ne pouvait que suivre et la conquête de la ville était certaine. Aussi Henri II de France ne perdit point un instant: à peine son armée eut-elle pris position à Wimille et dans les hameaux voisins, que le roi ordonna l'ouverture d'une tranchée non loin de la Tour d'Odre afin d'y élever un ouvrage destiné tout à la fois à battre en brèche cette forteresse et à empêcher qu'on ne la ravitaillât par la mer ou par voie terrestre.

Tandis que les pionniers travaillaient à creuser la tranchée, un incident se produisit. Trois vaisseaux anglais chargés d'hommes et de munitions se présentèrent en rade, du côté du Moulin-Wibert, en face même des Français. Ces renforts étaient originellement destinés à Ambleteuse, mais la prise et la confiscation de cette place forte par les Français avait déterminé les Anglais à essayer d'introduire au moins les munitions dans la Tour d'Odre. Ils firent audacieusement mettre à la mer deux petites embarcations dans lesquelles prirent place trois

[1]Aussi appelé **Fort d'Outreau**.
[2]Construite par les Anglais assiégés.

hommes chargés chacun d'un sac de poudre ou d'argent, et qui se dirigèrent immédiatement vers la tour. Les Français avaient aperçu et compris tous ces mouvements. Quelques Anglais assiégés se portèrent aussitôt au-devant de leurs trois compatriotes et une escarmouche s'ensuivit; ceux-ci, bien que soutenus par des tirs “de couverture” dès leur sortie de la Tour d'Odre, eurent beaucoup de peine à rejoindre les autres. L'un d'eux fut tué, un autre blessé; toutefois rien ne tomba au pouvoir des Français. Les soldats de la tour s'emparèrent des trois sacs et emmenèrent les trois hommes. L'alarme était donnée, les Anglais allaient sans doute tenter un débarquement que la garnison de la Tour d'Odre allait peut-être venir appuyer par une sortie combinée. Mais le roi de France mit obstacle à l'exécution de ce dessein présumé. Il fit tirer quelques boulets contre les trois navires mouillés en rade, et, par cette agression inattendue, les força à rompre leurs câbles pour s'éloigner au plus vite. De ce côté donc, les Anglais de Boulogne perdirent, pour le moment, tout espoir de secours.

En même temps, et sans se laisser distraire par aucune autre opération, le roi de France fit poursuivre les travaux de contrevallation. Heureusement pour les Anglais, la mauvaise saison arriva. Les pluies torrentielles détrempèrent vite le sol et rendirent tout campement impossible. Les Français furent donc contraints de remettre la réalisation du siège au printemps, laissant de ce fait aux Anglais le temps de reprendre leur souffle. Ils levèrent le camp de Wimille, se distribuèrent dans les divers forts conquis, et les seigneurs et le roi rejoignirent leurs *estates*.

Cependant les succès des Français dans le Boulonnais avaient refroidi la confiance des Anglais et altéré leurs espoirs. La destruction gratuite par leurs soldats de l'église Notre-Dame-de-Boulogne avait choqué les populations aussi bien françaises qu’anglaises de la région dont les croyances se chargeaient d’émotivité superstitieuse. Désormais, *dans l’esprit de tous*, les Anglais impies ne pouvaient que perdre la partie. Le duc de Somerset essaya donc d'en arriver à un accord avec la France. Les Français exigeaient que Boulogne leur fût rendue pour accepter la paix. Le 20 janvier 1550, les négociateurs furent nommés de part et d'autre. Le 24 mars, un traité fut signé qui rendait à la France Boulogne avec tous les forts construits par les Anglais[1]. En compensation, Henri II de France verserait 400 000 écus-soleil au roi Édouard d'Angleterre.

Pertes ♦inconnues.

---

[1]Y compris les canons et les munitions.

Conséquence de cette défaite anglaise : La France avait fait inclure l'Écosse, sa protégée, dans la Convention de 1546. Mais, en dépit de la paix, 10 compagnies françaises et gasconnes[1] aux ordres du colonel de La Chapelle-Biron, restèrent dans ce pays menacé par l'impérialisme anglais [pour utiliser un anachronisme] pour y tenir garnison et parer à toute agression anglaise.



Machiavel [Niccolò Machiavelli, 1469-1527] inspira à cette époque et par la suite de nombreux stratèges, par son **Art de la Guerre** de 1519, comme il inspira les politiciens par ses œuvres principales: Il principe [*Le Prince*], et Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio [*Discours sur la Première Décade de Tite Live*]..

[1]Depuis la fin de la Guerre de Cent Ans, et même avant, les Gascons combattaient pour la France.

Brest. *Siège de*

Date de l'action : du 14 juin 1489 au 15 novembre 1491.

Localisation : Finistère, Bretagne, France, Coordonnées géographiques: 48° 24' de latitude Nord, et 04° 29' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de Succession de Bretagne.

Contexte : François II [ou Fanche] de Bretagne mourut le 9 septembre 1488, laissant sa fille Anne, seule héritière du duché de Bretagne. Sa main était, de ce fait, fort convoitée.

Chefs en présence ♦Robert Willoughby sieur de Broke commandait les forces anglo-bretonnes.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique : Blocus de la ville et canonnade contre les murs. Brest était la clé de la Bretagne tout entière.

Résumé de l'action : Le parti breton pro-français [Rohan] se mit en campagne et assiégea Brest qui capitula en février 1489, avant que le vice-amiral breton Bizien de Kérousi, envoyé par Anne de Bretagne, ne pût intervenir. Les Anglais aussi s'étaient fait devancer par ce coup de main pro-français. Le roi d'Angleterre avait envoyé, au début de 1489, un commando de 600 hommes pour s'emparer du château de Brest; sans succès. Le roi d'Angleterre Henri VII Tudor[1] dépêcha alors une armée en Bretagne, sous le commandement de Robert Willoughby, sieur de Broke. Ainsi, les 1 200 Français de la garnison de Brest et de Concarneau se trouvèrent-ils isolés à partir de juin et cernés par l'armée anglo-bretonne du maréchal de Rieux.

Le 14 juin, l'amiral breton Bizien occupa les passes de Brest avec 22 navires. Il attendait encore une vingtaine de bâtiments. Mais la garnison tint ferme.

À la fin du mois d’août, l'escadre française de Secours arriva [amiral de Graville]. L'escadre bretonne, affaiblie par la longue croisière, dut battre en retraite.

Après un siège de sept mois, Rieux leva enfin le camp avec son armée anglo-bretonne, devant l'arrivée imminente de Saint-André. Dans leur précipitation, les Anglo-bretons abandonnèrent toute leur artillerie de siège.

[1]Quoique installé sur le trône grâce à l'appui des Français, Henri eut tôt fait de retrouver ses intérêts propres.

Faute de moyens financiers, Anne de Bretagne renvoya en Angleterre une partie de l'armée anglaise, car Londres, toujours soucieuse de rentabilité, exigeait d'elle l'entretien de l'armée anglaise d'appoint.

Au printemps de 1490, l'escadre anglaise de Willougby bloqua l'accès à Brest pour empêcher des renforts français d'y parvenir par la mer. En dépit de ce blocus, un renfort de 2 000 Français, ainsi qu'un abondant ravitaillement, parvinrent tout de même à y pénétrer *par la mer* en plusieurs incursions organisées par Jean du Bellay et de Rouville: en août 1490, en novembre 1490, en avril 1491 et en juillet 1491.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglo-bretonne : Le 15 novembre 1491, la France et la Bretagne signaient la paix, et, conséquemment, le 6 décembre de la même année, *le roi Charles VIII de France épousait Anne de Bretagne, rattachant ainsi définitivement cette province à la France*. Pour le plus grand bien du peuple, il n'y avait plus désormais de maison féodale capable de tenir le roi en échec, comme cela avait été le cas avec la Bourgogne, la Bretagne ou la Normandie[1].



LE CHÂTEAU DE BREST AU MOYEN-AGE

[1]Dont le duc était jadis roi d'Angleterre.

Brest. *Bataille navale de*

Date de l'action : 9 août 1512.

Localisation : Finistère, Bretagne, France; Coordonnées géographiques: 48° 24' de latitude Nord, et 04° 29' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de la Sainte-Ligue. Le roi Henri VIII d'Angleterre y adhéra le 13 novembre 1511.

Contexte : Le pape Jules II avait ligué contre Louis XII de France : l'Empereur d'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, la Vénétie [Venise], la Suisse, la Toscane [Florence] et la Ligurie [Gênes]. L'escadre française, peu soucieuse d'excommunication papale et de *Droit Canon*, se concentra à Brest, pour intercepter les raids anglais.

Chefs en présence ♦Vice-amiral **français** René de Clermont ; Hervé de Portzmoguer [ou Primauguet]. ♦Amiral **anglais** Howard.

Effectifs engagés ♦**flotte anglaise** : 51 navires de guerre de fort tonnage et 26 hourques flamandes destinées à servir de brûlots. ♦21 navires de guerre **français**.

Stratégie ou tactique : Attaque en meute, au canon, par plusieurs vaisseaux anglais, contre deux Français, sous les yeux de l'amiral français qui n'intervint pas[1].

Résumé de l'action : Dans la nuit du 9 au 10 août 1512, une flotte anglaise, forte de l'appui papal, fut annoncée. Hervé de Portzmoguer, capitaine de La CORDELIÈRE, avait des invités à bord. Il leva l'ancre sans prendre le temps de les débarquer, et s'élança sur les Anglais afin de ne pas se laisser enfermer dans la rade de Brest. L'amiral anglais Howard avait aperçu, le matin vers 11 heures, les 21 navires de guerre français mouillés en dehors des passes du goulet de Brest entre la pointe de Saint-Mathieu et la pointe de Toulinguet, à 3 milles au large. La flotte anglaise comprenait 51 navires de guerre de fort tonnage et 26 hourques flamandes.

Jugeant la partie trop inégale, les capitaines français virèrent de bord pour se replier dans le goulet de Brest et ne prirent aucune part à l'action. Les vaisseaux de pre-

[1]Les causes de cette non intervention n'ont jamais pu être déterminées. Était-ce pour raisons religieuses ou par lâcheté? Il fut destitué par la suite mais rentra vite en grâce; ce qui laisse un doute.

mier rang, La LOUISE, battant pavillon du vice-amiral René de Clermont, et La CORDELIÈRE [capitaine Hervé de Portzmoguer ou Primauguet] couvraient la retraite avec un petit bâtiment "La NEF-DE-DIEPPE" et firent courageusement face à l'ennemi.

Les Anglais n'étaient plus qu'à deux lieues; la mer était houleuse et le *vent debout*[1]. Deux navires anglais se détachèrent, et, forçant la voilure, prirent une avance d'un quart de lieue. L'un d'eux se jeta sur La LOUISE, et, l'accablant d'une grêle de boulets, lui cassa le grand mât. C'était l'amiral anglais Howard à bord de La MARY-ROSE[2].

Bien que La LOUISE soit plus grosse[3], l'amiral de France ordonna[4] à son navire de battre en retraite. L'amiral observa de loin les deux derniers vaisseaux français se faire démolir par une nuée d'Anglais et de Flamands. La MARY JAMES [capitaine Thomas Ughtred] attaquait La CORDELIÈRE. La MARY JAMES [400 tonneaux seulement] tournait autour de La CORDELIÈRE, plus lente, comme une guêpe autour d'un aurochs, et à chaque passage lui truffait les flancs de boulets de canons presque au niveau de la ligne de flottaison.

Pendant ce temps, le gros de la flotte anglaise arriva, et en particulier les énormes REGENT et SOVEREIGN[5]. Le SOVEREIGN [Ch. Brandon] se laissa aussitôt porter sur La CORDELIÈRE pour l'attaquer, mais, loin de se laisser intimider, La CORDELIÈRE, d'une bordée meurtrière, lui fracassa un mât et le força à quitter la zone de bataille pour *se refaire*. Le REGENT [1 000 tonnes, Thomas Knyvet] qui s'apprêtait à attaquer La NEF-DE-DIEPPE, voyant Le SOVEREIGN s'éloigner, arriva à l'aide. La CORDELIÈRE, quoique beaucoup plus petite, se jeta sur l'Anglais afin de le garder sous le vent, et commença à tirer sur lui[6] tandis qu'au second et au troisième étage du château arrière et à l'étage de l'avant, une nuée d'armes crachaient leur mitraille dans toutes les directions. La CORDELIÈRE n'avait que 50 canonniers et 100 arquebusiers pour tenir tête aux 100 canonniers et 400 soldats du

---

[1]De face.
[2]500 tonneaux; 400 hommes d'équipage.
[3]790 tonneaux; 600 hommes d'équipage.
[4]*"Lâchement"* commentent les chroniques françaises
[5]De 1 000 tonnes chacun.
[6]Avec 16 pièces de gros calibres qui envoyaient des pierres de 100 à 120 livres.

REGENT, ainsi qu'aux batteries de la MARY JAMES et d'un troisième navire anglais qui escortait le REGENT[1].

Hervé de Primauguet, capitaine de La CORDELIÈRE, faisait tirer toutes ses pièces. Thomas Knyvet, du REGENT, fut tué; son navire eut un mât cassé. Un tiers de l'équipage anglais était hors de combat[2]. À bord de La CORDELIÈRE, seuls les canonniers furent engagés. Dans l'entrepont, la compagnie de soldats —800 soldats et 300 gentilshommes— attendait l'ordre d'agir. La vieille CORDELIÈRE faisait eau de toutes parts. Primauguet ordonna alors l'abordage, et bientôt les grappins d'abordage unirent les deux navires dans une étreinte de mort. Le sang ruisselait; les morts couvraient les ponts. Après deux heures et demie d'une lutte acharnée, la balance commença à pencher du côté des Anglais.

Au loin, du côté de Brest, la flotte française regardait le massacre de même que le reste de la flotte anglaise non engagée. Alors, un soldat français mit volontairement le feu aux poudres ; dans l'énorme déflagration qui s'ensuivit, Le REGENT et La CORDELIÈRE se volatilisèrent.

Pertes ♦Des 1 250 Français à bord de La CORDELIÈRE [dont 1 100 soldats non utilisés, 50 canonniers et 100 marins], une vingtaine seulement survécurent. ♦Du REGENT, environ 60 survécurent sur les 300 hommes d'équipage et 400 soldats. Trois canonniers anglais [sur 100] survécurent.

Conséquence de cette défaite française : Les deux vaisseaux s'étaient volatilisés. Le vice-amiral français René de Clermont fut destitué pour lâcheté, mais il rentra bien vite en grâce[3]. Il était de nouveau vice-amiral à l'avènement de François Ier. La flotte anglaise resta inactive devant Brest durant trois jours. Puis, le 13, l'amiral Howard débarqua une troupe qui incendia 27 embarcations diverses et en emmena 5 autres avec 800 prisonniers, puis rembarqua en hâte avant que les troupes françaises n'interviennent.

---

[1] Son "matelot".
[2] 30 tués et 60 blessés, sur 300, sans compter les troupes.
[3] Par protection de la part de sa famille.

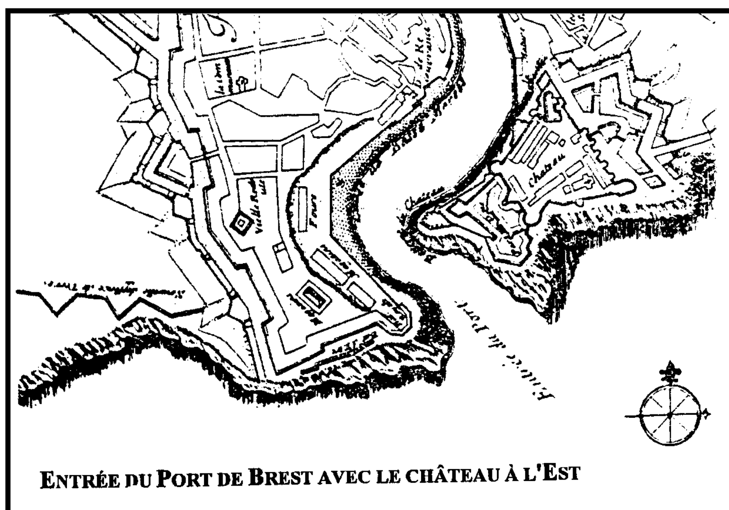
Brest. *Combat naval de*

Date de l'action : 24 avril 1513.

Localisation : Finistère, Bretagne, France. Coordonnées géographiques: 48° 24' de latitude Nord, et 04° 29' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre de la Sainte Ligue[1]. Le roi Henri VIII d'Angleterre y adhéra le 13 novembre 1511.

Contexte : La France devait faire face à une coalition fomentée par le pape Jules II. Ce dernier avait ligué sept pays



ENTRÉE DU PORT DE BREST AVEC LE CHÂTEAU À L'EST

contre Louis XII de France. Les traités du 23 mars et du 1er avril 1513 débarrassèrent la France de deux puissants adversaires: Venise et l'Espagne. En 1513, l'Angleterre, qui tentait de contrecarrer l'union de la Bretagne avec la France, tenta de détruire l'escadre française sous les murs de Brest.

Chefs en présence ♦**Anglais** : amiral Edgar Howard. ♦**Français** : vice-amiral Guyon Le Roi, sieur du Chillou.

Effectifs engagés ♦**L'escadre anglaise** comprenait : 24 vaisseaux de guerre et 6 480 hommes ; chaque vaisseau

[1]En fait, le nom de **Sainte Ligue** a été donné à quatre associations catholiques armées. Les deux premières, de 1495 à 1496 et de 1508 à 1514, eurent pour but d'évincer les Français d'Italie; la troisième, de 1576 à 1593, fut dirigée en France contre les Calvinistes; la quatrième et dernière, 1569-1571 et 1664-1699, fut regroupée contre les Turcs. De fait, les deux premières ne furent pas bien délimitées dans le temps. Il y eut aussi de fréquentes résurgences; par exemple en 1521.

était flanqué d'un transport de ravitaillement armé pour le combat. ♦**L'escadre française** de Chillou : 15 navires dont des galères, sans compter 24 hourques destinées à servir de brûlots.

Stratégie ou tactique : La ligne française était fixe, chaque unité navale solidement immobilisée (embossée) par plusieurs ancres, et flanquée de quelques batteries hâtivement installées sur les rochers. Des brûlots devaient être lancés sur les Anglais si le courant de jusant le permettait. Les Anglais cherchèrent l'abordage mais furent repoussés par les feux croisés.

Résumé de l'action : Ayant pris la décision d'attaquer l'escadre française sous les murs de Brest, la ligne anglaise s'avança en ordre de bataille dans le goulet, mais le navire du prince anglo-angevin Arthur Plantagenêt s'échoua sur un écueil et Howard donna l'ordre de se replier sur la baie de Bertheaulme. Du Chillou en profita pour se fortifier sous le château de Brest en plaçant une ligne de 24 hourques qui, en cas d'assaut anglais, devaient avec le courant de jusant dériver en flammes sur la flotte anglaise et l'incendier.

Le 24 avril, donc, l'amiral Howard lança son attaque pendant que de gros vaisseaux anglais retournaient mouiller à 6 km de là, devant la Pointe Saint-Mathieu, afin d'empêcher toute tentative de sortie de l'escadre de Du Chillou. L'amiral Howard se plaça à la tête des navires plus légers avec les gros navires, The ROSE, The HENRY, The SOVEREIGN, The GREAT BARK, The CRYST, The SANCHO-DE-GARRA, The CHRISTOPHER DAVY, The PETER POMEGARNET et The SWEEPSTAKE. Toute la ligne s'avança sur les galères françaises. Pendant que les Anglais prenaient leurs dispositions de combat, Prégent de Bidoux avait érigé sur les rocs les plus avancés de la côte quelques batteries de 4 pièces de canons. Lorsque The ROSE, qui menait la ligne anglaise, se fut suffisamment approché, il fut pris dans le feu croisé des galères et des batteries terrestres. Malgré cela, l'amiral Howard parvint à sauter avec 17 hommes sur la rambarde de Prégent; soudain, son amarre se défit et The ROSE s'écarta du navire français. Les Anglais restés isolés avec les Français furent massacrés après un combat désespéré. The HENRY tenta de dégager l'amiral, mais il dut reculer après avoir subi des

pertes de 45 tués. D'autres bâtiments anglais chargèrent désespérément les galères françaises pour leur briser les rames et s'approchèrent à distance d'abordage, mais leurs vaines tentatives furent lourdement payées en vies humaines.

Finalement, après une bataille meurtrière, les Anglais battirent en retraite, se joignirent aux autres unités de leur flotte ancrées devant la Pointe Saint-Mathieu et, bientôt, disparurent au-delà de l'horizon.

Pertes ♦assez lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le lendemain 26 avril, trois vaisseaux anglais portant le pavillon à croix blanche des parlementaires vint s'enquérir du sort de l'amiral Edgar Howard. On chercha son cadavre. Il fut repêché deux jours plus tard par les Français, embaumé et envoyé à sa famille en Angleterre. L'amiral Thomas Howard, frère de la victime, lui succéda à la tête de la flotte anglaise.



Brest. *Attaque contre*

Date de l'action : début 1546.

Localisation : Port de Guerre situé dans le Finistère breton,[1] France. Coordonnées géographiques: 48° 24' de latitude Nord, et 04° 29' de longitude Ouest. À la fin du XXe siècle fut creusé, à trente mètres sous le château, l'immense Quartier Général ultra-secret de la *Flotte française de l'Atlantique,* dans lequel on ne pénètre qu'en *entrant* ses empreintes digitales dans un système d'ordinateurs.

Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint était momentanément à l'arrêt. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse, pays qui résistait à l'annexion anglaise.

Contexte : En cette fin de règne de François Ier, les défenses du littoral français étaient à l'abandon. À Brest, Château-Chalon de La Chatière[2] avait enlevé l'artillerie du château, dont il avait la garde... pour en armer ses propres navires en course. (!)

Stratégie ou tactique : La ruse sauva Brest. Les faux canons de bois produisirent l'effet recherché[3].

Résumé de l'action : Les Anglais apprirent l'état déplorable des défenses de Brest. Bientôt une flotte de 60 navires anglais vint attaquer cette place-forte. Les Brestois se rassemblèrent au tocsin et quelques pièces d'artillerie disponibles furent traînées sur les remparts. Toutes les embrasures vides furent remplies par des canons leurres. Les Anglais tâtèrent les défenses et tombèrent dans le piège. Ils n'insistèrent pas trop, sans se rendre compte qu'une attaque plus sérieuse aurait facilement emporté la ville.

---

[1]Par opposition au Finisterre espagnol ou même anglais (Land's End). À noter que le Finisterre espagnol est orthographié de façon originale.

[2]Le gouverneur de la forteresse.

[3]On ne peut s'empêcher de penser à la IIe Guerre Mondiale, quand les Anglais [qui, démunis de toute artillerie de campagne qu'ils avaient abandonnée dans la panique de la retraite sur les plages de Dunkerque avant de rembarquer] utilisèrent cette idée de leurre pensant dissuader les Allemands d'envahir leur île. Ils fabriquèrent quelques chars d'assaut et des installations de défense côtière en caoutchouc gonflable. Mais la ruse n'eut qu'un début d'exécution. Seuls quelques spécimens furent fabriqués, ce qui n'eut aucun impact sur les décisions d'Hitler. Par contre Hollywood sut, par la suite, gonfler [c'est le cas de le dire] l'importance relative de ce détail historique.

Conséquence de cet échec anglais : La paix fut signée entre la France et l'Angleterre le 17 juin 1546.



Henri II, roi de France

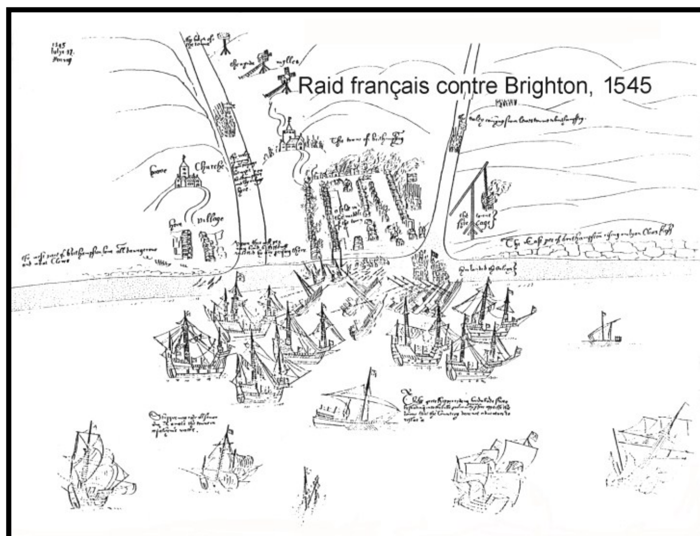


Brighton. *Coup de main sur*

Autre nom : Autrefois Brightelmstone ; Bright-Helmstone dans la Chronique de Hall.

Date de l'action : mi-juillet 1545.

Localisation : Port d'Angleterre sur la Manche. Coordonnées géographiques: 50° 50' de latitude Nord, et 00° 08' de longitude Ouest.



Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint était momentanément au point mort. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : En 1542, Marie Stuart était devenue reine d'Écosse par la mort de son père, Jacques V. Mais sa mère, Marie de Guise, fut Régente d'Écosse jusqu'en 1560. Les Français étant les alliés des Écossais, les convois entre la France et l'Écosse furent l'objet d'attaques de la part des escadres anglaises.

Une division française de 4 galères, épaulée par de grandes nefs, débarqua quelques troupes à Brighton en juillet 1545 pour brûler la ville. Mais de toutes parts les signaux d'alarme illuminèrent la côte anglaise de Lewes à Hove. De ces deux villes accoururent en colonnes serrées des milices locales. Sur la plage de Brighton, se trouvait

une ancienne baliste à *feu grégeois*[1] d'une efficacité discutable. On peut apercevoir cette machine de guerre sur la gravure. Avant l'arrivée des secours anglais, les Français eurent le temps de piller et d'incendier la ville.

Stratégie ou tactique : La surprise fut l'élément déterminant de la réussite des Franco-écossais qui débarquèrent, incendièrent la ville et rembarquèrent avant l'arrivée des milices locales fort nombreuses, et, semble-t-il, fort déterminées.

Résumé de l'action : Vers cette époque[2], le prieur Jean, grand capitaine de la marine française avec ses galères chargées de balistes et autre grande artillerie, débarqua de nuit à Brighton.

Avant que l'alarme pût être donnée, les Français mirent le feu à la ville et s'emparèrent de tout ce qu'ils trouvèrent. L'alarme fut enfin déclenchée et le peuple commença à se rassembler. Le prieur Jean, sonna de sa trompette pour rappeler ses hommes, alors que le jour se levait. Des archers anglais réussirent à s'approcher et décochèrent leurs flèches fort vite sur les marins français des galères. D'autres

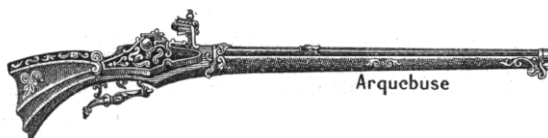
[1]"Sous le nom de **feu grégeois**, on désignait, jadis, non pas une préparation unique, mais une multitude de mélanges inflammables essentiellement composés de soufre et de substances grasses ou résineuses, telles que l'huile, le naphte, le goudron, la poix, etc., dont les proportions variaient à l'infini. Ces préparations étaient usitées depuis un temps immémorial chez les peuples de l'Extrême-Orient, d'où elles furent introduites à Constantinople vers la fin du VII[e] siècle; mais comme les Grecs furent, en Europe, les premiers à s'en servir, les nations de l'Occident les désignèrent sous le nom commun de **feu grégeois** [feu grec]. Suivant les historiens byzantins, alors que le calife Moawiah se disposait à assiéger Constantinople (674), un ingénieur syrien, nommé Callinique, vint offrir ses services à l'empereur Constantin Pogonat et lui fit connaître les propriétés et l'emploi de ces compositions incendiaires dont il se dit l'inventeur. Grâce à ce secours inattendu, les musulmans furent repoussés. Ces préparations étaient surtout employées dans les sièges et les combats maritimes. Le plus souvent on lançait cette composition [après l'avoir allumée], au moyen de pompes de différents diamètres ou à l'aide d'armes de jet, en l'enfermant dans des pots de terre ou dans des fioles de verre qui se brisaient en tombant. Fréquemment aussi, on en remplissait des brûlots pour incendier les navires ennemis. Enfin, on imprégnait de ce mélange des pelotons d'étoupe fixés à l'extrémité de lances que les soldats dirigeaient contre l'ennemi, à la manière des Indiens d'Amérique. C'est à l'occasion du siège de Damiette, en 1218, que les historiens latins parlent pour la première fois du feu grégeois, et il est facile de comprendre la surprise et la terreur que durent éprouver les Occidentaux quand ils se trouvèrent agressés d'une manière si imprévue. Mais s'il pouvait exercer de grands ravages quand on s'en servait pour incendier des navires ou des fortifications de bois, il produisait toujours sur les ennemis un effet moral. —Les compositions incendiaires connues sous le nom de feu grégeois ont pénétré en Europe par l'empire grec, et les Occidentaux n'ont su les préparer eux-mêmes qu'après les Croisades, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. Le feu grégeois, tant en France qu'en Angleterre et ailleurs, pendant tout le XIV[e] et XV[e] siècle, a été employé dans les guerres de siège. L'invention de l'artillerie l'a fait disparaître." [source encyclopédie **Quillet**]. On pourrait aujourd'hui classer les "lance-flammes" et les bombes incendiaires au napalm et au phosphore dans cette catégorie.

[2]Chroniques de Hall.

Anglais suivirent à bonne distance les envahisseurs vers la mer, mais ils furent refoulés à l'aide de piques. Plusieurs piquiers français furent blessés. Le prieur Jean fut lui-même touché au visage par une flèche. Il souffrit beaucoup. Plus tard, il offrit à Notre-Dame-de-Bolleyn[1] son masque de cire avec la flèche anglaise. Le prieur perdit un œil.

Pertes ♦Quelques centaines d'hommes en tout.

Conséquence de cette défaite anglaise : Brighton fut complètement détruite, à l'exception de l'église sur la colline. L'ancien prieuré de Saint-Barthélémy disparut presque entièrement. Ainsi le seul trait qui survécut du Brighton médiéval fut la disposition de ses rues en échiquier.


Arquebuse

[1]Autre graphie de Boulogne.

Bristol*. Combat naval de*

Date de l'action : 1484.

Localisation : Ville située en Angleterre dans les Bouches de la Severn. Le combat se déroula dans le Canal de Bristol. Coordonnées approximatives de la bataille: 51° 30' Nord; 02° 50' Ouest.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre, 1455-1485.

Contexte : Durant les trente ans que dura cette guerre civile anglaise, les York et les Lancastre gouvernèrent à tour de rôle, suivant la fortune des armes. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre [Tudor]. Profitant de la guerre, quelques corsaires se livraient à la course.

Chefs en présence ♦Jean Coëtanlem, corsaire français.

Stratégie ou tactique : Combat par abordage.

Résumé de l'action : Un corsaire français, Jean Coëtanlem, avait vendu ses biens pour aller en course. À bord de ses navires nommés "La CUILLER" et "Le SINGE", il écumait la mer à la recherche des Anglais. Les gens de Bristol, Angleterre, armèrent trois grandes nefs bien munies d'artillerie, doublèrent les équipages et firent dire une nevaine de messes pour que le Dieu Tout-puissant leur fasse trouver Jean Coëtanlem. Dieu les exauça le lendemain. La CUILLER, Le SINGE et un troisième bâtiment français furent rejoints dans les parages de Bristol, à une lieue et demie de la côte de Grande-Bretagne. Il s'agissait du TRINITY, du MARY GRACE[1] et d'un troisième navire. Un combat acharné s'ensuivit qui dura cinq ou six heures. Finalement, les Anglais demandèrent un répit de deux heures. La trêve terminée, Coëtanlem s'élança à l'abordage du MARY GRACE et s'en empara, puis il captura toute l'escadrille.

Pertes ♦**Français** : inconnues. ♦**Anglais** : les trois nefs.

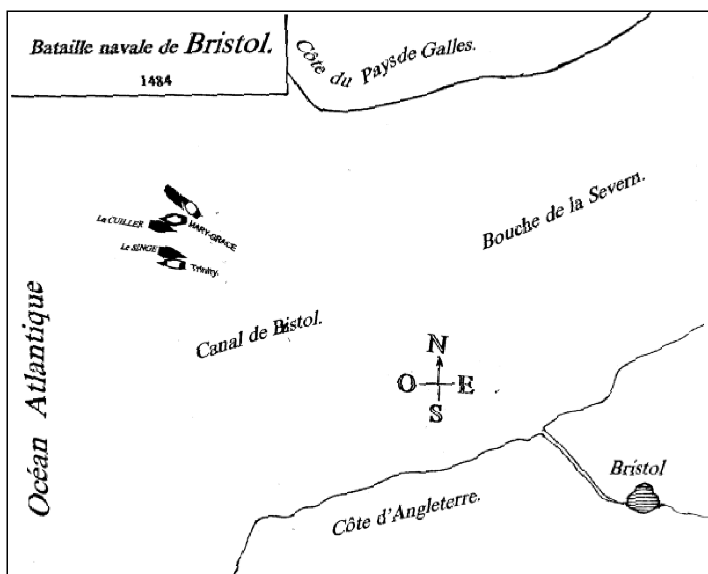
Conséquence de cette défaite anglaise : À son retour au Plomb, près de La Rochelle, Coëtanlem se vit saisir par l'Administration française la plus grande partie de son butin et de ses prises.

Découragé, il se mit au service du Portugal[2].

---

[1]Le TRINITY jaugeait 500 tonneaux et Le MARY GRACE 300

[2]Près de deux siècles plus tard, l'Administration française découragea aussi —parmi tant





d'autres— Radisson et Des Groseillers dans l'exploitation des fourrures de la Baie d'Hudson, à tel point que Radisson se mit au service de l'Angleterre et fonda la Hudson's Bay Company qui précipita la perte d'un vaste territoire par la Nouvelle-France. Les petits fonctionnaires parisiens munis de pouvoirs discrétionnaires ont toujours été les boulets de l'économie française.

Broughty Craig. *Siège de*

Date de l'action : juillet 1548 - 20 février 1550.

Localisation : Aujourd'hui dans l'agglomération de Dundee, Écosse. Au XVIe Siècle, Dundee était à 3 km de Broughty. Coordonnées géographiques : 56° 28' de latitude Nord, et 03° 00' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise. Participation française.

Contexte : Le 10 septembre 1547, les Anglais battirent les Écossais des *Lowlands* à la bataille de Pinkie, devant Édimbourg. Le Protecteur d'Angleterre, Seymour [déformation de *Saint-Maurice*] de Somerset, aurait bien voulu marier le jeune roi d'Angleterre Édouard VI[1] à Marie Stuart. Mais, pour des raisons politico-religieuses, la Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise, empêcha le projet. Elle lança un appel à la France qui envoya un nouveau Corps Expéditionnaire, en décembre 1547, et des renforts en juin 1548.

Chefs en présence ♦Le Corps Expéditionnaire français de décembre 1547 était commandé par le lieutenant-général Montalembert d'Essé. Les renforts de juin 1548 par le vice-amiral de La Milleraye. En juin 1549, Paul de Thermes prit le commandement des Français et d'Essé rentra en Métropole.

Effectifs engagés ♦Le Corps Expéditionnaire français de décembre 1547 comptait 5 transports et 4 galères d'escorte. Les renforts de juin 1548 totalisaient 140 voiles: 18 galères, 26 autres navires de guerre et 96 transports, avec 5 440 fantassins.

Stratégie ou tactique : Les Français commencèrent par s'emparer de la citadelle qui commandait le secteur; puis après avoir pris ce point-clé, ils attaquèrent la ville proprement dite; processus inverse à la tactique habituelle.

Résumé de l'action : Après avoir échoué devant le château d'Édimbourg, le Protecteur Somerset envoya les amiraux Dudley et Clinton à la Tay pour se rendre maîtres du Château de Broughty Craig. Ces derniers arrivèrent devant Broughty à 16h00 le mardi 20 septembre. Ils envoyèrent les sommations d'usage au château, et sa petite garnison écossaise capitula immédiatement sans combattre. Son com-

[1] Alors âgé de 10 ans; Marie avait 6 ans !

mandant était Henry Durham. Les Anglais occupèrent le château le 21, et, 4 jours plus tard, l'amiral Clinton leva l'ancre laissant derrière quelques vaisseaux.

La nouvelle garnison du château, commandée par Sir Andrew Dudley[1] se composait de troupes anglaises, italiennes, allemandes, espagnoles et plus tard albanaises, et quelques... mercenaires écossais "*toujours prêts à se mutiner*", selon les historiens anglais[2].

À partir de leurs deux forteresses de Broughty-Craig et de Balgillo, qui servaient de bases de départ à leurs coups de main, et de refuges —après les raids—, les Anglais dominaient et dévastaient la campagne et la région. Ils brûlèrent Forfar. En avril 1548, l'évêque John Hamilton de Dunkeld tenta de s'emparer de Broughty Craig par surprise avec une petite troupe de Français et d'Écossais, mais le secret fut éventé et un échec s'ensuivit. Ces derniers retournèrent à Dundee.

Au début de novembre 1548, les Anglais prirent Dundee inopinément; d'Essé dépêcha alors trois compagnies de soldats français et allemands commandées par M. d'Estanges. L'avant-garde atteignit Dundee 8 jours après que les Anglais s'en soient rendus maîtres. À l'approche des Français, les Anglais abandonnèrent la ville, après y avoir mis le feu et l'avoir saccagée, et se réfugièrent dans leurs deux forts de Broughty-Craig. Dundee reçut alors une garnison française de 7 compagnies renforcées de 3 compagnies d'Écossais.

Après avoir pris Haddington, le commandant en chef français, Monsieur de Thermes, accompagné du Régent, tourna son attention sur Broughty-Craig qu'il assiégeait aussi. Des renforts français arrivèrent à Dundee au commencement de février 1550. Ils firent quelque préparation pour prendre le château, marchèrent d'abord sur Fort-Balgillo et le contournèrent par le Nord pour prendre position dans le secteur de l'actuel Château Roy; comme lorsqu'ils avaient attaqué le fort. Ainsi postés sur une position surélevée d'où ils dominaient et commandaient la route, les Français coupaient tout moyen de communication logis-

---

[1]Parent de l'amiral.
[2]Car, en dépit de la conversion des mercenaires écossais au protestantisme, Dudley affichait une forte aversion à leur égard.

tique entre le fort et le château. Après l'annihilation du fort, l'assaut fut donné au château, le 20 février, par Paul de Thermes. La bataille dura longtemps ─un jour complet─. Le 21 février, la garnison anglaise capitula. La plupart des défenseurs avaient été tués ou faits prisonniers durant ce terrible combat.

Pertes ♦lourdes de part et d'autre. Chiffres inconnus.

Conséquence de cette défaite anglaise : Après avoir pris Broughty-Craig, les Français marchèrent sur Lauder et certaines autres places frontalières entre l'Angleterre et l'Écosse. La paix entre l'Écosse et l'Angleterre fut signée en avril 1550. Dundee resta occupée par les Français pendant 5 ou 6 ans, à la demande des Écossais *lowlanders*, afin de garantir que les Anglais ne violeraient pas les clauses du traité.



Calais. *Siège de*

Date de l'action : 1er - 8 janvier 1558.

Localisation : Port de la côte de la Manche, gisant par 50° 57' Nord et 01° 50' Est.

Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint avait repris en 1551. Cet Empereur avait abdiqué en



Le Camp du Drap d'Or.

1556 au profit de son frère Ferdinand. L'Angleterre s'était alors jointe à l'Espagne dans sa guerre contre la France, car Marie Tudor, reine catholique d'Angleterre, avait épousé Philippe II d'Espagne.

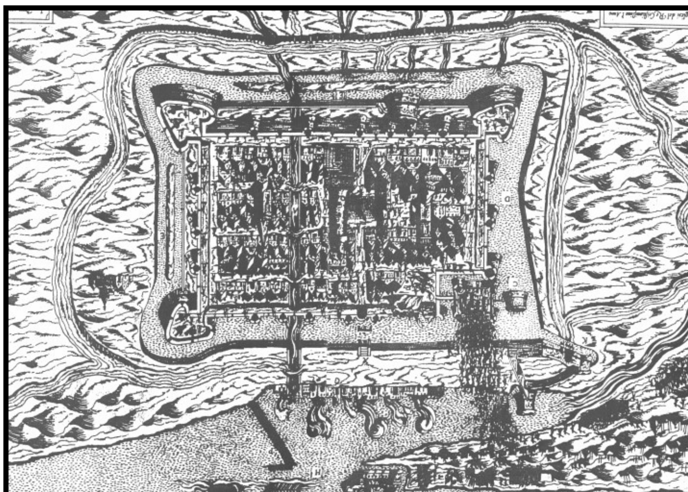
Contexte : La France avait été envahie par une armée anglo-espagnole qui avait pris Saint-Quentin. En représailles, les Français attaquèrent et prirent Calais.

Chefs en présence ♦le duc de Guise. ♦Mylord Dunford.

Stratégie ou tactique : L'utilisation de Calais comme tête de pont pour s'emparer de Boulogne, avait convaincu les Français du *danger* de laisser cette ville entre les mains des Anglais. Les Français avaient donc préparé le terrain en s'emparant des Lignes de la Slack. En dépit de cela, l'attaque de Calais fut une surprise pour les Anglais. Le duc de Guise décida aussi de reprendre cette ville, anglaise depuis deux siècles, en *représailles* pour la participation anglaise à l'invasion espagnole de la France. Cette conquête fut aussi une *diversion* qui fit oublier à l'opinion publique française ─si tant est qu'elle existait─ la prise de Saint-Quentin. La *Ligne de la Slack*, ligne fortifiée faisant la jonction Bou-

logne-Calais, avait été enlevée par les Français entre le 22 et le 26 août 1549[1]. Boulogne-sur-Mer, le deuxième point d'appui était retourné aux Français en 1550. Le haut-commandement anglais n'aurait certes pas dû se montrer surpris de cette agression sur Calais après toutes ces étapes préparatoires. Du côté maritime, une vingtaine de transports assuraient le ravitaillement de l'armée française de siège,

Calais, les Français s'emparent de la dernière parcelle de l'empire continental anglais.



pendant que l'escadre française de Ponsard de Fors bloquait Calais.

Résumé de l'action : Le samedi 1er janvier 1558, le duc de Guise apparut devant Calais à la tête d'une grosse armée. Il commença par s'emparer, dès son arrivée, du Fort-Nieulay et de Sangatte. Le lendemain dimanche, l'artillerie du Fort-Nieulay —désormais français— pilonna Calais et l'assaut commença. Les Anglais se défendirent pied à pied, et, les canons aidant, ils réussirent à refouler les Français dans le Fort-Nieulay.

Le duc de Guise décida alors d'attaquer Fort-Risban. Le lendemain matin, 3 janvier, les batteries de siège établies en face du port commencèrent l'attaque du fort qui fut bientôt pris. Après cela, les troupes françaises s'emparè-

---

[1]Voir Fort Slack.

rent par assaut des positions qui commandaient l'entrée du port et l'accès à la ville.

Le mardi, *la Porte du Havre* et les tours qui la flanquaient furent battues en brèche et neutralisées par quatre batterie d'artillerie qui se concentrèrent sur elles. Mais la brèche n'était pas suffisante pour lancer un assaut, aussi le duc de Guise préféra-t-il attendre le lendemain. Il érigea en face du château une immense batterie de 33 pièces. Très vite, une brèche s'ouvrit qui permettait de voir le château à découvert. Le soir de cette attaque, Andelot avec ses 1 500 arquebusiers s'empara du quai. Le 6, l'artillerie reprit le pilonnage, et le soir, vers 21h00, toutes les troupes étaient rangées en bataille. Après un corps à corps violent et opiniâtre, l'armée française força les Anglais à abandonner le château pour se réfugier dans la ville fortifiée. C'est alors que Mylord Dunford décida de reprendre le château. Dunford disposait d'une garnison nombreuse et d'une milice calaisienne[1] forte et bien armée. Mais les ducs d'Aumale et d'Elbeuf, frères du duc de Guise, s'y étaient enfermés. Aussi, après une vaine tentative, les Anglais abandonnèrent le projet[2]. Ils décidèrent de se défendre seulement dans la ville[3]. Dès le lendemain, le duc de Guise lança un violent assaut contre la ville qui dut à son tour capituler. Dunford tenta bien d'obtenir des conditions avantageuses, mais de Guise les refusa et imposa les siennes:

♦ les femmes et les fillettes de Calais seraient protégées de la soldatesque.

♦ la population pourrait partir où bon lui semblerait, sauf cinquante personnes au choix du duc de Guise.

♦ la garnison se retirerait en Angleterre en abandonnant drapeaux et armes, artillerie, et sans rien détruire "pas même en arrachant un clou".

♦ tous les biens meubles et immeubles des Anglais seraient confisqués par la France.

La capitulation fut acceptée par les Anglais et exécutée[4].

Le 8 janvier, enfin, les vice-amiraux Ralph Cham-

---

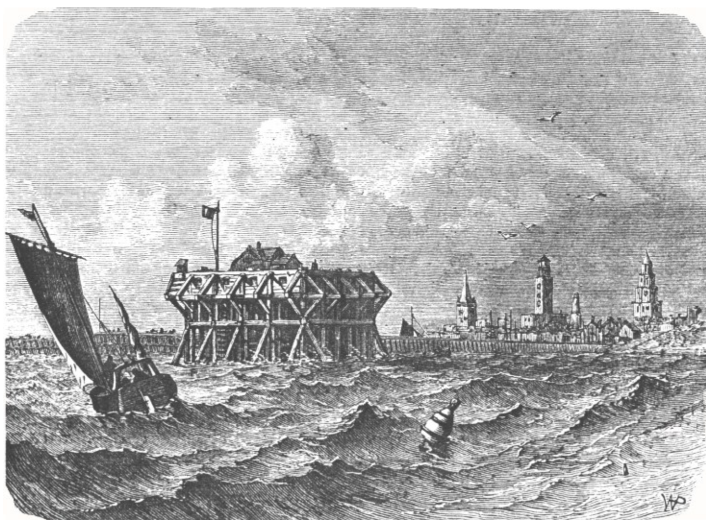
[1]Anglaise, donc, puisque la population française avait été chassée de la ville, deux siècles plus tôt, et remplacée par une population anglaise.

[2]De reprendre le château.

[3]Il était évident que le défaitisme commençait à affecter la détermination des troupes anglaises et de leur chef.

[4]Le 7 janvier, les troupes françaises occupèrent la ville.

berlain et William Woodhouse arrivèrent avec une flotte anglaise de secours. Trop tard! Les batteries de siège des Français se remirent à tirer vers les fortifications pour tendre une souricière aux vaisseaux anglais. Deux navires anglais envoyés en reconnaissance virent deux bâtiments sans pavillon à croix blanche garder la passe du port, tandis que le drapeau anglais blanc à croix rouge de Saint-Georges avait disparu. Ils flairèrent le piège. Avec raison, car, si les



Calais vue de la mer, avec son ouvrage avancé d'après Grant J.G., British Battles on Land & Sea, Cassel Petter & Galpin, London, v.1

18 navires de guerre de Chamberlain avaient pénétré dans le port, toutes les dispositions étaient prises pour les foudroyer à bout-portant.

Au-dessus de la porte du château, une pierre gravée par les Anglais portait la mention en français :

"Les Français à Calais viendront planter le siège
Quand le fer et le plomb nageront comme liège".

La prédiction ne s'était pas réalisée.

Pertes ♦Inconnues.

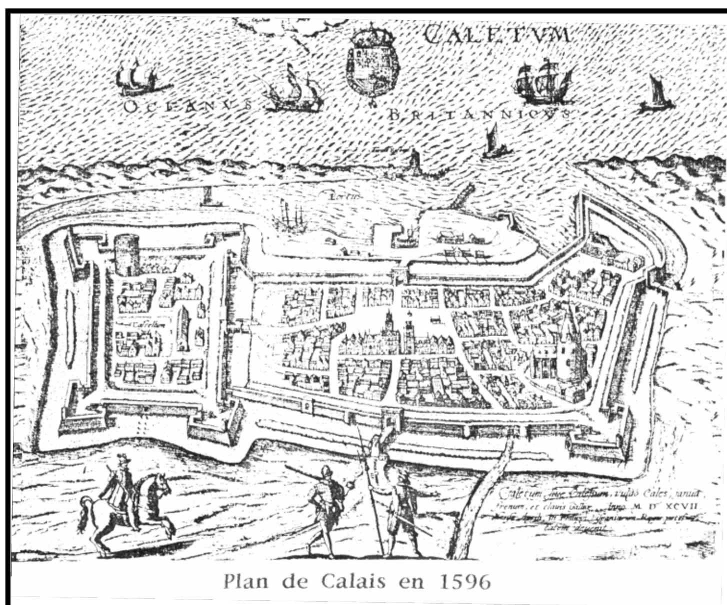
Conséquence de cette défaite anglaise : L'Angleterre perdait ainsi, presque par inattention, “le plus beau fleuron de

la couronne d'Angleterre”[1], en tout cas une tête de pont irremplaçable sur le continent. Cette perte, véritable désastre national, causa en Angleterre un émoi considérable. Anglaise depuis deux siècles, la forteresse reçut une solide garnison française de 4 000 hommes en prévision de tentatives anglaises pour la reprendre. Malheureusement, la flotte anglaise venait d'être détruite par un ouragan. Marie d'Angleterre fut si traumatisée qu'elle confia peu avant sa mort: «Si l'on ouvrait mon cœur, on y trouverait le nom de Calais!» Elle fit appel à la flotte espagnole pour transporter un Corps Expéditionnaire anglais de 5 000 hommes dirigé par le comte de Rutland, mais la flotte espagnole fut elle-même dispersée par un autre ouragan. Le Ciel même semblait s'opposer à la récupération de cette ville par les Anglais. Le sort en était jeté pour toujours. Près d'un demi millénaire après[2] —signe des temps! — Calais viendra de nouveau tendre la main à l'Angleterre par le truchement du tunnel sous la Manche.



[1]Selon une lamentation de la reine Marie Tudor.
[2]En réalité 437 ans après !

Quarante ans après avoir été repris par les Français, les fortifications de Calais, renforcées par ces derniers, semblaient redoutables.



Plan de Calais en 1596

Le Chef-de-Caux. *Combat naval*

Date de l'action : 3 juillet 1545.

Localisation : au Moyen-Âge, place située à l'embouchure de la Seine, Normandie, France. Coordonnées approximatives : 49° 41' de latitude Nord, et 00° 10' de longitude Est.

Conflit : Les hostilités entre la France et l'Empire de Charles Quint marquaient momentanément le pas. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : Le 29 mai 1522, donc, Henri VIII d'Angleterre avait déclaré la guerre à la France parce que, d'une part, il désirait reconquérir la Normandie et la Guyenne, et, d'autre part, châtier François I[er] de France qui aidait l'Écosse dans sa guerre d'indépendance par rapport à l'Angleterre. Le Traité de Rouen du 26 août 1517, entre la France et l'Écosse, obligeait la France à fournir 2 200 soldats à ce pays. En 1542, Marie Stuart était devenue reine d'Écosse par la mort de son père, Jacques V. Les convois entre la France et l'Écosse étaient donc l'objet de tentatives d'interception de la part des escadres anglaises. En juillet 1545, le lieutenant-général français Montgomery de Lorges quitta Brest pour l'Écosse avec un Corps Expéditionnaire de 3.000 hommes et de 500 chevaux. Il contourna le cap Land's End anglais[1] pour aller débarquer à Dumbarton [Écosse] le 3 juillet 1545. Au terme du nouvel accord franco-écossais du 15 décembre 1543, les Écossais reprenaient les hostilités avec une armée de 28 000 hommes.

Effectifs engagés ♦64 navires **anglais**. ♦**Français** : 3 000 hommes et 500 chevaux.

Stratégie ou tactique : Assaut de masse sur la ligne anglaise des galères franco-génoises, plus maniables grâce à leurs rames.

Résumé de l'action : À Chef-de-Caux, le 3 juillet 1545, 64 navires anglais furent assaillis par les galères et les navires franco-génois [Pierre Strozzi[2]] qui les chargèrent deux ou trois fois. Puis une tempête se leva et les Anglais prirent le large, poursuivis par deux galères qui gardèrent ainsi le contact.

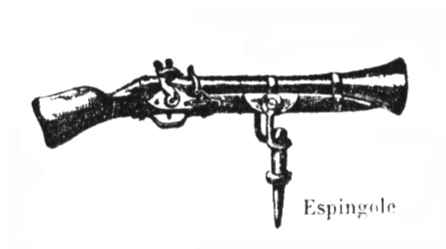
---

[1]Le **Finistère** anglais; traduction exacte

[2]Pierre Strozzi, maréchal de France, servit François I[er]. Il fut tué au siège de Thionville. Les Strozzi étaient membres d'une riche famille de banquiers florentins qui fournit des poètes, des hommes d'état et de guerre.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise: Chef-de-Caux fut débloqué.



Cherbourg. *Attaque contre*

Date de l'action : juin 1522.

Localisation : Extrémité nord de la péninsule du Cotentin, France. Coordonnées géographiques : 49° 39' de latitude Nord, et 01° 39' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre entre La France et la Maison d'Autriche. Deuxième phase de la Guerre de la Sainte Ligue.

Contexte : François Ier de France était en guerre contre l'empereur Charles Quint : Guerres d'Italie. Renouvellement de la Guerre de la Sainte-Ligue: après l'échec de *la Conférence de Calais*, le pape Léon X, Henri VIII d'Angleterre et



Cherbourg au XVIè Siècle.
Dessin de Th. du Moncel.

l'empereur Charles Quint signèrent un traité secret[1] de coalition contre la France. Le 29 mai 1522, donc, Henri VIII d'Angleterre déclara la guerre à la France. En 1517 venait d'être construit le port de guerre du *Havre-de-Grâce*[2] afin d'abriter la flotte de guerre.

Chefs en présence ♦La flotte anglo-espagnole était commandée par l'amiral Thomas Howard.

Effectifs engagés ♦Flotte anglo-espagnole : 200 voiles et galères.

Stratégie ou tactique : Selon le traité secret de 1521, les

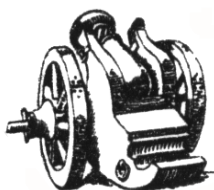
---

[1]Le 24 novembre 1521. Néanmoins, certains historiens ne considèrent pas cette coalition comme faisant partie de la Sainte-Ligue catholique.
[2]Appelé alors *Franciscopolis* [ville de François Ier].

coalisés s'engageaient à attaquer la France simultanément par les Pyrénées, les Alpes et la Picardie, à la date de mars 1523,

Résumé de l'action : Dès la déclaration de guerre, une immense flotte de guerre anglo-espagnole[1] quitta Les Dunes et vint au secours de Guernesey que menaçait une modeste division navale française[2]. Frustré d'une victoire, l'amiral anglais fit débarquer son armée devant Urville-Hague et attaqua Cherbourg. Mais l'attaque échoua totalement.

Conséquence de cet échec anglais : Et de ce fait, Morlaix, moins bien protégée, subit les conséquences de l'échec de l'escadre anglaise qui ne voulait pas repartir bredouille.



Canon de siège 1500

[1]De 200 voiles et galères.
[2]Vice-amiral Lartigue.

Cherbourg. *Combat naval de*

Date de l'action : 22 juillet 1543.

Localisation : Péninsule du Cotentin, France. Coordonnées géographiques : 49° 39' de latitude Nord, et 01° 39' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre entre la France et l'Empire[1]. Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : Les convois entre la France et l'Écosse étaient l'objet d'attaques de la part des escadres anglaises. Une escadre anglaise reçut l'ordre d'attaquer Cherbourg et de raser la ville, en guise de représailles pour la défaite anglaise d'Oxfordness du 6 juillet 1543.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Stratégie ou tactique : Le combat eut lieu au canon exclusivement, les vaisseaux servant de batteries flottantes.

Résumé de l'action : Lorsque l'escadre anglaise parut, deux navires de guerre français, qui se trouvaient là, attaquèrent l'escadre anglaise beaucoup plus nombreuse. Devant l'agression, les Anglais tinrent bon, mais l'un des capitaines français fut tué et son navire commença alors à montrer des signes d'hésitation. À ce moment, deux navires de Barfleur, l'un commandé par le sieur du Tourp et l'autre par des gentilhommes du Val de Saire, accoururent à l'aide. À coups de canons les Barfleurais coulèrent The GRAND-MARTIN de Londres. Alors, les autres navires de l'escadre anglaise décrochèrent, laissant 80 prisonniers entre les mains des Français, dont un lord et le pilote de l'expédition, un Français qui fut immédiatement mis à mort pour haute-trahison.

Pertes ♦Les Anglais perdirent un vaisseau et ses 80 membres d'équipage survivants.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'attaque contre Cherbourg avait avorté.



[1] De Charles Quint.

Cherbourg. *Raid contre*

Date de l'action : 15 juin 1557.

Localisation : Péninsule du Cotentin, France. Coordonnées géographiques : 54° 17' de latitude Nord, et 00° 24' de longitude Ouest.

Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint avait repris en 1551. Charles Quint venait d'abdiquer en 1556 au profit de son frère Ferdinand. L'Angleterre s'était alliée à l'Espagne dans sa guerre contre la France.

Contexte : Par son mariage [en 1554] avec la reine Marie Tudor[1] d'Angleterre, *Philippe II roi d'Espagne, des Deux-Siciles, des Indes et des Pays-Bas,* pouvait concentrer une armada formidable. La France était en danger. La *Trêve de Vaucelles* fut rompue par Henri II de France qui reprit la guerre contre Philippe II, fils et successeur de Charles Quint en Espagne.

Effectifs engagés ♦L'escadre anglaise comptait 16 vaisseaux de guerre.

Tactique: la surprise. ***Résumé de l'action*** : Le 15 juin 1557, l'amiral anglais parut devant Cherbourg avec 16 gros vaisseaux de guerre. Un navire de ligne français, surpris dans le port, fut attaqué et brûlé après un violent combat. Puis, l'escadre anglaise attaqua La Hague[2], le cap immédiatement à l'Ouest de Cherbourg, mais les batteries côtières françaises obligèrent l'escadre anglaise à retraiter vers la haute mer. Le raid avait avorté.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cet échec anglais : L'escadre anglaise battit en retraite vers l'Angleterre.



---

[1]Marie I [1516-1558] était une autre fille de Henri VIII d'Angleterre, mais catholique, celle-là, et adversaire de la Réforme. Elle régna de 1553 à 1558. Les Protestants la surnommèrent **Bloody Mary**, jeu de mots qui signifie à la fois Marie la Sanglante et Maudite Marie. Elle épousa Philippe II d'Espagne et s'engagea ainsi avec l'Autriche et l'Espagne dans une guerre qui eut pour résultat de faire perdre Calais à son pays. Philippe II était le fils de Charles-Quint et d'Isabelle d'Espagne, des Pays-Bas, de Portugal... Catholique convaincu, il gouverna l'Espagne avec brutalité, chassa les Morisques d'Andalousie. Ce fut sa flotte, l'**Invincible Armada**, qui fut détruite par les tempêtes, flotte dont les équipages comptaient quelques Franc-comtois, alors sujets du roi d'Espagne.

[2]À ne pas confondre avec La Hougue, sur la côte Est de la péninsule du Cotentin.

Le Conquet. *Raid anglais contre*

Date de l'action : début août 1462.

Localisation : Ville du Finistère, Bretagne, située par 48° 22' de latitude Nord et 04° 46' de longitude Ouest; France.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485.

Contexte : L'impopulaire Henri VI de Lancastre [rose rouge sur armes] régnait en Angleterre. Richard d'York [rose blanche sur armes] revendiquait le trône de son cousin Henri VI. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne. Les Français et les Anglais lançaient des raids meurtriers contre les villes côtières.

Chefs en présence ♦La flotte anglaise était commandée par l'amiral-comte de Kent. ♦La garnison de la ville du Conquet était sous les ordres des sires de Quimerch, de Rosmadec et de Bertrand du Chaffault.

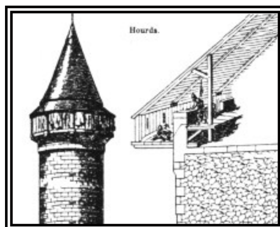
Effectifs engagés ♦La flotte anglaise a été estimée à des effectifs fort différents suivant les historiens: entre 70 et 200 navires, transportant entre 10 000 et 20 000 soldats.

Stratégie ou tactique : inconnue.

Résumé de l'action : Dès que l'arrivée de cette flotte fut annoncée, l'alerte fut donnée tout le long des côtes françaises. Les Anglais furent repoussés au prix de lourdes pertes.

Pertes ♦très lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cet échec anglais : Les Anglais rembarquèrent. Les villes côtières se tenaient sur leurs gardes.



***Le Conquet**. Raid contre*

Date de l'action : Début juin 1512.

Localisation : Port de France, à l'extrémité la plus occidentale de la France continentale. 48° 22'Nord; 04° 46'Ouest.

Conflit : *Guerre de la Sainte-Ligue*. Le roi Henri VIII d'Angleterre y adhéra le 13 novembre 1511.

Contexte : Mécontent du roi de France, le pape Jules II avait ligué contre Louis XII de France: l'Empereur d'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, les Vénitiens, les Suisses, les Florentins et les Génois. La France n'était appuyée que par l'Écosse et la Gueldre.

Chefs en présence ♦**Anglais** : amiral Edgard Howard.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : 22 navires de guerre et 3 285 hommes.

Stratégie ou tactique : Le pape ayant excommunié le roi de France, les paysans bretons refusèrent de se défendre et de lutter contre les Anglais alliés du pape[1]. Ils laissèrent les colonnes anglaises piller sans la moindre résistance leurs propres biens. Situation ubuesque.

Résumé de l'action : Le 3 juin, l'amiral anglais Edgard Howard quitta l'île de Wight avec 22 navires de guerre et 3 285 hommes. Il mouilla dans la baie de Bertheaume, et les colonnes anglaises débarquèrent et pillèrent systématiquement et sans aucune opposition tous les villages situés entre *Le Conquet, Crozon* et jusqu'à *Brest*.

Pertes ♦Les Anglais ramassèrent un butin considérable. Les pertes humaines furent insignifiantes ou nulles.

Conséquence de cette défaite française : Les Anglais rembarquèrent avec leur butin sous l'œil frustré des paysans bretons.



[1]Par peur de se faire eux-mêmes excommunier; le Droit Canon excommuniait systématiquement tout chrétien qui tentait d'empêcher l'exécution d'une bulle ou d'un ordre papal.

Le Conquet. *Raid anglo-flamand contre*

Date de l'action : 29 juillet 1558

Localisation : 48° 22' Nord, 04° 46' Ouest, Bretagne, France.

Conflit : Guerres contre le Saint-Empire romain germanique. Guerre franco-anglaise.

Contexte : Charles-Quint abdiqua en 1556 au profit de son frère Ferdinand. L'Angleterre se joignit à l'Espagne dans sa guerre contre la France.

Effectifs engagés ♦Flotte anglo-flamande : 150 navires, dont 120 anglais et 30 flamands.

Résumé de l'action : Le 29 juillet à 09h00 du matin, la flotte anglo-flamande apparut à l'improviste devant Le Conquet et entreprit un débarquement sans opposition. Les Anglo-flamands débarquèrent par milliers avec les chevau-légers de la flotte, tandis que celle-ci pilonnait la côte afin de couvrir le débarquement. Les 37 navires ancrés en rade, armés de 300 canons, furent capturés sans aucune résistance. La ville à peine réveillée fut totalement pillée et brûlée[1].

Conséquence de cette défaite française : Puis la ville voisine de Lochrist-Plougonvelin fut aussi pillée et brûlée ; sur ses 450 maisons, 12 seulement restèrent debout.



[1] 442 maisons furent incendiées sur un total de 450 maisons.

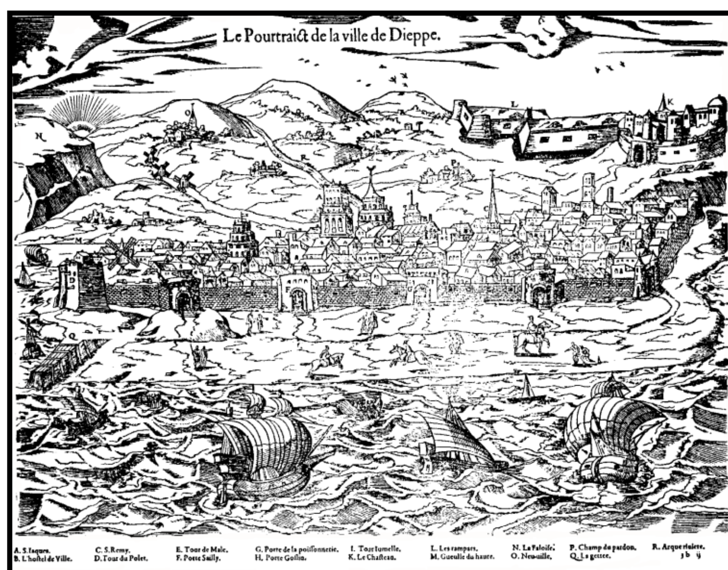
Dieppe. *Batailles* autour de

Date de l'action : 23 septembre - 6 octobre 1589.

Localisation : Port français de la Manche, à 150 km au N.-O. de Paris et à 60 km au nord de Rouen; 49° 56' Nord, 01° 05' Est.

Conflit : VIII[e] Guerre de Religion, 1585-1598. Guerre de la Ligue.

Contexte : Le 30 mars 1585, fut formée *la Sainte-Ligue catholique* sous le haut patronage du duc de Guise de Lorraine et sous la direction du roi de France Henri III. Mais



elle devint rapidement une lutte d'ambition entre la famille de Guise de Lorraine et le roi de France. Aussi en 1588, Henri III rompit avec la Ligue, fit assassiner le duc de Guise et s'allia avec Henri de Navarre, chef protestant. Henri III fut à son tour assassiné par Jacques Clément, un moine fanatique.[1] Henri IV de Navarre lui succéda mais dut faire face à la Ligue qui refusait un roi protestant. À la mi-novembre 1589, arrivèrent un régiment écossais et un autre anglais, loués par la reine d'Angleterre Élisabeth I[ère] Tudor,

[1]Le 1[er] août 1589.

ardente protestante, pour aider le roi de France à écraser la Sainte-Ligue catholique[1].

Pendant cette guerre, la catholique Bretagne avait, bien sûr, pris le parti de la Ligue contre Henri roi de Navarre “*le Protestant*”. Les ports bretons qui se déclaraient du côte d'Henri IV étaient impitoyablement attaqués et détruits par les Bretons catholiques: ainsi Pontrieux, La Roche-Derrien, Lannion. Rejeté sur la rive droite de l'Arques, Mayenne traversa la forêt le 23 septembre et passa la Béthune, près de Dampierre, pour tourner les lignes royales et les attaquer du côte de l'Est. Mais le Roi [de France] avait prévu ce mouvement; il leva son camp de L'Eaulne et vint prendre position sur les falaises occidentales du château de Dieppe, d'où il put observer les mouvements de Mayenne[2].

Stratégie ou tactique : Les armées antagonistes effectuèrent de multiples marches et contre-marches dans la région afin de menacer l'adversaire. Paradoxalement, l'Angleterre se plaçait, cette fois, du côté du roi de France, Henri IV, encore protestant.

Résumé de l'action : Le 25 au petit jour, les 400 *reîtres*[3], qui formaient la Grand-Garde de toute l'armée ligueuse, furent attaqués si brusquement par 200 chevaux navarrais... qu'ils se replièrent derrière l'Infanterie de *Janval*! Après quelques escarmouches sans résultat, Mayenne évacua *Janval* et *Bouteilles*, puis entreprit le siège du château d'*Arques*. Le Roi vint l'attaquer, le 3 octobre, avec un renfort de 1 200 Écossais et de 4 000 Anglais qui avaient débarqué la veille dans le port de Dieppe. L'armée de la Ligue, décimée par la désertion, fut obligée de lever le siège et de regagner les hauteurs de Martin-Église, à travers les marais où elle avait été battue, le 21 septembre. Mayenne rassembla toutes ses troupes et se présenta le 6 devant le fort dieppois du Pollet. Mais les défenseurs avaient été renforcés et le roi accourut à temps au secours de Châtillon; l'attaque fut repoussée.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de ce combat : Des Français combattaient

---

[1]Les Sorbonnards eux-mêmes devaient commencer à y perdre leur latin.
[2]Hardÿ de Périni. voir in fine
[3]Rappelons qu'il s'agit de cavalerie mercenaire allemande; voir supra

dans les deux camps. La religion divisait les pays d'Europe sans tenir compte des frontières politiques.



Douvres. *Combat naval de*

Date de l'action : 30 août 1548.

Localisation : Côte anglaise de la Manche. Coordonnées géographiques : 51°08' de latitude Nord, et 01°19' de longitude Est.

Conflit : Guerre anglo-écossaise: participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546.

Contexte : La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise, mère de Marie Stuart, avait lancé un appel à la France qui envoya une flotte en juin 1548.

Chefs en présence ♦**Français** : vice-amiral de La Meilleraye. ♦**Anglais** : amiral William Howard.

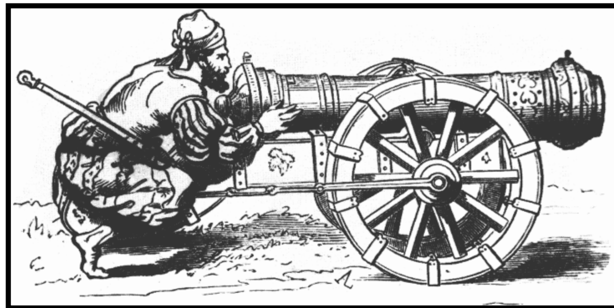
Effectifs engagés ♦**Anglais** : 18 vaisseaux de guerre. ♦**Français** : le convoi comptait une quarantaine de transports de troupes et une seule galère d'escorte.

Stratégie ou tactique : inconnue.

Résumé de l'action : La maladie et la faim sévissaient parmi les équipages des transports ayant servi à amener le Corps Expéditionnaire français en Écosse. Les Écossais, soit par misère, soit pour tout autre raison, refusaient de donner des vivres aux Français venus les aider. Chaque jour de nombreux marins morts devaient être immergés. Le vice-amiral de La Meilleraye, qui ne tenait pas à réquisitionner des vivres dans ce pays trop pauvre, décida donc de quitter l'Écosse pour retourner en France. Quelques vaisseaux de guerre furent chargés d'escorter les navires de transport vides. Or, au large de Douvres, les traînards, escortés par *un seul* navire de guerre, tombèrent sur les 18 navires de guerre de l'escadre anglaise de William Howard. Après un furieux combat, 12 transports de queue tombèrent entre les mains des Anglais.

Conséquence de cette défaite française : 12 transports français furent pris. Les pertes anglaises sont inconnues.

Canon de campagne sur roues (XVIe siècle)



***Dunstanburgh**. Siège de*

Date de l'action : mi-octobre 1462.

Localisation : Grande-Bretagne. Coordonnées géographiques : 54° 59' de latitude Nord, et 01° 35' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485. Participation française.

Contexte : Durant les trente ans que dura la Guerre des Deux-Roses, les York et les Lancastre gouvernèrent à tour de rôle, suivant la fortune des armes. Les Français, qui soutenaient l'opposition, lançaient des raids de harcèlement meurtriers contre les villes côtières; raids qui entraînaient des représailles.

Chefs en présence ●Les chefs français étaient Brézé[1], Floquet, P. de Vieuchâtel. La reine Marguerite commandait le contingent écossais. ●Le comte de Worcester et Sir Ralph Grey dirigeaient le siège qui suivit, destiné à reprendre la ville aux Franco-écossais.

Effectifs engagés ●2 000 Français et Écossais embarquèrent à bord des vaisseaux. ●Dunstanburgh avait une garnison de 120 soldats professionnels, sans compter les Milices bourgeoises.

Stratégie ou tactique : Le siège se déroula de façon habituelle à l'époque: blocus, mines et contre-mines, assaut avec échelles d'assaut, trébuchets et même quelque artillerie de siège...

Résumé de l'action : Dès que la Cavalerie française eut achevé d'embarquer, le 7 octobre, Brézé quitta Honfleur et fit voile vers le Northumberland où il devait faire sa jonction avec le duc de Somerset. Mais ce dernier refusa de s'ébranler. Le fort de Tynemouth tira sur l'escadre française,

---

[1]**Pierre de Brézé**, né en 1410, grand sénéchal et conseiller de Charles VII. Il contribua à réprimer *la Praguerie* (nom donné, par association avec la révolte des hussites de Prague, au soulèvement qui éclata en France en 1440 contre les réformes de Charles VII. Le dauphin Louis XI en était l'instigateur) Pierre de Brézé se distingua à la bataille de Formigny et fut tué à Montléry en 1465, deux ans après l'affaire de Dunstanburgh. La maison de Brézé fournit aussi *Louis de Brézé* qui fut, accessoirement, sénéchal de Normandie, mais qui, paradoxalement, est beaucoup plus connu des historiens pour avoir été l'époux trompé de Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II. Il mourut en 1531. On voit dans la cathédrale de Rouen son magnifique tombeau. *Jacques de Brézé* [1430-1494], fils de Pierre, faisait aussi partie du voyage. Son père le nomma gouverneur de la forteresse d'Alnwick lorsqu'elle fut prise. Moins tolérant que Louis, il tua d'un coup d'épée sa femme infidèle [qui était la fille de Charles VII et de sa maîtresse Agnès Sorel].

laquelle débarqua des troupes, enleva Bamborough, puis bloqua, assaillit et prit Dunstanburgh.

Conséquence de cette défaite anglaise : La ville fut aussitôt réparée et mise en état de défense afin de résister à la contre-offensive anglaise qui ne manquerait pas de se produire.



L'Écluse. *Siège de*

Date de l'action : juillet 1492 - 21 octobre 1492.

Localisation : Sluys ou Sluis. C'était encore à l'époque un port de mer : 51° 18' Nord ; 03° 24' Est.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix.

Contexte : Ces attaques furent lancées pour protester contre le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII de France, le 6 décembre 1491, et pour répondre à une tentative de la France de fomenter des troubles en Écosse et aussi en Irlande.

Une invasion anglaise se préparait. Fin juin ou début juillet 1492, vingt navires anglais furent détachés à l'Écluse, sous le commandement de l'amiral Cotton. L'Écluse restait *le dernier boulevard de défense* des communes flamandes car Charles VIII de France avait envoyé des troupes à son allié Philippe de Clèves qui occupa l'Écluse le 5 juin 1491 avec l'appui de corsaires danois.

Stratégie ou tactique : L'Écluse était un excellent poste d'observation pour surveiller les mouvements des Anglais et des sujets de Maximilien d'Autriche, leur allié. Maximilien allait, deux ans plus tard, devenir empereur à la mort de son père Frédéric III.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Résumé de l'action : Philippe de Clèves capitula le 21 octobre 1492, mais il obtint que les navires de guerre enfermés dans le port sortiraient librement, sous la promesse de ne pas servir contre l'archiduc Maximilien pendant un an.

Conséquence de cette défaite française : Après la prise de l'Écluse par sa flotte, Henri VII d'Angleterre débarqua une puissante armée et attaqua Boulogne que défendait le Bâtard de Cardonne. Mais la campagne anglaise ne dura que trois semaines, car Henri VII se laissa tenter par un royal *pot de vin* de Charles VIII de France : 745 000 écus. Il repassa donc la Manche, abandonnant son allié Maximilien d'Autriche, qui, en désespoir de cause, signa avec la France le traité de *Paix de Senlis*, le 29 mai 1493.

Falmouth. *Combat naval de*

Date de l'action : 6 juillet 1544.

Localisation : Angleterre. Coordonnées géographiques : 50° 08' de latitude Nord, et 05° 04' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint [Saint-Empire Romain germanique et Empire espagnol réunis]. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : Les escadres des deux nations tâchaient *"d'insulter"* les côtes du pays ennemi ou d'intercepter ses convois.

Tactique : abordage et artillerie.

Résumé de l'action : Quatre navires de guerre français croisaient au large de la côte anglaise. Ils attaquèrent Falmouth le 6 juillet 1544, où mouillait une escadre de navires anglo-hispano-flamands. Après un combat *à l'abordage*, acharné durant plusieurs heures, les Français s'emparèrent de 11 bâtiments[1].

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le convoi de vaisseaux de transport fut pratiquement détruit.



[1] Les détails du combat restent inconnus. Le combat se déroula probablement sans idée de manœuvre.

Flodden. *Bataille de*

Date de l'action : 9 septembre 1513.
Localisation : Près de Branxton, Northumberland, Angleterre. Coordonnées géographiques du site de la bataille: 55° 38' de Latitude Nord; et 02° 13' de Longitude Ouest.
Conflit : Guerre de la Sainte-Ligue sur le Continent européen. Le roi Henri VIII d'Angleterre y adhéra le 13 novembre 1511.
Contexte : Le pape Jules II avait ligué contre Louis XII de France : l'Empire d'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, la Vénétie [Venise], la Suisse, la Toscane (Florence) et la Ligurie (Gênes). Voulant profiter du fait que l'Angleterre était occupée sur le continent pour l'agresser, et aussi afin de créer une diversion au théâtre principal des opérations militaires [situé sur le continent européen], le roi d'Écosse Jacques IV franchit la frontière de l'Angleterre, le 22 août, avec une armée de 25 000 hommes dont un bataillon français [400 soldats], qui lui servait habituellement de garde du corps et qui sera utilisé comme Réserve tactique durant la bataille de Flodden. Le comte de Surrey, *Gouverneur des Marches du Nord de l'Angleterre* en l'absence du roi, fit mouvement en hâte vers la vallée frontalière de la Tweed où les Franco-écossais avaient pris par escalade le château Ford. (Sic!) En chemin, il recruta des troupes locales et finit par atteindre les effectifs impressionnants de 26 000 hommes dont un très grand nombre d'archers, à pied ou montés.
Chefs en présence ♦**Écossais :** le roi Jacques IV d'Écosse. Le comte d'Aussi commandait le bataillon français ou Réserve tactique. ♦**Anglais :** Thomas Howard, comte de Surrey, alors âgé de plus de... 70 ans!
Effectifs engagés ♦**Écossais :** 25 000 soldats dont 400 Écossais de l'armée française[1]. ♦**Anglais :** 26 000 hommes, dont de nombreux archers.
Stratégie ou tactique : Les Écossais étaient surtout armés de piques de 4,5m —longues mais encombrantes— tandis que les Anglais portaient la hache d'armes [appelée *bill*], la

---

[1]Ils combattaient jusque-là sur le continent dans l'armée française. Ainsi, le bataillon dit "français" ne comprenait qu'une poignée de nationaux français, tous officiers. Par contre, cette Garde du Corps du roi Jacques IV Stuart était organisée et entraînée *"à la française"*, et elle se fit tuer sur place lorsque l'armée écossaise fut détruite.

hallebarde courte de 2,4m, beaucoup plus maniable, et surtout *l'arc long gallois*: la moitié des troupes anglaises était constituée d'archers montés. L'armée anglaise était donc extrêmement *mobile*, tandis que les Écossais se montraient plus lents, retardés par leur artillerie.[1] En fait, les deux armées se faisaient suivre par de l'artillerie qui ne fut que peu utilisée.

Le 9 au matin, les troupes écossaises étaient rangées en ligne de bataille, *sur un axe qui fait face au Nord-Ouest*[2]. Au centre, le roi lui-même avec à sa gauche Craufurd. L'aile droite écossaise était flanquée par le Clan Argyll[3] et la gauche par Home. À l'arrière, *d'Aussi* commandait le bataillon "français" de réserve. En face, l'armée anglaise —rangée sur un axe totalement parallèle à la ligne écossaise— faisait face au Sud-Est: au centre Thomas Howard comte de Surrey, couvert sur son aile droite par son fils Edmund Howard. Son flanc gauche n'était pas protégé au début de la bataille, mais toute la Cavalerie anglaise de Sir Edgard Stanley allait bientôt apparaître sur ce point. À l'arrière de la ligne anglaise, la Cavalerie de Lord Dacre demeurait en Réserve tactique.

Résumé de l'action : Forcé, par le manque de vivres, d'agir vite, Surrey envoya son héraut Roger Sainte-Croix au roi d'Écosse afin d'inviter ce dernier à combattre immédiatement. Au lieu de gagner du temps dans le but d'affamer les Anglais, ce dernier accepta de fixer la date de la bataille au 9 septembre. Tard dans l'après-midi du 9, la bataille s'engagea donc. Ce furent les Écossais de Home [de l'aile gauche] qui ouvrirent le combat en attaquant les premiers. Ils fondirent sur l'aile droite anglaise commandée par Edmund Howard, fils de Surrey. L'aile anglaise fut pulvérisée, Edmund blessé; les Écossais, débordants d'enthousiasme, s'élancèrent alors à la poursuite des fuyards anglais. Or, soudain, la Cavalerie anglaise en réserve tactique [Lord Dacre] attaqua latéralement les Écossais de Home, trop avancés et qui, de ce fait, présentaient dangereusement leur flanc découvert.

Au centre, ce furent aussi les Écossais qui se portè-

[1]Laquelle était commandée par Borthwick
[2]La ligne de bataille était donc orientée SO-NE
[3]Des Highlanders très mal armés

rent en avant : le roi Jacques et la division de Craufurd attaquèrent le comte de Surrey pour le fixer et l'empêcher de porter secours à ses ailes. À ce moment précis, la Cavalerie anglaise de Sir Edgard Stanley, qui n'avait pas encore pris position à l'aide gauche anglaise, c'est à dire à son poste prévu dans le dispositif tactique, surgit de l'arrière, s'élança dans un mouvement tournant afin de contourner par la gauche l'aile droite écossaise tenue par les Highlanders mal armés du Clan Argyll. Les archers anglais, *montés*, commencèrent à harceler les Highlanders d'une nuée de flèches meurtrières, et bientôt les rangs de ces derniers se défirent. Les Highlanders —habituellement troupes d'élite extrêmement solides— s'éparpillèrent et prirent la fuite. Laissant quelques-uns de ses escadrons de cavalerie poursuivre, Stanley continua son mouvement tournant avec le gros de sa division dans le but d'attaquer *de dos* le centre écossais, tandis que ses archers continuaient leur dangereuse pression latérale sur le flanc du Corps central laissé découvert et sans protection par la disparition des Highlanders du Clan Argyll. Le Centre écossais s'éroda alors rapidement. Le roi Jacques regroupa autour de lui ses derniers fidèles dont le bataillon français qui le couvrait de dos. Le combat final fut long et désespéré. Le bataillon français, au sein duquel s'était réfugié le roi, se fit tuer sur place jusqu'au dernier et les hallebardes anglaises atteignirent enfin le roi d'Écosse qui fut rapidement mis à mort. La nuit tombait mais le massacre se poursuivit tard dans la nuit. Tous les Écossais qui tombèrent sous les lames des Anglais furent impitoyablement massacrés avec la plus grande frénésie; plus de 10 000 jonchaient le sol au petit matin.[1]

Pertes ♦10 000 **Écossais** tués[2]; pas de blessés car ils furent tous achevés[3]. ♦Environ 2 000 **Anglais** tués et 3 ou 4 000 blessés.

Conséquence de cette défaite écossaise: La menace de mainmise anglaise sur l'Écosse s'amplifia. Mais rien, excepté la religion, ne put conquérir ce valeureux peuple que

---

[1]Selon *l'Encyclopædia Britannica*

[2]En fait même les femmes et les enfants des villages voisins furent passés au fil de l'épée par les Anglais.

[3]La haine viscérale s'explique d'autant mieux que les troupes anglaises recrutées étaient composées de ***frontaliers***,
c'est à dire parmi ceux qui se trouvaient en contact permanent avec les Écossais et qui, donc, se sentaient maintes raisons de les haïr.

les Romains eux-mêmes avaient renoncé à soumettre. Quant aux clans écossais des Highlands —dont les clans catholiques étaient particulièrement impénétrables au protestantisme— Londres en vint aux mesures extrêmes : la déportation et le nettoyage ethnique.

Deux siècles et demi plus tard, la poétesse Jane Elliot [1727-1805] écrivit :

Lament for Flodden

I've heard them lilting[1] at your ewe-milking,
Lasses a'lilting before dawn o'day;
But now they are moaning on ilka green loaning[2]—
For the flowers of the forest are a' wede[3] away.
At bughts[4], in the morning, nae blythe lads are scorning,
Lasses are lonely and dowie[5] and wae;
Nae daffin'[6], Nae gabbin'[7], but sighing and sabbing,
Ilk ane lifts her leglin[8] and hies her away.
In har'st[9], at the shearing, nae youths now are jeering,
Bandsters[10] are lyart[11], and runkled[12], and gray;
At fair or at preaching, nae wooing, nae fleeching[13]—
The Flowers of the Forest are weded away.
Dool and wae for the order, sent our lads to the Border!
The English, for ance, by guile wan the day;
The Flowers of the Forest, that fought aye the foremost,
The prime of our land, are cauld in the clay.
We'll hear nae mair lilting at the ewe-milking;
Women and bairns are heartless and wae;
Sighing and moaning on ilka green loaning —
The Flowers of the Forest are a'wede away.

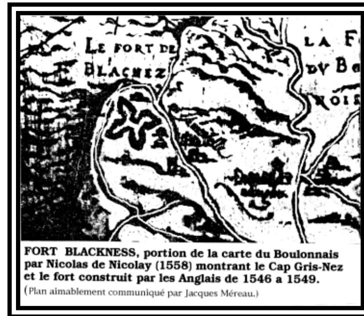


[1]Singing.
[2]Lane.
[3]Withered.
[4]Pens, folds.
[5]Doleful.
[6]Toying.
[7]Jeering.
[8]Milking-stool.
[9]Harvest.
[10]Makers of strawbands for the sheaves.
[11]Withered.
[12]Wrinkled.
[13]Flattering.

Fort-Blackness. *Siège de*

Autre nom : Fort du Grinez.
Date de l'action : du 22 au 26 août 1549.
Localisation : Bien que ce nom vienne d'une corruption anglaise de *Blanc-Nez,* ce point se trouve plus près du Cap Gris-Nez que du Blanc-Nez, entre les villes de Boulogne-sur-Mer et de Calais. Coordonnées géographiques : 50° 52' de latitude Nord, et 01° 35' de longitude Est.
Conflit : La France et l'Angleterre étaient officiellement en guerre depuis le 8 août 1549.
Contexte : Les hostilités entre la France et l'Angleterre ayant repris, il fut décidé par les Français d'enlever aux Anglais les dernières places-fortes anglaises sur le continent.
Stratégie ou tactique : Voyant que les Anglais renforçaient leurs positions continentales, les Français décidèrent de s'emparer de ces têtes-de-pont.

Pour isoler les deux possessions anglaises de Boulogne et Calais[1], le connétable de Montmorency et François de Guise décidèrent d'attaquer et d'enlever les "*lignes stratégiques de la Slack*". Fort-Blackness était l'un de ces points d'appui. La forteresse fut prise *sans assaut*.



FORT BLACKNESS, portion de la carte du Boulonnais par Nicolas de Nicolay (1558) montrant le Cap Gris-Nez et le fort construit par les Anglais de 1546 a 1549.
(Plan aimablement communiqué par Jacques Méreau.)

Résumé de l'action : L'armée française attaqua Fort-Blackness. La garnison anglaise de ce fort capitula après quelques coups de canon. Le 27 août, le fort du Grinez capitula au roi de France[2].
Conséquence de cette défaite anglaise : La prise de ce point d'appui affaiblissait la situation stratégique de Calais et de Boulogne. Ces succès rapides avaient d'ailleurs porté la plus grande inquiétude parmi les Anglais.

---

[1]Véritable Gibraltar du Nord.
[2]Une garnison française y fut placée sous le commandement de Jean de Sénarpont.

Fort-Slack. *Siège de*

Date de l'action : 24 août 1549.

Localisation : Entre Boulogne et Calais. Coordonnées géographiques : 50° 49' de latitude Nord, et 01° 36' de longitude Est. Le Fort-Slack et celui d'Ambleteuse étaient situés à l'embouchure de la Slack, cours d'eau qui se jette dans la Manche au niveau d'Ambleteuse[1].

Conflit : Guerre anglo-écossaise: participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en guerre depuis le 8 août 1549, date à laquelle la France avait ouvert les hostilités. La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint était momentanément arrêtée, jusqu'en 1551.

Contexte : La Régente d'Écosse, Marie de Guise, avait lancé un appel à la France qui avait envoyé un Corps Expéditionnaire l'année précédente. Cela ralluma les hostilités entre la France et l'Angleterre.

Stratégie ou tactique : Pour isoler les deux possessions anglaises de Boulogne et Calais, le connétable de Montmorency et François de Guise décidèrent d'attaquer et d'enlever les "*lignes logistiques de la Slack*[2]". Fort-Slack était l'un de ces points d'appui fortifiés. Après s'être emparée de Marquise, l'armée française alla camper sur les hauteurs de Bazinghen, à quelque 7 km d'Ambleteuse. Là, elle se partagea, et, tandis que l'artillerie soutenue par quelques Compagnies d'ordonnance[3] s'emparait d'assaut du Fort-Slack, le 24, les autres unités investissaient Ambleteuse dont le siège fut aussitôt commencé.

Résumé de l'action : L'armée française attaqua et enleva d'assaut le Fort-Slack, à l'embouchure de la rivière du même nom. Quelques compagnies d'Infanterie d'assaut, soutenues par l'artillerie française, s'emparèrent du fort. Le combat fut meurtrier et effectué à l'aide d'échelles d'assaut. Plusieurs attaques combinées divisèrent la garnison qui fut submergée. Les survivants furent faits prisonniers.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : La prise de ce point

---

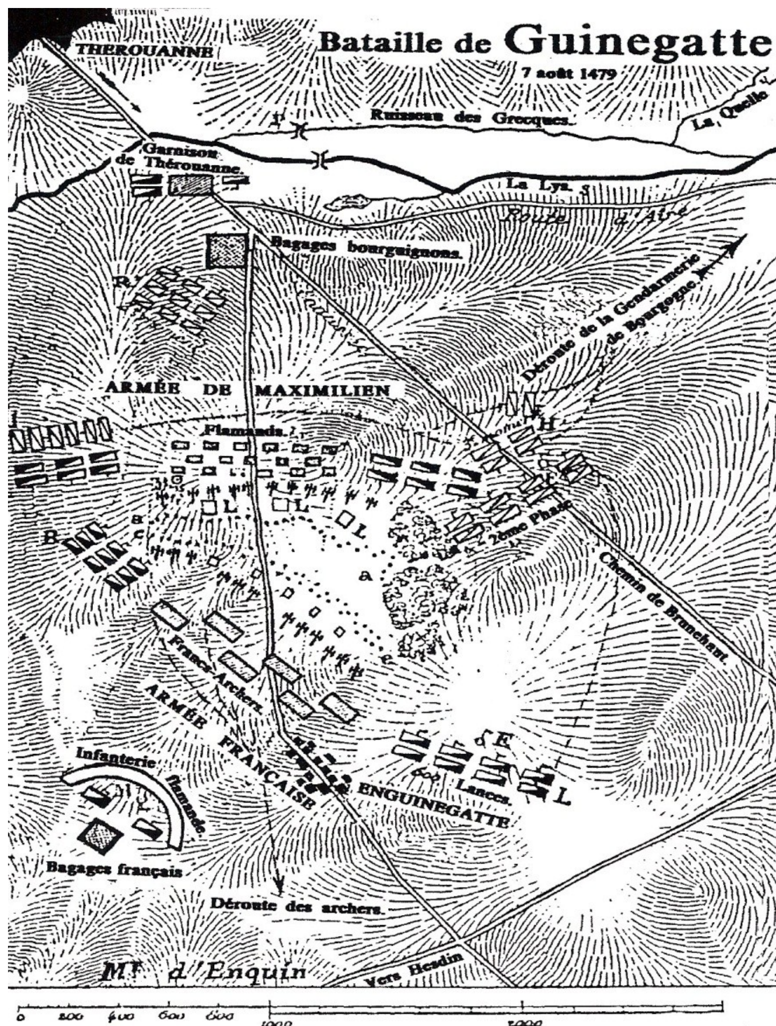
[1]Leurs sites sont aujourd'hui absorbés par l'agglomération d'Ambleteuse.

[2]Points d'appui qui servaient de lignes de communications terrestres entre ces deux grandes forteresses.

[3]Les Compagnies d'Ordonnance avaient été créées par *l'édit du 26 mai 1445*. Chaque compagnie comportait en principe 100 lances. La lance comptait 6 hommes: l'homme d'armes lui-même et 5 assistants dont un page, un écuyer et 3 archers. La Compagnie d'Ordonnance se composait donc de 600 cavaliers dont 100 de Cavalerie lourde et blindée [les hommes d'armes ou gendarmes].

d'appui affaiblissait encore la situation stratégique de Calais et de Boulogne.




Bataille de Guinegatte
7 août 1479
THEROUANNE
Ruisseau des Grecques.
La Quelle
Garnison de Thérouanne.
La Lys.
Route d'Aire
Bagages bourguignons.
Déroute de la Gendarmerie de Bourgogne
ARMÉE DE MAXIMILIEN
Flamands.
2ème Phase
Chemin de Brunehaut
Francs-Archers
ARMÉE FRANÇAISE
ENGUINEGATTE
Lances.
Infanterie flamande
Bagages français
Déroute des archers.
Mt d'Enquin
Vers Hesdin
0 200 400 600 800 1000 2000

***Guinegatte**. Bataille de*

Date de l'action : 7 août 1479[1].

Localisation : Située à 4 km au sud de Thérouanne. Aujourd'hui *Enguinegatte*. Commune du Pas-de-Calais [62145 Estrée Blanche], France. Coordonnées géographiques : 50° 37' de latitude Nord, et 02° 17' de longitude Est.

Conflit : Interférences entre la guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485, et la guerre civile [féodale] de la Ligue du Bien-Public en France. Guerre de Succession de Bourgogne.

Contexte : En France, comme en Angleterre, faisait rage une guerre civile. Louis XI s'opposait à la grande noblesse dirigée, entre autres, par l'ambitieux duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, et par le duc de Bretagne, François II. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre-Plantagenêt [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne. À la mort de Charles Le Téméraire, Louis XI de France voulut s'emparer de la Bourgogne, mais le mariage de sa veuve Marie avec le prince allemand Maximilien d'Autriche contraria ces espoirs et créa entre la France et l'Autriche un état de guerre.

Stratégie ou tactique : Le 7 août, l'armée française arriva et se déploya des deux côtés de la route en faisant face à la chaussée de Brunehaut à laquelle Maximilien s'appuyait. Le Centre français se composait de deux lignes de francs-archers. Maximilien avait placé son aile gauche à l'abri des bois étagés, situés entre Guinegatte et la chaussée mérovingienne. Crèvecœur jugea du premier coup d'œil que le bois qui couvrait l'aile gauche alliée pouvait lui servir de rideau pour tourner l'ennemi. Alors qu'habituellement[2] un bois était considéré comme un point-d 'appui plutôt qu'un danger [d'être tourné]. Il forma donc à peu de distance un escadron de 600 lances[3] dont il prit le commandement. Ce fut son aile droite. Torcy, grand maître des arbalétriers français, devait engager le combat contre les archers anglais. L'aile

---

[1]Le 16 août selon La Roncière.
[2]À l'époque
[3]C'est à dire 3 600 hommes.

gauche française [Baudricourt] comprenait de la Cavalerie ainsi qu'une partie des archers et des compagnies d'ordonnance. Les bagages français étaient restés à l'arrière dans le secteur situé entre la montagne d'Enquin et la colline d'Enguinegatte.

Maximilien rangea sur une seule ligne ses 16 000 Flamands armés de longues piques. Chaque bataillon s'appuyait sur un autre avec un faible intervalle entre eux, de sorte que cette Infanterie semblait disposée ***en herse***[1]. Devant eux, en première ligne, se tenaient trois bataillons de 1 000 *lansquenets*[2], piquiers et *haquebutiers* [arquebusiers], eux-mêmes couverts par 500 archers anglais qui devaient ouvrir le combat. 825 chevaliers brabançons, hollandais, flamands et bourguignons étaient répartis aux ailes avec leurs archers d'ordonnance. Les 120 cavaliers du capitaine Salazar avaient reconnu le secteur d'Hesdin où l'on signalait l'armée française de secours.

À Guinegatte, ce ne furent pas les lansquenets [suivant l'usage du temps], mais les archers anglais qui ouvrirent le combat. Le but de cette bataille était de faire lever le siège de Thérouanne. La cupidité des Français fut la cause de leur défaite. Selon Bérault Stuart, l'échec français est dû à une autre erreur[3].

---

[1]En "grille ou haie de pointes"

[2]Les **lansquenets** étaient des fantassins allemands [mercenaires] qui combattaient sous leurs propres enseignes nationales et étaient commandés par des officiers de leur langue. Ils étaient armés d'épées, de dagues et d'arquebuses; la plupart portaient cuirasse et se coiffaient de **la bourguignotte** [casque couvrant la tête, la nuque et le cou]. Certains lansquenets étaient armés de grands **espadons** ou épées à deux mains. Dans certaines attaques, ils s'élançaient en avant pour faucher le bois des piques ennemies et ouvrir une brèche dans leurs rangs.

[3]À la ligne 89 de son traité tactique et stratégique, Bérault Stuart [voir biographie à la Bataille de Bosworth, 1485], commente ainsi la bataille de Guinegatte, «Item, s'ilz sauent que entre eulx et leurs ennemys y ait ung mauluais passage que les ennemys ne puissent venir en bataille ne en ordre, qu'ils s'en aillent mectre à deux ou troys gectz d'arc de ce passage et non pas plus près. Et quant ilz seront passez ce que bon leur semblera pour eulx qui les combatent et assaillent. Comme à Guinegaste, quant les ennemys eurent passé la moietié de leur armée par ung mauluais et destroict passaige, le bon seigneur de Torcy [Jacques d'Estouteville, seigneur de Torcy] estoit d'oppinion et vouloit qu'on donnast dedans dessus sur ceulx qui estoient passez. Il ne feust point creu, et passèrent tout ledict passaige et perdirent les françoys la bataille.» *Traité sur l'Art de la Guerre*, Bérault Stuart, Martinus Mijhoff, La Haye, 1976. p.5 [Article: s'ils savaient qu'entre eux et leurs ennemis existait un mauvais passage de telle sorte que les ennemis ne pouvaient garder leur ordre de bataille, qu'ils se postent à deux ou trois jets de flèche de ce passage, et non pas plus près. Et qu'ils les assaillent quand une partie jugée suffisante des ennemis aura franchi le passage difficile. Comme à Guinegatte, quand les ennemis eurent fait passer la moitié de leur armée par un mauvais et étroit passage, le bon seigneur de Torcy était d'opinion et voulait qu'une attaque soit lancée sur ceux qui étaient passés. Il ne fut point cru; les Français laissèrent tous les ennemis passer le point d'embuscade et perdirent la bataille.]

Chefs en présence ♦L'archiduc d'Autriche, Maximilien dirigeait les **Austro-anglo-flamands**. Les comtes de Romont et de Nassau commandaient plus spécifiquement les Flamands. ♦**Garnison française** de Thérouanne : le général français Philippe de Crèvecœur, sire d'Esquerdes.
Effectifs engagés ♦**Austro-anglo-flamands et Bourguignons** : 27 000 hommes dont 700 archers anglais et 16 000 Flamands. ♦**Armée française de secours** : 1 100 lances [soit 6 600 hommes] avec 8 000 francs-archers, et une forte "artillerie volante" dont 37 *serpentines*[1]. **Garnison française** de Thérouanne : 1 000 lances[2] et 1 500 arbalétriers. Total des effectifs français: 22 000 hommes
Résumé de l'action : Maximilien était venu mettre le siège devant Thérouanne. La bataille pour faire lever ce siège commença à 14h00. Les archers anglais commencèrent à tirer, après avoir, selon leur coutume, fait le signe de la croix, embrassé le sol et crié: " *Saint-Georges et Bourgogne !* ". Leurs flèches et l'artillerie semaient de grands ravages dans les rangs français. Alors, Crèvecœur, qui était sorti de la ville assiégée avec 600 lances, contourna les Alliés *par les bois* et attaqua leur flanc gauche. Les gens d'armes bourguignons de l'Aile Droite alliée passèrent par l'arrière des Flamands pour se porter vers leur Aile Gauche afin de la défendre contre l'attaque française. Ils soutinrent d'abord vaillamment l'attaque française. Toutefois, dans la fureur du combat, ils finirent par reculer, laissant les Français s'infiltrer entre l'Infanterie de l'archiduc et sa Cavalerie lourde.

La Cavalerie alliée, se voyant coupée du reste, tourna les talons et commença à fuir vers Aire-sur-la-Lys et vers Saint-Omer, poursuivie par les gens d'armes français fort désireux de capturer ces riches chevaliers pour en tirer fortes rançons. Pendant ce temps, l'attaque des *francs-archers* français[3] contre l'Infanterie anglaise et les lansque-

---

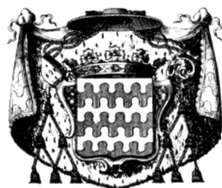
[1]Pièces d'artillerie légère.
[2]Soit 6 000 hommes
[3]Ces premières troupes d'infanterie régulières étaient dites "franches" parce qu'elles étaient exemptes d'impôts. L'adjectif n'avait pas encore le sens qu'il prit par la suite: indépendant des

nets allemands avait réussi. Les Anglais avaient reculé en direction de la *"grande herse" flamande* après avoir abandonné leur artillerie légère dans la précipitation. Ils se réfugièrent derrière les piques flamandes qui formaient une barrière infranchissable pour les gens d'armes français. Enfin en sécurité, les archers anglais et les haquebutiers allemands s'arrêtèrent, se retournèrent et s'intercalèrent dans les intervalles des piquiers flamands.

Donc, alors que les 600 hommes d'armes de Crèvecœur, indifférents au sort de la bataille, chassaient les rançonnables, les piquiers flamand prenaient l'offensive dans un mouvement irrésistible, culbutant les arbalétriers français, reprenant les canons abandonnés par les Anglais et rompant les bataillons peu aguerris des milices paroissiales. Ils atteignirent bientôt le camp français vide et se mirent à le piller. Voyant cela, le reste de la garnison française de Thérouanne[1] accourut à la rescousse. Ils auraient pu retourner la situation en attaquant immédiatement. Mais en passant devant le camp allié, ils ne purent résister à la tentation de s'arrêter pour le piller eux aussi. Ainsi les deux camps furent pillés en même temps. Cette cupidité coûta la victoire aux Français.

Pertes ♦lourdes mais non chiffrées.

Conséquence de cette défaite française : Thérouanne fut prise par les Alliés.


Evesque Duc et Pair.

---

mouvements de l'armée régulière [ex.: franc-tireur].

[1]400 lances et 1 500 arbalétriers, soit au total 3 900 hommes; la "lance" comptait en général 6 cavaliers : le chevalier lui-même et ses aides, archers, valets et page. Tous combattaient.

Haddington*. Siège de*

Date de l'action : 1548 -1549.

Localisation : Ville située à 20 km à l'Est d'Édimbourg, Écosse, par 55° 58' Nord & 02° 47' Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise. Participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546. La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint se trouvait aussi momentanément suspendue.

Contexte : La guerre faisait rage en Écosse. L'Angleterre cherchait à annexer ce pays. Mais la religion commençait à faire ce que les armes n'avaient pas effectué: la conquête du cœur des Écossais. La population écossaise des Lowlands commençait à se convertir au protestantisme presbytérien et la guerre civile écossaise, entre protestants et catholiques, allait favoriser l'annexion des Lowlands méridionaux écossais. Ainsi les Anglais pouvaient compter sur les protestants; quant aux catholiques, ils étaient aidés par les Français, pour des raisons religieuses, mais aussi dynastiques.

Effectifs engagés ♦**Français** : le Corps Expéditionnaire français de décembre 1547 comptait 5 transports et 4 galères d'escorte. Les renforts de juin 1548 totalisaient 140 voiles : 18 galères, 26 autres navires de guerre et 96 transports, avec 5 440 fantassins. Selon des sources anglaises, le Corps Expéditionnaire français alignait 8 000 Français et 1 000 mercenaires allemands[1]. ♦**Anglais** : inconnus.

Stratégie ou tactique : Blocus, bombardements sporadiques et assauts.

Résumé de l'action : En juin 1549, le commandement fut assuré par M. de Thermes, qui était arrivé de France en avril précédent, avec des renforts de 1 000 fantassins et 200 cavaliers. D'Essé retourna en France. Rien n'est connu sur ce siège, sauf qu'il fut intensifié à l'arrivée de Thermes. Vers la fin de septembre, la garnison anglaise capitula.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Cette forteresse était trop proche de la capitale pour la laisser entre les mains des Anglais. Sa prise donna un peu de répit aux

---

[1]Ce qui paraît un peu excessif.

Franco-écossais.



Harfleur. *Raid contre*

Date de l'action : Entre le 2 septembre 1457 et la Toussaint.

Localisation : Ville normande de Seine-Maritime ; 49° 30' Nord, 00° 12' Est ; France.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485.

Contexte : Les Lancastre [rose rouge sur armes], qui avaient perdu la Guerre de Cent Ans, régnaient en Angleterre par l'entremise de l'impopulaire Henri VI. Richard d'York [rose blanche sur armes] revendiqua donc le trône de son cousin Henri VI. Durant les trente ans que dura cette guerre, les York et les Lancastre gouvernèrent à tour de rôle, suivant la fortune des armes. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne.

Chefs en présence ●inconnus.

Effectifs engagés ●inconnus.

Stratégie ou tactique : Cette expédition anglaise était destinée à riposter contre le raid français de Sandwich.

Résumé de l'action : Une escadre anglaise s'attaqua à Harfleur mais trouva la ville fortement tenue et retraita après quelques tentatives infructueuses.

Pertes ●inconnues.

Conséquence de cet échec anglais : Les villes côtières françaises réparèrent leurs fortifications afin de résister, elles aussi, à des raids anglais.



Henri VI d'Angleterre

Haverford. *Siège de*

Date de l'action : Août 1405.

Localisation : Ville du S.-O. du Pays de Galles, située à 15 km au nord de Pembroke, sur la West Cledday. 51°49'N, 04°58'O

Conflit : Guerre de Cent Ans, 1337-1453. Insurrection du Pays de Galles contre les Anglais. Expédition française au Pays de Galles.

Contexte : La France avait envoyé un Corps Expéditionnaire français au Pays de Galles. Il se groupa à L'Écluse. Alors l'amiral Thomas de Lancastre, fils du roi d'Angleterre, se mit en travers du projet en tentant de s'emparer de la citadelle de L'Écluse. Mais il échoua. Il se dirigea ensuite vers Saint-Vaast-La-Hougue afin de pratiquer la terre brûlée. Le 22 juillet 1405, la division française de Harfleur [16 vaisseaux et deux caraques] rallia l'escadre de Brest. Le Corps Expéditionnaire, promis à Glendowr, appareilla, débarqua à Milford, prit la ville puis se dirigea sur Haverford.

Chefs en présence ●L'escadre française était commandée par l'amiral Le Borgne de La Heuse. Le grand maître des arbalétriers était Jean de Hangest, et le maréchal de Rieux dirigeait les troupes de terre Owen Glendowr commandait l'armée insurgée.

Effectifs engagés ●**Français** : 120 voiles de toutes tailles transportaient 600 arbalétriers, 800 hommes d'armes et 1 200 fantassins. Ce qui ne fait qu'une vingtaine d'hommes, en moyenne, par navire. L'armée d'Owen[1], qui comprenait 10 000 hommes, avait fait sa jonction avec les Français.

Stratégie ou tactique ●Assaut par escalade avec échelles.

Résumé de l'action : Le Corps Expéditionnaire français prit d'assaut la ville de Haverford. Rien n'est connu sur le combat lui-même. On peut supposer que la ville fut prise par escalade.

Pertes ●inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'insurrection allait bon train, et les vainqueurs se dirigèrent vers Tenby.

---

[1]Chef des insurgés gallois. Il avait fomenté tous ces troubles pour son profit personnel. Il voulait regagner le contrôle du Pays de Galles.

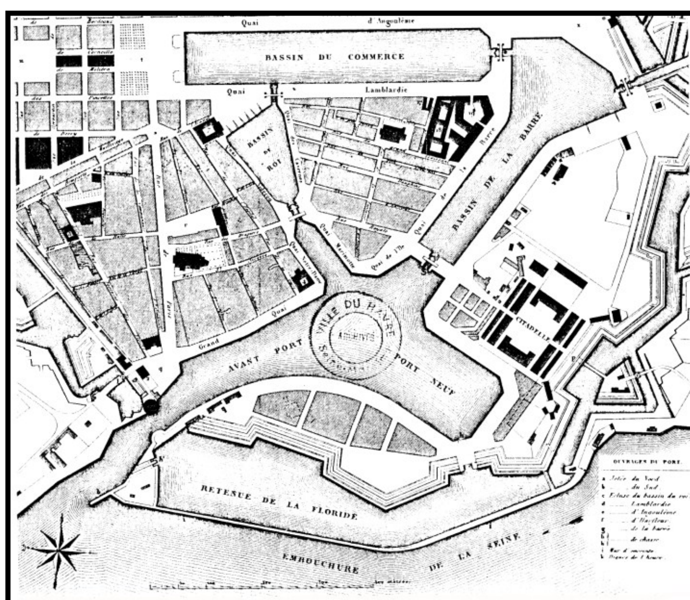
Havre. *Siège du*

Date de l'action : 27 mai - 29 juillet 1563.

Localisation : Côte française de la Mer d'Iroise ; 49° 30' Nord, 00° 08' Est.

Conflit : En France c'était la guerre civile: Première Guerre de Religions, 1562-1563. Aide anglaise aux Protestants français.

Contexte : Le 20 septembre 1562, la reine d'Angleterre Élisabeth Ière Tudor signa avec les Protestants français le *Traité de Hampton Court*. En échange de son aide, ils lui



Installation portuaires du Havre au XIXe siècle

livraient Le Havre. Élisabeth était d'autant plus intéressée à se faire donner Le Havre, qu'elle pressentait déjà des difficultés pour récupérer Calais, cédée à la France pour 8 ans seulement au Traité de Cateau-Cambrésis [en 1559]. Élisabeth envisageait donc d'échanger Le Havre contre Calais, mais Charles IX de France refusa et décida d'assiéger Le Havre. En 1562, la population de Dieppe, à majorité catholique, chassa sa garnison anglaise pour des raisons religieuses.

Chefs en présence ♦Le vicomte Dudley de Warwick,

commandait la garnison anglaise du Havre. ♦Le maréchal de Cossé-Brissac commandait les Français au commencement du siège, puis il fut remplacé par le connétable de Montmorency.

Effectifs engagés ♦**Garnison anglaise** : 9 000 hommes auxquels s'ajoutaient 8 vaisseaux de guerre destinés à bloquer l'embouchure de la Seine, et 3 croiseurs qui assuraient la communication logistique avec Portsmouth. ♦Les forces assiégeantes françaises se composaient de mercenaires allemands[1], commandés par Jean-Philippe de Salm, comte de Rhingrave. Les reîtres avaient pour mission de surveiller les mouvements de la garnison anglaise et ils s'étaient postés sur les hauteurs d'Ingouville, entre Montivilliers et Harfleur. L'Infanterie était constituée de 4 régiments français, mais la Cavalerie restait très faible: quelques reîtres et quelques fantassins montés. L'artillerie joua un rôle important.

Stratégie ou tactique : Ce siège fournit la succession naturelle des phases de la guerre de siège. La *Cavalerie* s'occupa dès le début de couper les communications, et de surveiller l'ennemi. Puis succéda la lutte d'*artillerie,* de plus en plus rapprochée; les cheminements par *tranchées* ou travaux d'approche, puis la *brèche* et enfin l'*assaut*. Mais les Anglais n'attendirent pas cette dernière étape pour capituler.

Warwick venait de modifier les fortifications du Havre. Il avait fait construire dans le quartier de Percanville un fort à quatre bastions pour assurer les communications avec la plaine de Leurre et défendre cette façade.

Résumé de l'action : Lorsque fut signée la *Paix d'Ambroise* entre catholiques et protestants français[2], les protestants du Havre commencèrent immédiatement à préparer le siège qui ne pouvait manquer de se produire. En fait, ce furent leurs préparatifs qui entraînèrent le siège. La prophétie fut réalisée par sa seule évocation[3]. Ils s'emparèrent d'abord de la ville et de tous les points fortifiés. Le Hu-

[1]3 000 lansquenets et 4 cornettes de reîtres ou 800 chevaux. Après avoir été l'étendard d'une compagnie de Cavalerie, **la cornette** était devenue par métonymie la compagnie elle-même, 200 cavaliers. Les **lansquenets** [de *land*, terre et *knecht*, serviteur du pays] étaient des fantassins allemands armés d'une pique ou hallebarde. Le mot **reître** vient de l'allemand *reiter*, cavalier.
[2]En mars 1563.
[3]Self-fulfilling prophecy.

guenot *de Beauvoir de Nocle* devint gouverneur protestant de la place-forte. Sir Adrian Poynings, capitaine de Portsmouth débarqua au Havre. Le comte de Warwick survint aussi avec un autre Corps Expéditionnaire anglais qui chassa les catholiques de la ville et saisit les navires qui se trouvaient dans le port.

Le 21 mai 1563, les Anglais firent une sortie sur *Ingouville*. Ils refoulèrent les Allemands qui durent occuper un point plus élevé sur la colline. La guerre leur fut officiellement déclarée le 12 juillet 1563. Les premiers événements se bornèrent à quelques escarmouches, comme la prise du *Château de Tancarville* dont la garnison était anglaise. Le 5 juin, une double attaque fut dirigée, mais sans résultat, contre le nouveau *Fort-Warwick* et le *boulevard*[1] de Sainte-Adresse. Brissac mit en batterie 30 canons du côté du village de Leurre et canonna le Fort-Warwick, tandis que le Rhingrave installait de l'artillerie au Nord-Ouest, à l'extrémité du rivage, pour menacer et canonner le port et l'entrée de la rade.

La ville fut ainsi entièrement investie par de solides lignes de circonvallation et de contrevallation. Le gros des troupes se tenait sur la côte: les Suisses, les régiments de Sarlabous, de Charry, de Richelieu et du maréchal de Brissac. Les tranchées *gabionnées*[2], destinées à s'approcher à couvert des défenses de la place, furent commencées le 10 juillet. Le travail fut constant en dépit des sorties fréquentes des Anglais[3].

Le 21 juillet, les lignes d’investissement bouclaient entièrement la ville. La tranchée fut poussée jusqu'au bastion anglais de Sainte-Adresse[4]. Une brèche fut alors ouverte dans le boulevard de défense. Dans le port, la *Tour de Vidame* fut entamée. Les Anglo-huguenots, décimés par la peste, étaient à bout de force au point de ne plus pouvoir enterrer leurs cadavres. Les tranchées françaises atteignirent

---

[1]Rappelons encore qu'un **boulevard** était une forte ligne de défense ou même un simple ouvrage linéaire.

[2]Les **gabions** étaient des cylindres d'osier tressé, remplis de terre, qui jouaient le rôle des sacs de sable d'aujourd'hui pour renforcer une position, particulièrement en terrain rocheux. La tranchée était dite *volante* lorsqu’elle était entièrement construite de gabions, donc sur une surface rocheuse ou marécageuse.

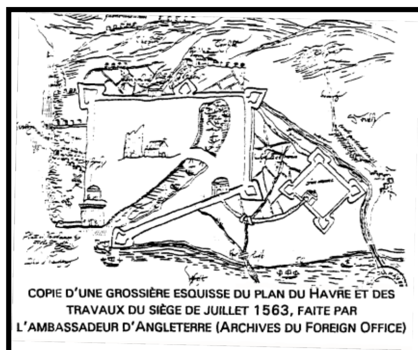
[3]Destinées à ralentir ou à détruire les travaux de siège.

[4]Une batterie d'artillerie.

bientôt le pied du *Fort-Warwick*. Les Anglais abandonnèrent leur tranchée le 24 juillet. Ils étaient décimés par les maladies[1], et en partie séparés de la mer qui constituait leurs lignes logistiques traditionnelles. Leur situation devenait critique. Montmorency, qui avait pris le commandement des Français, fit construire une plate-forme d'artillerie pour y installer une batterie de quatre pièces qui pratiqua deux brèches: l'une dans le boulevard de Sainte-Adresse assez large pour 60 hommes, et l'autre dans la Tour de Vidame.

L'ordre d'assaut général fut donné. Montmorency tenait à le conduire en personne avec 2 000 hommes d'élite sélectionnés dans les divers régiments. Mais l'assaut dut être annulé car les Anglo-huguenots, qui voyaient poindre l'assaut final, demandèrent à négocier une capitulation. Elle fut signée le 29 juillet[2].

Conséquence de cette défaite anglaise : La ville du Havre fut donc remise aux Français avec son artillerie et ses munitions. Il y eut échange de prisonniers sans rançon ni indemnité, et six jours de délai pour que les Anglais évacuent. Le surlendemain[3] de cette capitulation... la flotte anglaise de secours arriva enfin: l'amiral Clinton avec 17 vaisseaux et transports. Au lieu de sauver la place, elle ne servit qu'à évacuer les débris des troupes anglaises.



COPIE D'UNE GROSSIÈRE ESQUISSE DU PLAN DU HAVRE ET DES TRAVAUX DU SIÈGE DE JUILLET 1563, FAITE PAR L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE (ARCHIVES DU FOREIGN OFFICE)

[1]Ils perdaient 100 hommes par jour du fait de la peste.
[2]En effet, en cas de prise par assaut, les soldats avaient droit de pillage et de violence sur la population.
[3]Le 31 juillet.

Holy. *Combat naval de l'île de*

Autre nom : Lindisfarne.

Date de l'action : Début novembre 1462.

Localisation : Îlot situé à quelques centaines de mètres de la côte anglaise, sur la frontière d'Écosse. 55° 41' Nord ; 01° 48' Ouest.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485.

Contexte : Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre-Plantagenêt [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne.

Les Français et les Anglais lançaient des raids de harcèlement meurtriers contre les villes côtières. À l'arrivée en France de Marguerite d'Anjou, femme du roi d'Angleterre Henri VI de Lancastre, jusque-là réfugiée en Écosse, Louis XI de France mit à sa disposition une escadre et des renforts.

Chefs en présence ♦Lord Ogle et John Manners commandaient les Anglais.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Résumé de l'action : Après avoir assiégé et enlevé Bamborough, Dunstanburgh et enfin Alnwick, Brézé reprit la mer. Mais la tempête se leva, dispersa l'escadre française, et jeta le navire de la reine Marguerite à Berwick, et les autres navires dans la région de Bamborough, dans la petite île de Lindisfarne[1] où les navires anglais de Newcastle qui les poursuivaient, les attaquèrent. Le combat fut violent; finalement, les Anglais, beaucoup plus nombreux, eurent le dessus.

Pertes ♦La caravelle du comte d'Eu et trois gros vaisseaux français tombèrent entre les mains de l'escadre anglaise. Le combat coûta 500 tués aux Franco-écossais et un nombre indéterminé aux Anglais.

Conséquence de cette défaite française : Sur une barque, Pierre de Brézé, alors âgé de 52 ans, gagna Berwick, puis revint dégager son fils Jacques assiégé dans Alnwick par Lord Scales et le comte de Kent. Ses 10 000 Écossais repoussèrent les assiégeants anglais, mais se bornèrent à ra-

---

[1]Holy Island, aujourd'hui.

mener la garnison française en Écosse en janvier 1463. L'expédition de la reine Marguerite d’Anjou était terminée.



Île-de-Ré. *Raid contre l*

Date de l'action : 25 août 1462.

Localisation : Au large de La Rochelle, Atlantique. 46° 12' Nord; 01° 25' Ouest. France.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485.

Contexte : La Guerre des Deux-Roses entre les Lancastre et les York sévissait en Angleterre. Les Français et les Anglais lançaient des raids meurtriers contre les villes côtières.

Chefs en présence ●La flotte anglaise était commandée par l'amiral comte de Kent.

Effectifs engagés ●La flotte anglaise a été estimée à des effectifs fort différents suivant les historiens: entre 70 et 200 navires, avec des effectifs humains situés entre 10 000 et 20 000 soldats.

Stratégie ou tactique : La guerre de représailles en chaîne dévastait les côtes de France et d'Angleterre au détriment des populations rurales.

Résumé de l'action : Après leur échec contre Le Conquet, les Anglais débarquèrent et rançonnèrent l'île durant 4 jours. Puis Kent alla attaquer l'Île d'Yeu.

Pertes ●Inconnues.

Conséquence de cette défaite française : Conséquence et cause d'autres représailles.



Île d'Yeu. *Raid contre l'*

Date de l'action : 30 août 1462.

Localisation : Île de l'Atlantique située par 46°42'de Latitude Nord et 02°20' de Longitude Ouest.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485.

Contexte : Richard d'York [rose blanche sur armes] revendiquait le trône de son cousin Henri VI de Lancastre. Le roi de France soutenait le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York recevait l'aide du duc de Bourgogne.

Stratégie ou tactique : Les Français et les Anglais lançaient des raids de harcèlement meurtriers contre les villes côtières.

Chefs en présence ●La flotte anglaise était commandée par l'amiral-comte de Kent.

Effectifs engagés ●Les effectifs de la flotte anglaise ont été estimés à des nombres fort différents suivant les historiens: entre 70 et 200 navires; quant aux effectifs humains, ils comptait entre 10 000 et 20 000 soldats.

Résumé de l'action : Après leur échec contre Le Conquet, les Anglais débarquèrent et rançonnèrent l'île d'Yeu durant 4 jours. Puis Kent retourna désarmer en Angleterre car des navires français fermaient la Gironde, et 24 navires bretons stationnaient à La Rochelle.

Pertes ●Nombreux civils tués.

Conséquence de cette défaite française : C'était l'enchaînement incessant des représailles.

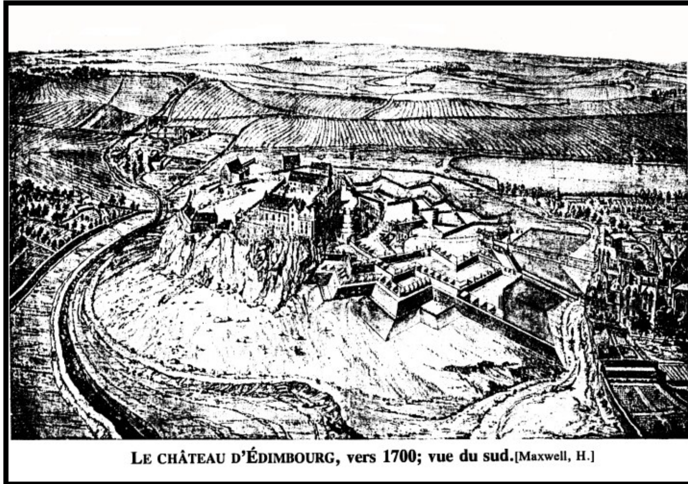


Inch-Keith. *Prise du fort d'*

Date de l'action : Juin 1549.

Localisation : Un fort construit sur un îlot, devant le port de Leith. Coordonnées géographiques : 55° 59' de latitude Nord, et 03° 10' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise: participation française. La France et l'Angleterre sont officiellement en paix depuis le 17 juin 1546.



LE CHÂTEAU D'ÉDIMBOURG, vers 1700; vue du sud.[Maxwell, H.]

Contexte : La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise, mère de Marie Stuart, avait lancé un appel à la France qui avait envoyé une flotte en juin 1548.

Chefs en présence ♦**Français** : le général Montalembert d'Essé; Michel de Seure commandait les galères françaises. ♦Le commandant de la **garnison anglaise** se nommait Cotton.

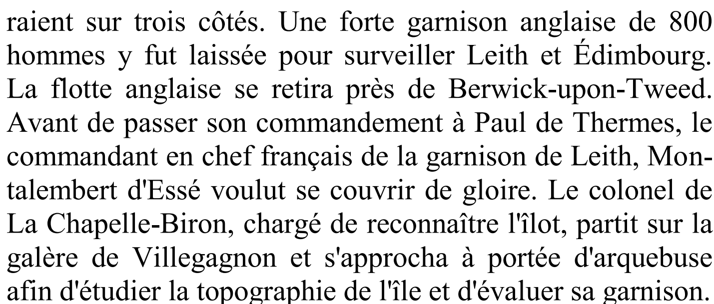
Effectifs engagés ♦La **garnison anglaise** comptait 800 hommes. ♦Les **effectifs français** débarqués étaient de 700 hommes.

Stratégie ou tactique : Le fortin ou simple ouvrage défensif était érigé sur un îlot escarpé, l'île d'Inch-Keith. Des précipices entouraient le fort sur trois côtés. Les galères attaquèrent à revers afin d'attirer une partie de la garnison vers le Nord tandis que des barges françaises assaillirent de face et débarquèrent le Corps de débarquement. La situation

d'Inch-Keith est à rapprocher de celle du **Rocher Diamant**, au large de La Martinique.

Résumé de l'action : Après l'échec de mai 1549 pour s'emparer de Leith, les Anglais avaient construit un fortin sur un îlot escarpé, l'île d'Inch-Keith, que des précipices entou-

ÉDIMBOURG ET SES DIFFÉRENTES ENCEINTES



tiré de Catford, E.F., Edinburgh; The Story of a City, Hutchinson of london, London, 1975.

raient sur trois côtés. Une forte garnison anglaise de 800 hommes y fut laissée pour surveiller Leith et Édimbourg. La flotte anglaise se retira près de Berwick-upon-Tweed. Avant de passer son commandement à Paul de Thermes, le commandant en chef français de la garnison de Leith, Montalembert d'Essé voulut se couvrir de gloire. Le colonel de La Chapelle-Biron, chargé de reconnaître l'îlot, partit sur la galère de Villegagnon et s'approcha à portée d'arquebuse afin d'étudier la topographie de l'île et d'évaluer sa garnison.

Peu de temps après, des galères françaises commandées par Michel de Seure, décrivirent un mouvement

tournant pour contourner les Anglais et se porter sur leurs arrières. Pendant ce temps, de petits transports de troupes sortirent de Leith et foncèrent droit sur l'île anglaise. Les 700 hommes des compagnies françaises de débarquement, commandés par Montalembert d'Essé, s'emparèrent du rivage, couverts par le feu d'artillerie des galères.

La garnison anglaise, forte de 800 hommes, descendit sur la plage pour repousser le débarquement et anéantir la tête de pont des Français; mais, après un violent combat, elle fut refoulée pied à pied vers le sommet du mont. Le capitaine anglais nommé Cotton fut tué, ce qui jeta la panique parmi ses soldats. Ils lâchèrent pied et se réfugièrent sur une pointe rocheuse où ils capitulèrent.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les survivants des 800 Anglais furent faits prisonniers. Ils abandonnèrent aux Français 18 grosses pièces d'artillerie, 7 drapeaux, une grande quantité de munitions, une grande hourque chargée de *malvoisie*[1], de matelas et de draps destinés à ravitailler le fort. Aussitôt après cette attaque, Montalembert s'embarqua [en juillet] pour la France, laissant le commandement du Corps Expéditionnaire français en Écosse à Paul de Thermes.



[1]Vin de Malvoisie. *Malvoisie* vient de Malvasia, ville de Grèce qui produisait ce type de vin. Le cépage malvoisie est aujourd'hui cultivé autour de la Méditerranée. En France, le mot **muscat** tend à remplacer son synonyme **malvoisie**.

Leith. *Siège de*

Date de l'action : 5 mai 1544.

Localisation : Port d'Édimbourg, Écosse. Aujourd'hui un quartier de l'agglomération. Coordonnées géographiques : 55° 59' de latitude Nord, et 03° 10' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint[1]. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : La France était en Guerre contre l'empereur Charles Quint. Le 24 novembre 1521, Henri VIII d'Angleterre et l'empereur Charles Quint avaient signé un traité secret de coalition contre la France. Le 29 mai 1522, donc, Henri VIII d'Angleterre avait déclaré la guerre à la France parce que, d'une part, il nourrissait encore des rêves de reconquérir la Normandie et la Guyenne perdues un siècle plus tôt à l'issue de la Guerre de Cent Ans, et, d'autre part, il désirait sévir contre François 1er de France qui aidait l'Écosse dans sa guerre d'indépendance contre l'Angleterre. Le traité de Rouen du 26 août 1517 entre la France et l'Écosse obligeait la France à fournir des soldats à ce pays. Les convois entre la France et l'Écosse étaient donc l'objet d'attaques et de tentatives d'interception de la part des escadres anglaises. En 1542, Marie Stuart était devenue reine d'Écosse par la mort de son père, Jacques V.

Effectifs engagés ♦inconnus.

Résumé de l'action : En janvier 1544, les troupes d'un convoi français envoyé en renfort en Écosse se mutinèrent en mer et durent être ramenées en France. L'amiral anglais John Dudley mit cette circonstance à profit pour attaquer Leith, le 5 mai 1544. Il pénétra dans le Forth. La SALAMANDRE, L'UNICORNE[2] [deux vaisseaux que François Ier de France avait mis à la disposition de Marie], ainsi que le port et la ville basse d'Édimbourg tombèrent aux mains des Anglais. Mais ces derniers ne purent s'emparer du château qui, par sa résistance, sauva la fortune de l'Écosse indépendante.

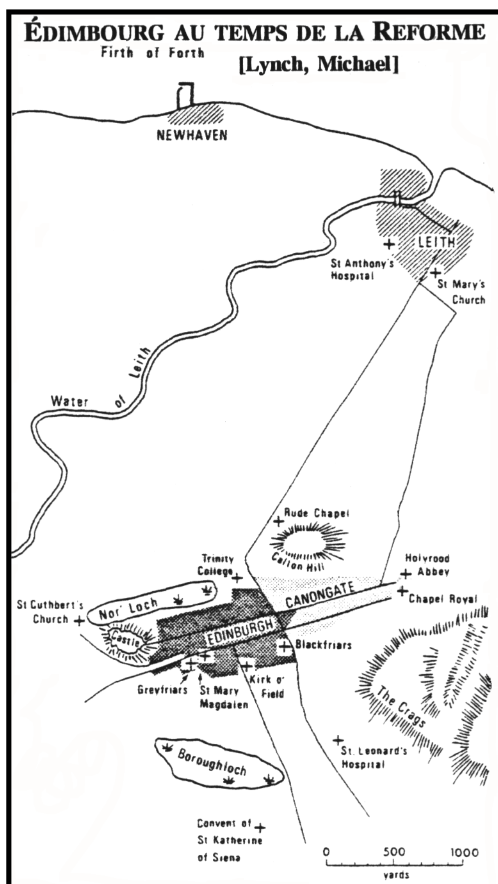
Conséquence de cette défaite anglaise : La résistance du

---

[1]Une guerre qui dura 30 ans. Charles Quint (ou V), né en Flandre, était empereur du Saint-Empire Romain germanique, et roi d'Espagne, c'est à dire souverain de l'Empire espagnol d'Amérique.

[2]Ancien nom de la licorne, encore utilisé en anglais.

château sauva, pour un temps au moins, l'indépendance de l'Écosse.



Situation de Leith par rapport à Édimbourg. Comme Le Pirée par rapport à Athènes, Édimbourg était loin de Leith, son port. Mais Le Pirée était fortifié et relié à Athènes par une muraille.



Leith, port d'Edimbourg

Leith. *Attaque contre*

Date de l'action : 10 août 1548.

Localisation : Port d'Édimbourg. Leith est située à l'embouchure de la voie d'eau nommée Water-of-Leith, qui baigne la ville d'Édimbourgh, un peu à l'intérieur des terres. Coordonnées de Leith: 55° 59' Nord; 03° 10' Ouest. Sa situation géographique est semblable à celle du Pirée par rapport à Athènes.

Conflit : Guerre anglo-écossaise. Participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546.

Contexte : La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise avait lancé un appel à la France qui envoya une flotte. Lorsque arriva cette escadre de 140 voiles en juin 1548, la flotte anglaise[1] qui appuyait les opérations de Lord Grey, resta à l'abri de Holy-Island. Le 17 juin, l'escadre française débarqua sans opposition ses troupes en rade de Leith, le port d'Édimbourg. Ayant reçu, en août, des renforts de Londres[2], le vice-amiral anglais Clinton passa de la défensive à l'offensive.

Chefs en présence ♦Vice-amiral Clinton.

Stratégie ou tactique : Cette tentative de mettre la main sur Leith se solda par un échec; ce ne fut qu'un simple combat au canon accompagné de fusillades intermittentes.

Résumé de l'action : Avec 42 navires de guerre, le vice-amiral Clinton décida de profiter de l'absence de l'escadre française, qui venait de repartir, pour s'emparer de Leith, port d'Édimbourg, lequel servait de base au Corps Expéditionnaire français.

La flotte anglaise pénétra donc dans le port à l'improviste en canonnant de toute son artillerie. Elle incendia ainsi une douzaine de transports français et écossais, à l'ancre dans le port, ainsi qu'un grand terre-neuvier de 250 tonneaux de La Rochelle. Par contre, une galère qui se trouvait dans le port commença un intense combat d'artillerie contre les navires anglais et réussit à repousser plusieurs assauts. Le navire français réussit même, quoique fortement avarié, à percer les lignes anglaises et à sortir du port.

---

[1]Vice-amiral Clinton

[2]Une nouvelle escadre commandée par l'amiral Thomas Seymour.

Toutes les tentatives anglaises de débarquement furent repoussées avec de grosses pertes.

Pertes ♦importantes mais inconnues.

Conséquence de cet échec anglais : Voyant qu'il ne pouvait s'emparer de cette base franco-écossaise, le vice-amiral Clinton décida de tenter un débarquement à Montrose, située plus au Nord.

Catégorie de canons au milieu du XVIe siècle

nom	**cal.**[1]	***long.***[2]	***poids canon***[3]	***poids proj.***[4]	***charge poudre***[5]
canon royal	8 & 54	8 & 6	8 000	74	30
canon	8 & 0	. .	6 000	60	27
canon serpentine	7 & 0	. .	5 500	42	25
canon bâtard	7 & 0	. .	4 500	42	20
demi-canon	6 & 4	11 & 0	4 000	32	18
canon pierrier[6]	6 & 0	. .	3 800	26	14
couleuvrine[7]	5 & 2	10 & 11	4 840	18	12
basilisk	6 & 0	. .	4 000	14	9
demi-couleuvrine	4 & 0	. .	3 400	8	6
couleuvrine bâtarde	4 & 56	8 & 6	3 000	11	5 & 7
faucon saker	3 & 65	6 & 11	1 400	6	4
mignon	3 & 5	6 & 6	1 050	5 & 2	3
falcon[8]	2 & 5	6 & 0	680	2	1 & 2
falconnet[9]	2 & 0	3 & 9	500	1	0 & 4
serpentine	1 & 5		400	0 & 5	0 & 3
robinet ou rabinet	1 & 0		300	0 & 3	0 & 18

[1]Calibres des canons en pouces et en lignes.
[2]Longueur des canons en pieds et en pouces.
[3]Poids du canon en livres.
[4]Poids du projectile en livres.
[5]Charge de poudre en livres.
[6]Ou «cannon pedro» ou «cannon petro».
7Ou culverine ou coulevrine.
[8]Ou faucon.
[9]Dans l'île anglo-normande de Sercq, se trouve un canon de cuivre, un falconet de 57 pouces de long et de calibre 1⅞ de pouce, portant la mention: «*Don de sa majesté la Royne Elizabeth au Seigneur de Sarcq, A.D.1572*»

Leith. *Siège de*

Date de l'action : début mai 1549.

Localisation : Port d'Édimbourg. Leith est située à l'embouchure de la voie fluviale nommée *Water of Leith*, qui baigne la ville d'Édimbourg, un peu à l'intérieur des terres. Coordonnées de Leith : 55°59'Nord; 03°10' Ouest

Conflit : Guerre anglo-écossaise : participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546. La guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint était aussi momentanément arrêtée.

Contexte : La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise[1], avait lancé un appel à la France qui avait envoyé une flotte en juin 1548. Par une attaque surprise, la flotte anglaise essaya de déloger les Français de Leith-Édimbourg.

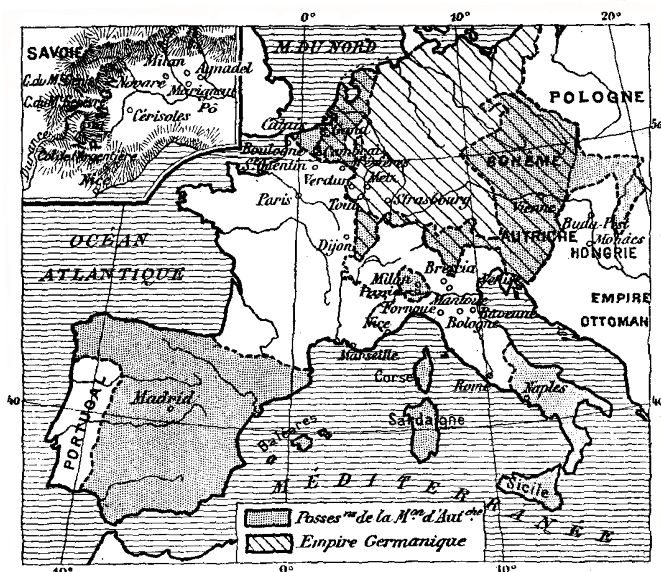
Chefs en présence ♦Le commandant du Corps Expéditionnaire français était encore Montalembert d'Essé au moment de ces faits.

Effectifs engagés ♦Le Corps Expéditionnaire français en Écosse se limitait à deux régiments totalisant environ 4 500 hommes[2] qui devaient défendre trois points sensibles: Leith, Dundee et l'île de Colm.

Stratégie ou tactique : Leith, port d'Édimbourg, était le Q.G. du Corps Expéditionnaire français. L*'île de Colm* au fond du golfe de Forth et *la ville de Dundee* sur la Tay étaient les deux avant-postes. L'attaque ne fut en fait qu'un banal échange de coups de canons.

Résumé de l'action : Mais les 6 navires[3] de l'avant-garde anglaise, chargés d'ouvrir le bombardement, avaient leurs canons trop au ras de l'eau, et leur mire trop basse pour atteindre la ville. Une batterie française de trois pièces eut tôt fait de repousser l'attaque anglaise. Quatre galères françaises et une soixantaine de bateaux-pêcheurs armés en guerre restaient en réserve tactique mais n'eurent pas à intervenir.

[1]Ancienne épouse du roi d'Écosse défunt Jacques V
[2]Dont 1 500 mercenaires allemands.
[3]Des flouins.



L'Empire de Charles Quint, par A. Malet & J.Isaac.

Alors, les Anglais se résignèrent à un blocus. En face de Leith, émergeait un îlot escarpé appelé Inch-Keith. En moins de 15 jours, ils construisirent un fort à son sommet que des précipices environnaient sur 3 côtés. Une forte garnison anglaise y fut installée, puis la Royal Navy se retira dans la région de Berwick-upon-Tweed.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les Anglais retraitèrent mais non sans avoir laissé une garnison dans l'îlot d'Inch-Keith dans lequel ils avaient construit un fort.

Cavelier de La Salle



Leith. *Combat naval de*

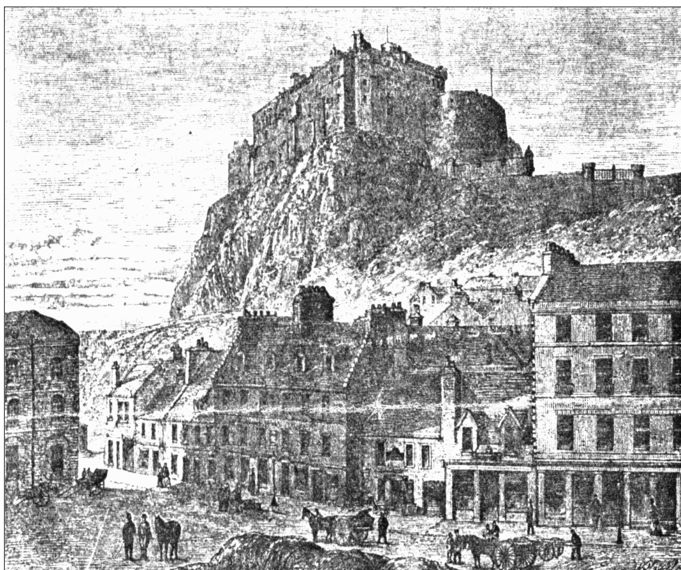
Date de l'action : Début juillet 1549.

Localisation : Leith est située à l'embouchure de l'estuaire nommé *Water of Leith*, qui baigne la ville d'Édimbourg, un peu à l'intérieur des terres. Coordonnées de Leith: 55° 59' Nord; 03° 10' Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise: participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546.

Contexte : Durant l'hiver de l'année 1549, la flotte anglaise séjourna

Le château d'Édimbourg. Édimbourg, en gaélique Duneideann (Le Fort de la Colline d'Eidin) est la capitale historique et culturelle de l'Écosse..



dans le golfe du Morbihan afin de contrecarrer la jonction de deux escadres françaises, celle des galères[1] et celle des gros vaisseaux de guerre.[2] Ensemble elles devaient convoyer des renforts au Corps Expéditionnaire français qui luttait en Écosse pour aider ce pays à résister aux visées annexionnistes de l'Angleterre. La flotte anglaise mit à profit son séjour sur les côtes de France pour incendier quelques petits villages côtiers de Bretagne: *Locmariaker*, à 20 km de Vannes..., et pour saccager les îlots de *Houat* et de *Haedic*.

Stratégie ou tactique : combat au canon.

Résumé de l'action : Au début de juillet 1549, Montalembert d'Essé quittait l'Écosse après avoir passé à son successeur, Paul de Thermes, le commandement du Corps Expéditionnaire français. La flottille de 4 galères quitta Leith, port d'Édimbourg, mais fut bientôt cernée par la flotte

---

[1]En provenance de **Nantes**, où se trouvait le **Clos des Galées** ou Port fermé des Galères.
[2]Basés à Brest.

anglaise de beaucoup supérieure en nombre qui cherchait à l'intercepter. Un violent combat s'engagea. Les galères couraient le danger de succomber sous le nombre, lorsque, dans le feu du combat, la poudrière d'une grosse roberge anglaise sauta, jetant le désordre dans leur ligne. Les 4 galères françaises purent alors continuer leur route et gagner Dieppe après neuf jours de traversée.

Pertes ♦Les pertes humaines sont inconnues de part et d'autre. Les pertes anglaises semblent beaucoup plus lourdes puisque l'un de leurs navires sauta.

Conséquence de cet échec anglais : L'ancien chef du Corps Expéditionnaire français en Écosse réussit à glisser entre les doigts des lignes de blocus.



Leith. *Siège de*

Date de l'action : Octobre 1559 - 16 juillet 1560.

Localisation : Port d'Édimbourgh, Écosse, 55° 59' Nord, 03° 10' Ouest.

Conflit : Guerre entre l'Angleterre et l'Écosse soutenue par les Français. ***Contexte*** : En Écosse, un Corps Expéditionnaire français de 4 000 hommes luttait aux côtés des Écossais contre les visées annexionnistes de l'Angleterre. Mais la religion commença à faire ce que la force brute n'avait pu obtenir: la conquête partielle de l'esprit des Écossais des Basses-Terres [Lowlands] par les Anglais. Ce siège de Leith fut une première. Ce fut presque la première fois que des Anglais et des Écossais *lowlanders*[1] combattaient côte à côte contre les Franco-écossais, partisans catholiques de la Régente d'Écosse, Marie de Guise et de Lorraine[2]. Marie Stuart avait été, auparavant, reine de France. Le remplacement de seigneurs écossais catholiques par des nobles anglo-protestants et la conversion d'autres seigneurs écossais[3] à l'Église presbytérienne, commençaient à amorcer le renversement des alliances dans les Lowlands; les Highlands seraient beaucoup plus coriaces[4]. Beaucoup d'autres nobles locaux suivirent par peur de se voir déposséder de leurs terres et de leurs biens au profit d'Anglo-protestants qui collaboraient. Mais le peuple écossais qui n'avait rien à perdre restait encore fondamentalement catholique[5]. L'ensemble de la nouvelle génération de seigneurs forma le *Conseil des Seigneurs Protestants* qui suspendit la Régente. Mais il ne suffisait pas de décider; il fallait encore réduire Leith, port fortifié d'Édimbourg, défendu par le Corps Expéditionnaire français.

Pressé de porter secours à la régente sa sœur, René de Guise et de Lorraine, marquis d'Elbeuf, appareilla en

---

[1]Unis par le Protestantisme. En réalité les Protestants écossais étaient bresbytériens et les Anglais anglicans, et dès que l'ennemi commun, les Catholiques, fut éliminé, les Anglicans tournèrent leurs persécutions contre les Presbytériens.

[2]Régente d'Écosse au nom de sa fille Marie Stuart depuis la mort en 1542 de son mari Jacques V, et jusqu'en 1560.

[3]Désireux de conserver leurs biens,

[4]Et les Anglais en viendraient dans les Highlands à une atroce extrémité: le *nettoyage ethnique* pur et simple, qui se déroula durant les Guerres de la Révolution [française] et de l'Empire, lorsque les Français avaient les mains liées en Europe. L'ensemble de la population des Highlands fut expulsée, et les villages brûlés et remplacés par des pâturages pour le mouton Cheviot. [voir dans le Répertoire la rubrique *Nettoyage ethnique* en Écosse]

[5]Culloden, l'ultime massacre, ne fut que deux siècles plus tard.

décembre 1559 avec 8 transports de troupes; mais Guise joua de malchance; sa Cavalerie et sa garde abordèrent en naufragés sur les côtes anglaises. La tempête rejeta, pour sa part, René de Lorraine avec 160 hommes sur le littoral français. Seuls, les deux vaisseaux de Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues, parvinrent à gagner l'Écosse. 17 vaisseaux anglais de l'amiral Winter avaient pris la mer en même temps que le marquis d'Elbeuf, tant pour l'intercepter que pour aller renforcer le siège de Leith. L'escadre anglaise échappa de peu à la tempête de même qu'à un coup de main du capitaine français Trefforest qui avait projeté de les détruire dans la Tamise.

Chefs en présence ♦Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues, commandait le **Corps Expéditionnaire français** en Écosse, ou du moins ce qu'il en restait. **♦L'armée anglaise** de secours était dirigée par Lord Grey of Wilton[1], qui prit le commandement général des opérations du siège. L'amiral Winter commandait la flotte anglaise. Les unités écossaises protestantes étaient dirigées par un gentilhomme huguenot français, Monsieur de Chatellerault.

Effectifs engagés **♦La flotte anglaise** comptait 18 navires de guerre. L'armée anglo-écossaise qui assiégeait Leith totalisait entre 12 et 15 000 hommes. L'armée anglaise de renfort rassemblait environ 8 000 hommes dont 1 500 cavaliers. De nouveaux renforts arrivant chaque jour, les Anglo-écossais atteignaient, à la fin du siège, un nombre indéterminé sans doute assez proche de 30 000 hommes. **♦L'armée française** comptait 4 000 hommes. D'autres renforts français furent dispersés par une violente tempête sur les côtes de Hollande et de la Mer du Nord. Le nombre d'Écossais catholiques combattant aux côtés des Français était désormais assez faible : un millier d'hommes peut-être.

Stratégie ou tactique : Le 30 juillet 1559, les troupes françaises commencèrent à renforcer les fortifications de Links of Leith, construites 10 ans plus tôt par les Français Montalembert d'Essé et d'Epainvilliers. Au large, une garnison française occupait l'îlot fortifié d'Inch-Keith, pris aux Anglais quelque temps auparavant. Les fortifications de Leith consistaient en remparts épais renforcés de 8 grands bas-

---

[1]Sir William, paré du titre flatteur de *Gardien des Marches orientales et centrales de l'Angleterre.*

tions. Vers Édimbourg et l'Ouest, ces travaux s'étendaient sur environ cinq kilomètres. Les bastions, dont le premier avait été nommé Fort de Ramesay, couvraient le port. Ils étaient tous angulaires et bien construits. Les Français avaient aussi occupé la *Tour de Saint-Antoine* dans laquelle ils avaient hissé et posté de l'artillerie.

L'arme à feu fut utilisée. Les armures ne descendaient plus sous la ceinture et les plaques de métal devenaient plus épaisses pour résister aux armes à feu. Dans un but psychologique, les Français entassaient les morts anglais sur les glacis.

En fait cette interminable *campagne pour sauver l'Écosse* fut l'Indochine ou le Vietnam du XVIe siècle; les slogans anti-bolcheviques étant bien-sûr remplacés par ceux anti-protestants ou anti-catholiques. Cette guerre marginale était devenue si impopulaire en Normandie et en Bretagne, que l'effort de guerre fut fait à contrecœur, de telle sorte que les renforts arrivèrent mal... comme en Indochine où les parachutes de l’armée française, étaient secrètement sabotés en France par le *Parti Communiste français* aux ordres directs de Moscou.

Résumé de l'action : En octobre 1559, Leith fut bloquée. Le Conseil des Seigneurs anglo-protestants, créé sous l’égide de l’Angleterre, envoya aux Français l’ultimatum de quitter la ville dans les 12 heures, auquel ces derniers ne répondirent même pas, sachant que la nouvelle "noblesse" locale ne représentait pas le peuple écossais. Les Anglo-protestants attaquèrent donc. Ils se lancèrent à l'assaut des murailles; mais l'attaque, mal préparée, échoua. Il semble que certaines échelles n'étaient même pas assez longues!... En conséquence, beaucoup d'assaillants furent tués par les Français.

Au début d'avril 1560, une armée anglaise arriva en renfort. Elle donna immédiatement un assaut qui fut repoussé avec de lourdes pertes. Les Anglais avaient établi un de leurs camps dans les villages de *Restalrig*, de *Hawkhill* et de *L'Hermitage*, où se tenaient en permanence entre 2 000 et 12 000 hommes[1] [Sic!] Au cours d'une trêve, des

[1]Suivant des sources anglaises fort peu précises! Un ermitage pouvait s’écrire avec un h initial, à l’époque.

soldats français s'étaient amassés auprès de ces camps. Une querelle entraîna un coup de feu et les Anglais tirèrent une volée. Les Français ripostèrent, jetant le désordre dans le camp anglais. Dans la confusion de la bataille qui s'ensuivit, les Anglais subirent des pertes de 600 tués et les Français de 140.

Le commandement anglais décida alors de se résoudre à ouvrir la tranchée et à ériger des collines ou élévations fortifiées surnommées *Mont Pelham*, à 400 mètres au Sud-Est des remparts, *Mont Somerset*, à 200 mètres, et *Mont Falcon* à 80 mètres au S.-E. de l'église St-Ninian. Des batteries d'artillerie furent érigées au sommet de ces collines. La Royal Navy, pour sa part, bloquait la façade maritime. Quant aux Français, ils effectuaient d'incessantes sorties pour contre-attaquer et retarder les travaux de terrassement.

Le 4 mai, les Anglais donnèrent l'assaut général sur quatre côtés simultanément, afin de jouer sur la faiblesse des effectifs français qui pouvaient difficilement défendre tous les remparts. D'un côté, attaquèrent 2 000 soldats anglais et 500 arquebusiers écossais [protestants]. Sur une autre façade, 2 240 Anglais donnèrent l'assaut. Un autre assaut [anglais] eut lieu face au Mont-Pelham et un autre [par les Écossais protestants] du côté maritime. Outre ces 4 assauts combinés, 2 400 soldats anglais renforcés de 500 marins, fournis par la Royal Navy, furent gardés en réserve tactique pour donner le coup de grâce aux Français. Cette attaque générale se mit en branle à 07h00 du matin. Tout commença bien, jusqu'au moment où les Français contre-attaquèrent, poursuivant les troupes anglaises jusque dans leurs retranchements. Ce fut un échec sanglant pour les Anglais qui, non seulement ne prirent pas la ville, mais, à leur grande humiliation, furent chassés de leurs propres retranchements. La violente contre-attaque française s'empara même d'une partie de l'artillerie de siège anglaise qui fut immédiatement enclouée[1] par les Français.

Le désastre était complet. Les pertes anglaises s'élevaient à 600 tués et une multitude de blessés. La reine

---

[1]C'est à dire sabotée. Un clou était enfoncé à l'aide d'un marteau dans la petite "lumière", trou par lequel les artilleurs mettaient le feu à la poudre.

Élisabeth d'Angleterre[1] dépêchait continuellement des renforts mais les pertes étaient lourdes chaque jour. Le découragement gagna l'armée assiégeante, d'autant plus que, dans un but psychologique, les Français entassaient les cadavres anglais presque nus sur les glacis des fortifications et des ouvrages qui faisaient face au camp de Lord Grey. Ces amas de corps pouvaient être aperçus d'Édimbourg où se mourait la Régente Marie de Guise. Cette dernière rendit le dernier soupir le 10 juin.

En juillet, un capitaine français, nommé Jean de Vignau, réussit à percer avec 20 matelots du Havre la croisière anglaise de blocus pour approvisionner la garnison franco-écossaise de Leith en matériel logistique, poudre et boulets. Mais, si les munitions *de guerre* arrivaient, celles *de bouche* se faisaient rarissimes. La famine sévissait durement. Les Français mangeaient même les chevaux de leur précieuse Cavalerie. Bientôt ils n'eurent plus de Cavalerie digne de ce nom. Mais les négociations aboutirent à ce moment-là à un traité de paix tripartite[2].

Pertes ♦Environ 300 tués du côté **franco-écossais**. ♦2 000 du côté **anglais**.

Conséquences : Marie ne vit pas la chute de Leith; elle mourut dans le château d'Édimbourg le 10 juin, épuisée par la maladie et le désespoir de voir son pays tomber inexorablement sous la botte de l'Angleterre. De par le *Traité d'Édimbourg*, traité tripartite [Écosse, France, Angleterre] de 1560, rattaché à la Paix de Câteau-Cambrésis de 1559, l'Écosse, dont les élites étaient désormais protestantes presbytériennes[3], renonçait à son alliée traditionnelle [la France]

---

[1]Élisabeth I[ère] Tudor. La Maison royale des Tudor donna 5 souverains à l'Angleterre, de 1485 à 1603: Henri VII, Henri VIII, Édouard VI, Marie et enfin Élisabeth, la dernière. La dynastie remontait à Owen Tudor qui épousa Catherine de France, veuve de Henri V. Leur fils Édmond Tudor épousa Marguerite de Beaufort, dernière représentante de la maison de Somerset qui descendait de Jean de Gand, 3[e] fils d'Édouard III.

[2]Voir la rubrique "*Conséquence*"

[3][3]Ce qui permit d'amorcer un nettoyage religieux [qui dura plus de deux siècles et demi] de la population écossaise par l'action des nouveaux seigneurs. La nouvelle *Église presbytérienne écossaise* interdit, sous peine de sanctions rigoureuses qui pouvaient aller jusqu'à la peine capitale, les pratiques catholiques. Les biens de l'ancien clergé catholique, ceux du moins sur lesquels les seigneurs écossais n'avaient pas fait main-basse, furent affectés au service du nouveau culte. Mais la victoire du Protestantisme n'allait pas régler le problème. La guerre allait s'allumer entre sectes protestantes. L'Église catholique détruite par les Presbytériens avec l'aide de l'Angleterre, il suffisait alors aux Anglais de faire disparaître l'Église presbytérienne et de la remplacer par l'Église anglicane pour uniformiser le royaume. C'est ce que Charles I[er] d'Angleterre tenta de faire peu après. Il imposa des pasteurs anglicans à l'Écosse mais ces derniers furent chassés par les princes écossais des Lowlands qui formèrent une

et devenait un protectorat anglais. Seuls les Highlands résistèrent jusqu'à leur destruction finale, au début du XIXe siècle. Selon les clauses du Traité d'Édimbourg, les troupes françaises seraient rapatriées par la flotte anglaise et aux frais de l'Angleterre "*avec les Honneurs de la Guerre, armes et bagages*". De plus, le jour du départ des Français, les Anglais devraient eux aussi évacuer l'Écosse et retourner en Angleterre.

Le 16 juillet 1560, le Corps Expéditionnaire français d'Écosse embarqua donc avec armes, bagages et... un énorme butin ramassé tout au long de la campagne. Car pendant le siège, les troupes françaises du général d'Oisel avaient ravagé la péninsule du Fife et détruit les propriétés des seigneurs "pieds-noirs" anglo-protestants[1]. Une armée anglaise[2] avait suivi les Français de loin mais sans les attaquer, se contentant de surprendre les traînards. Après avoir, sans opposition, ravagé la région, les Français avaient regagné leurs quartiers à Leith. Il était expressément indiqué dans le traité de paix qu'*un officier et 60 soldats français devaient rester dans le Fort de Inch-Keith*[3]*,* bien qu'il soit actuellement impossible de dire pourquoi.

Par la Paix de Cateau-Cambrésis signée en 1559

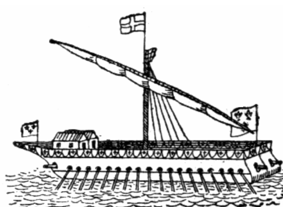
Alliance ou Covenant [1637]. Le roi anglais dut céder et signa la **Paix de Berwick** en 1639, mais avec la ferme intention de contraindre les Écossais par la force. Il convoqua donc le Parlement afin d'en obtenir les subsides indispensables pour entreprendre la guerre. Mais le Parlement refusa tout subside tant qu'il ne serait pas fait droit aux griefs de la nation. Il fut dissous immédiatement, ce qui lui fit donner le surnom de *court Parlement* [1640]... Au terme de cette longue période d'intolérance, les villages des Highlands furent systématiquement brûlés et la population autochtone obligée de s'expatrier [fin du XVIIIe et début du XIXe siècles]. Similairement, l'Irlande subit plus tard le même sort. Elle fut subdivisée en circonscriptions électorales qui furent attribuées à des seigneurs protestants originaires essentiellement d'Angleterre, mais aussi des Pays-Bas et même de France [le Huguenot Ruvigny qui devint comte de Galway]. Ainsi la population autochtone catholique, dont les droits civiques furent supprimés par le **Test Act** [ou Abjuration Oath], fut coiffée de cadres coloniaux protestants qui obtinrent, seuls, le droit d'être élus. Ces aristocrates *pieds-noirs* se sentaient si étrangers au peuple dont ils vivaient, que, lors de la grande famine du milieu du XIXe siècle qui extermina plus de la moitié de la population catholique irlandaise, non seulement refusèrent-ils de venir en aide à leurs administrés, mais encore expulsèrent-ils de leurs logements primitifs ceux qui ne pouvaient payer leurs impôts locatifs. Ce fut, là aussi, un **nettoyage ethnique** qui semble avoir été un plan machiavéliquement ourdi et concerté par le Gouvernement anglais lui-même puisque Londres refusa toute aide aux populations catholiques qui moururent par dizaines de milliers ou furent obligées de s'expatrier, tandis que les céréales [blé...] qui ne cessèrent d'être produites dans l'île continuèrent d'être exportées vers l'Angleterre. Les "lillibulleros" [chansons vexatoires contre les catholiques] se mirent à fleurir sur tout le territoire.

[1]L'expression "pied-noir" est utilisée dans cet ouvrage afin de désigner les seigneurs ou colons anglo-protestants installés en territoire nouvellement conquis: Écosse, Irlande, Canada, Manitoba...

[2]Sous le commandement de Sir William Kirkaldy.

[3]L'îlot fortifié situé devant Keith, port d'Édimbourg.

entre la France [Henri II], l'Angleterre [Elizabeth Ière Tudor] et l'Espagne [Philippe II], l'Angleterre renonçait pour 8 ans à la forteresse de Calais, ville anglaise depuis deux siècles. De fait, les Français refuseront par la suite de rendre la ville.


Ramberge

Locrenan. *Prise de*

Date de l'action : du printemps au 11 juin 1590.

Localisation : France, côtes de Bretagne, bourg fortifié à l'embouchure du Blavet. Coordonnées approximatives: 47° 43' Nord, 03° 21' Ouest.

Conflit : Huitième Guerre de Religions, 1585-1598, appelée aussi *"Guerre des trois Henri"* ou *"Guerres de la Ligue"*. Participation anglaise.

Contexte : En France faisait rage la guerre civile, la huitième Guerre de Religions, appelée aussi "Guerre des trois Henri"[1], ou Guerres de la Ligue. Sur l'océan, l'embouchure du Blavet servait de refuge aux corsaires franco-anglais du parti royaliste [protestant] d'Henri IV. Leur point d'appui était le gros bourg fortifié de Locrenan. Des troupes anglaises avaient été envoyées à Henri IV, roi de France non encore sacré, par la reine d'Angleterre Élisabeth Ière Tudor, ardente protestante, afin d'écraser la Sainte-Ligue catholique.

Stratégie ou tactique : Une cruauté sans nom, issue du fanatisme religieux, imprégna ces combats. Au nom de Dieu, tous les excès furent perpétrés.

Résumé de l'action : Au printemps 1590, le frère François Mercœur, marquis de Chausseins investit Locrenan. La résistance fut acharnée. Les femmes participèrent à la défense. Le 11 juin, Locrenan fut pris d'assaut par les Français Ligueurs, et les assiégés, Français et Anglais, de même que toute la population,[2] furent passés au fil de l'épée. Une trentaine de jeunes filles, qui fuyaient à bord d'une embarcation, se suicidèrent par noyade afin de ne pas être capturées et violées par les catholiques [Sic!]

Conséquence de cette défaite franco-anglaise : Finalement Locrenan passa le 27 octobre 1590 entre les mains du général espagnol Sancho Pardo Osorio qui commandait une flotte de 37 navires montés par 6 500 hommes pour le compte de la Sainte-Ligue catholique. Ce dernier renforça

---

[1]Le roi de France Henri III, durant la période qui précéda son assassinat, Henri de Guise, chef de la Ligue, et Henri IV de Navarre.

[2]Quoique la population n'était pas entièrement... protestante; on ne s'embarrassait pas de tels détails à l'époque. À rapprocher de la Croisade des Albigeois, lorsque, en 1209, Simon de Montfort massacra la totalité de la population de Béziers; il répliqua à quelqu'un qui lui faisait remarquer que certains Biterrois étaient catholiques et non pas cathares: *"Tuez-les tous! Dieu reconnaîtra les siens!"*

les fortifications, et ses navires allèrent immédiatement harceler les villes françaises anti-Ligue et les villes anglaises.



Manche. *Bataille navale en*

Date de l'action : juillet 1558.

Conflit : Guerre franco-anglaise.

Contexte : La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint reprit en 1551. Le Nord de la France fut envahi par une armée anglo-espagnole.

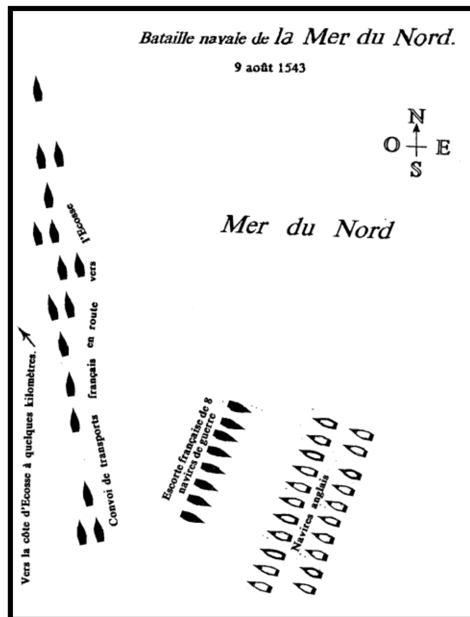
Chefs en présence ♦**Français** : baron de Clères. ♦**Anglais** : inconnu.

Stratégie ou tactique : inconnue; sans doute canonnade et ensuite abordage.

Résumé de l'action : En juillet, le baron de Clères, qui commandait 10 gros vaisseaux de guerre, tomba sur une division anglaise qu'une bourrasque avait séparée de la flotte de l'amiral Clinton. Après un vif combat à l'abordage, les Français s'emparèrent de 9 vaisseaux où ils trouvèrent 150 grosses pièces d'artillerie.

Pertes ♦Probablement lourdes de part et d'autre.

Conséquence de cette défaite anglaise : Pertes assez lourdes pour la Royal Navy.



Montorgueil. *Siège du château de*

Date de l'action : 17 mai 1468.

Localisation : Île de Jersey, Manche. 49° 15' N ; 02° 03' Ouest.

Conflit : Interférences entre la guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485, et la guerre civile [féodale] de la Ligue du Bien-Public en France, qui avait commencé en 1464.

Contexte : En France commença, à partir de 1464, une guerre civile entre Louis XI et la grande noblesse dirigée, entre autres, par l'ambitieux duc de Bourgogne Charles le Téméraire et par le duc de Bretagne François II[1]. Le roi de France soutint le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York reçut l'aide du duc de Bourgogne. Les Français et les Anglais lançaient des raids de harcèlement meurtriers contre les villes côtières.

Jersey et les îles anglo-normandes avaient été attribuées en 1461 par la reine Marguerite d'Angleterre au Français Pierre de Brézé pour services rendus. L'archipel fut ensuite annexé à la Normandie française.

Chefs en présence ♦Le capitaine Jean Carbonnel commandait la petite garnison française du château.

Effectifs engagés ♦faibles.

Stratégie ou tactique : Blocus, mines, assauts...

Résumé de l'action : Dans la nuit du 17 mai 1468, le château fut investi à l'improviste par les insulaires de la partie orientale de l'île et par la flotte anglaise embossée dans la baie de Grouville. Carbonnel essaya sans succès d'avertir le duc de Normandie Charles de Berry. La garnison française résista néanmoins jusqu'à la fin septembre, et ce ne fut qu'après dix-neuf semaines de siège qu'elle capitula. Sa longue et courageuse résistance lui valut de se retirer *"avec armes et bagages"*, et les Honneurs de la guerre.

Pertes ♦comparativement lourdes.

Conséquence de cette défaite française : Le traité du 16

---

[1]**La Ligue du Bien-Public** était une confédération féodale formée en 1464 contre Louis XI par les seigneurs, parmi lesquels dominaient le duc de Berry, frère jaloux de Louis XI, le duc de Bretagne [François II], et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Cette ligue fut dissoute après l'indécise Bataille de Montlhéry [où fut tué, entre autres, Pierre de Brézé], à laquelle ne participèrent pas les Anglais qui aidaient les féodaux français, ainsi que par les Traités de Conflans et de Saint-Maur (1465), accordant aux seigneurs français des avantages énormes; mais le rusé Louis XI ne tarda pas à reprendre ce qu'il avait donné.

février 1471 reconnut “anglaises” ces îles nommées “Anglo-Normandes”.



Market Bosworth. *Bataille de*

Date de l'action : 22 août 1485

Localisation : Le champ de bataille est situé à 5 km de Market Bosworth et à 17 km de Leicester [Angleterre]. 52° 38' Nord ; 01° 13' Ouest.

Conflit : Guerre civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique], 1455-1485. Dernière bataille de cette guerre.

Contexte : En cette année 1485, Henri, comte de Richmond, de la Maison de Lancastre revendiquait le trône d'Angleterre. Venant d'Harfleur en France, Henri de Lancastre débarqua donc le 6 août à Milford Haven au Pays de Galles, avec une troupe de 2 000 soldats français qui devaient former le noyau dur de son armée. Richard III d'Angleterre avait établi son QG à Nottingham au centre de l'Angleterre, car il ne savait pas où aurait lieu le débarquement. Sir Rice Ap Thomas se joignit aux Franco-anglais. Richmond marcha sur Shrewsbury où le joignit Sir Gilbert Talbot avec 2 000 hommes. Les deux armées ennemies se rencontrèrent à Market Bosworth.

Chefs en présence ♦Le roi d'Angleterre Richard III[1] commandait **l'armée anglaise.** ♦Henri de Richemont ou Richmond dirigeait les **Franco-anglo-gallois** ; Bérault Stuart commandait le contingent français[2].

---

[1]Qui portait sa couronne sur la cuirasse

[2]**Bérault Stuart** est l'auteur d'un *Traité sur l'Art de la Guerre* [réédité par Martinus Mijhoff, La Haye en 1976]. Fils de Jehan Stuart, seigneur d'Aubigny et de Concressault, Bérault est né aux environs de 1452-1453. Son grand-père, Jehan Stuart de Darnley [plus tard comte d'Évreux], avait débarqué à La Rochelle en septembre 1419. Il faisait partie du contingent d'Écossais envoyé pour renforcer l'armée française de Charles VII, ainsi que cela était prévu par les "anciennes alliances". Avec lui débarqua le comte de Buchan, qui devint connétable de France, et le comte de Douglas qui fut créé duc de Touraine. Traditionnellement, les troupes écossaises combattaient contre les Anglais sur le continent. Elles accompagnèrent Jeanne d'Arc, combattirent en Suisse et sur le Rhin. Des lettres individuelles de naturalisation furent octroyées aux Écossais par tous les rois qui se succédèrent sur le trône de France jusqu'en 1513, date à laquelle Louis XII publia les Lettres Générales de Naturalisation pour la nation écossaise en France. En 1415, lorsque Charles VII créa les 15 Compagnies d'Ordonnances, chacune comprenant 100 lances anciennes, l'une d'entre elles se composait d'hommes d'armes écossais. «La carrière de Bérault fut avant tout militaire. Néanmoins, ses qualités de diplomatie étaient telles que les rois de France successifs lui confièrent plusieurs missions délicates. En tant que chambellan et conseiller du roi, sa première ambassade fut en Écosse. De cette mission fut négocié un nouveau traité entérinant l'ancienne alliance entre les deux pays. Ce traité fut signé à Édimbourg avant Pâques 1484, puis ratifié à Paris au mois de juillet... On suppose que vers cette époque, Bérault épousa Anne de Baumont [ou Maumont], fille de Jeanne d'Alançon, bâtarde du duc Jean II. Grâce à ce mariage, Bérault hérita du comté de Beaumont-le-Roger et de la seigneurie de Saint-Quentin.»Ibid. p.xi Le 17 avril 1487, Bérault Stuart fut nommé **bailli de Berry** [représentant du roi, comparable au *sénéchal* du Midi autrefois ou au préfet de la République dans la France d'aujourd'hui]. Peu de temps après, Charles VIII le dépêcha en Italie pour y régler le problème de Gênes. Bérault offrit ensuite ses services à Ferdinand d'Aragon qui essayait de chasser les Arabes du royaume de Grenade.

Effectifs engagés ♦**Armée anglaise** : 12 000 hommes. ♦**Franco-anglo-gallois** : ils totalisaient 7 000 hommes dont 2 000 Français. Lord Stanley, avec une armée de 5 000 hommes et Sir William Stanley avec 3 000 hommes, se tenaient prudemment, tous deux, à l'écart du champ de bataille, attendant de savoir qui était le plus fort pour se ranger sous sa bannière.

Stratégie ou tactique : Dans les deux armées, le dispositif était le même: les archers en première ligne, les cavaliers aux ailes et une réserve tactique d'Infanterie à l'arrière. Les 2 000 Français étaient placés en deuxième ligne, avec Lancastre lui-même.

Les deux armées se faisaient face dans la plaine alors appelée *Redmore*, dans un méandre de la petite rivière. C'était une plaine au bord de la Tweed, ondulée et couverte de broussailles. L'armée alliée d'Henri faisait face au S.-E., avec à sa gauche le village de Bosworth et dans son dos celui de Shanton. L'armée de Richard regardait le Nord-Ouest avec Stoke Golden à l'arrière gauche et Sutton Cheney à l'arrière droite. Sa première ligne était commandée par le duc de Norfolk, Richard Howard. Il[1] dirigeait lui-même la seconde ligne.

Les Franco-anglais tenaient un front beaucoup plus étroit, par manque d'effectifs. Leur première ligne était dirigée par Jean de Vere, l'aile droite par Gilbert Talbot et la gauche par Sir John Savage. Henri de Lancastre commandait la deuxième ligne, c'est à dire celle des Français. À la fin de l'engagement, voyant qu'il allait être assassiné, Richard III, roi d'Angleterre s'écria avec force : «*Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval !*» Il venait de sacrifier la vie de milliers d'Anglais pour conserver son royaume, et, désormais, son royaume ne valait plus que la vie d'un cheval. Bien sûr, personne ne s'y laissa prendre; nul ne voulut échanger son cheval contre un royaume qu'il ne possédait déjà plus.

Résumé de l'action : Plusieurs nuits passèrent avant que les deux armées ne s'affrontent. Puis, vers 10 heures du ma-

---

Grenade tomba en 1492. Charles VIII se lança alors dans la reconquête du royaume angevin de Sicile. En vue de préparer l'invasion, Charles VIII dépêcha Bérault comme ambassadeur auprès de Ludovic Sforza. Naples capitula aux Français le 22 février 1495.

[1]Richard III d'Angleterre

tin, le 22 août, Richard quitta son camp situé plus au Sud et s'avança en bataille. Un peu plus loin, Lord Stanley déployait ses troupes en formation de combat, le roi lui envoya un messager : *"Mon seigneur, le roi vous salue. Il vous exhorte à venir immédiatement vous ranger sous ses ordres, sinon votre fils, Lord Strange, va mourir sur le champ*[1] *".* Mais Lord Stanley, qui tenait par-dessus tout à sa carrière et à ses biens, préféra sacrifier son fils[2] et refusa d'obéir; au contraire il fit presser Henri d'attaquer.

Les deux premières lignes d'archers commencèrent alors un tir préparatoire très dense. Après quoi, en poussant des hurlements, les lignes frontales se jetèrent l'une sur l'autre et le corps-à-corps commença, sauvage, à grands coups d'épées, de haches et de masses d'armes... Tous savaient qu'ils devaient vaincre ou mourir. Après une heure et demie de sanglante et bruyante mêlée, l'issue sembla évidente à Lord Stanley, qui observait attentivement, de loin, pour tâcher de deviner qui paraissait dominer[3]. Les alliés franco-anglais combattaient bien malgré leur forte infériorité numérique du simple au double, et Lord Stanley savait qu'il pouvait, à lui seul, faire basculer la victoire d'un côté ou de l'autre. Il fit donc avancer ses 5 000 hommes... du côté d'Henri. Considérant la manœuvre, le roi d'Angleterre Richard III tenta le tout pour le tout. S'il parvenait à tuer Henri, il resterait seul en lice et le combat cesserait, faute, non pas de combattants, mais de prétendants au trône d'Angleterre. Car le problème de succession devait se régler ce jour-là, par l'élimination définitive du perdant. Lui qui connaissait bien la Noblesse, savait que, s'il parvenait à éliminer ce rival, elle allait encore s'incliner et changer de camp afin de préserver ses biens et ses privilèges. Il s'élança à la tête de quelques chevaliers en direction d'une élévation de terrain où se tenait Henri. Sur la colline, le combat fut des plus acharnés. Mais au bout de 15 minutes, les troupes de Sir William Stanley[4] arrivèrent elles aussi en renfort et l'armée royale anglaise, peu désireuse de combattre désor-

[1]Le roi avait pris la précaution de prendre en otage le fils de Stanley.
[2]Qui, finalement, eut la vie sauve.
[3]Il ne voulait pas miser sur le mauvais cheval, et on le comprend
[4]Qui, lui aussi sur la touche, avait scrupuleusement observé la “partie d'échecs” afin d'en supputer et déterminer le gagnant avant de s'engager dans la bataille de succession. Que faire d'autre sinon suivre le choix de son homonyme ?

mais en infériorité numérique de 12 000 contre 15 000, fit demi-tour pour fuir. Le roi Richard III roula de son cheval et tomba au sol. Il fut immédiatement mis à mort à grands coups de hache.

Pertes ♦Les pertes des alliés furent relativement légères comparativement aux pertes anglaises, alourdies par le massacre qui eut lieu au cours de la poursuite finale. Le corps du roi d'Angleterre, retrouvé presque nu sur le champ de bataille[1], fut transporté à dos de cheval par Blanche Sanglier, jusqu'à Leicester où il fut exposé deux jours durant et insulté avec véhémence par une populace craintive et désireuse de plaire au nouveau roi.

Conséquence de cette bataille : Cette bataille fit de Henri Richmond Tudor de Lancastre-Plantagenêt le nouveau roi d'Angleterre [Henri VII]. *La dynastie franco-galloise des Tudors était née*. La Guerre des Deux-Roses avait décimé la haute noblesse anglaise. Il n'y eut plus, en Angleterre, pendant un certain temps, de contrepoids à l'autorité royale, et les rivalités féodales allaient momentanément cesser faute de combattants.



[1]Nu, parce que son cadavre déchiqueté avait été immédiatement pillé comme celui des autres chevaliers qui arboraient des richesses.

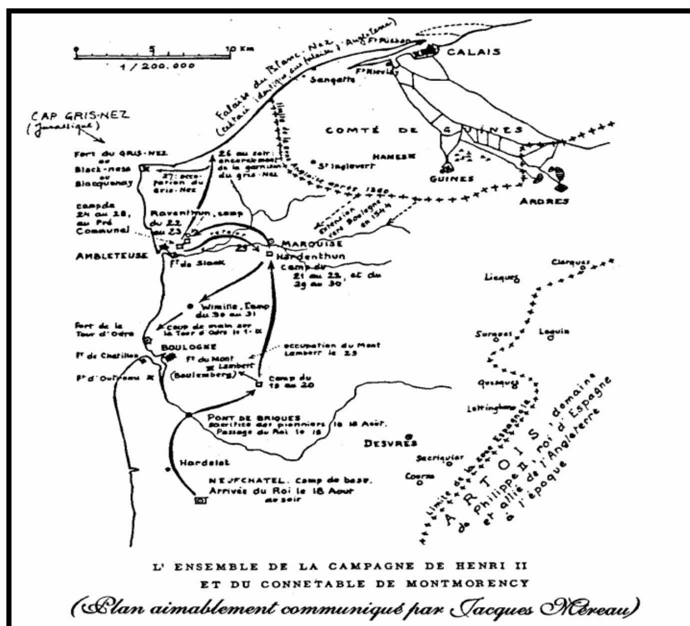
Marquise. *Prise de*

Date de l'action : du 22 août 1549.

Localisation : Bourg du Pas-de-Calais, à 13 km de Boulogne, sur la Slack, entre Boulogne-sur-Mer et Calais. Coordonnées géographiques : 50° 49' de latitude Nord, et 01° 42' de longitude Est.

Conflit : Guerre anglo-écossaise ; participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en guerre depuis le 8 août 1549, date à laquelle la France avait déclaré la guerre à l'Angleterre.

Contexte : La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise, avait lancé un appel à la France qui avait répondu en envoyant un Corps Expéditionnaire en juin 1548. Ce fut, en



L' ENSEMBLE DE LA CAMPAGNE DE HENRI II ET DU CONNETABLE DE MONTMORENCY

(Plan aimablement communiqué par Jacques Mereau)

fait, ce qui ralluma les hostilités entre la France et l'Angleterre.

Chefs en présence ♦Le connétable de Montmorency et François de Guise.

Stratégie ou tactique : Pour *isoler* les deux possessions anglaises de la Manche continentale : Boulogne et Calais, le connétable de Montmorency et François de Guise décidèrent d'attaquer et d'enlever *"les lignes de la Slack",* c'est à

dire les points d'appui qui servaient d'étapes aux lignes de communication terrestres entre ces deux forteresses. Marquise était l'un de ces points d'appui fortifiés.

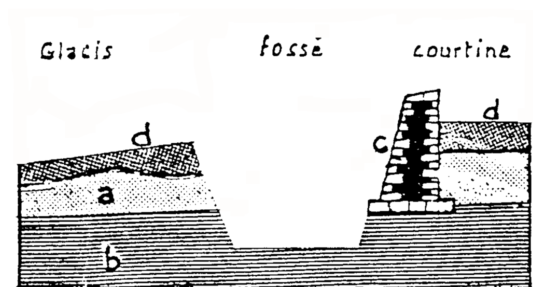
Résumé de l'action : Le port de Boulogne était assiégé par les Français. En 1548, les Français avaient réussi à s'emparer de l'entrée du port. Dans l'appréhension bien justifiée d'une invasion prochaine en Boulonnais, les Anglais fortifièrent Ambleteuse et toutes leurs positions depuis cette ville jusqu'à Boulogne. Tandis que Léon Strozzi battait pour le roi de France la flotte anglaise dans la Manche en juillet 1549, le roi de France venait de Paris afin d'assister à la conquête de cette région. Le 18 août, le connétable de Montmorency et le duc d'Aumale le recevaient à Montreuil. Le lendemain, l'armée française se dirigea vers le *Boulemberg*[1] que les Anglais avaient occupé. En passant par Macqunghem, le roi de France arriva au village d'*Ardenthun* près de Marquise, dont il prit possession après une légère escarmouche. L'armée française attaqua ensuite et enleva d'assaut Marquise après un furieux combat au corps à corps.

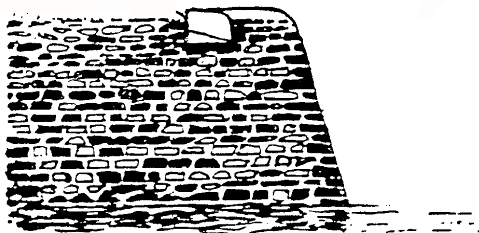
Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : La prise de ce point d'appui affaiblissait considérablement la situation stratégique de Calais et de Boulogne, en coupant les lignes logistiques.



[1]Montagne de Boulogne. On pouvait écrire, au Moyen-Âge Boleynberg, comme Anne Boleyn, maîtresse puis épouse d'Henri VIII d'Angleterre.





Aspect probable des maçonneries, d'après l'aspect actuel du Fort du Gris Nez (bul. AFA n° 42, p.18.

FORT D'AMBLETEUSE

***Mer du Nord**. Combat naval de la*

Date de l'action : 9 août 1543.

Localisation : Les coordonnées exactes sont inconnues.

Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : François Ier de France était en Guerre contre l'empereur Charles-Quint et contre l'Angleterre. Les convois entre la France et l'Écosse faisaient donc l'objet d'attaques réitérées de la part des escadres anglaises. En 1542, Marie Stuart[1] était devenue reine d'Écosse par la mort de son père, Jacques.

Effectifs engagés ♦Une escadre française de 8 voiles.

Stratégie ou tactique : L'escorte joua son rôle et fit barrage à l'attaque tandis que le convoi passait, mais elle perdit 3 petits bâtiments de combat.

Résumé de l'action : Les 8 navires français qui escortaient un convoi de transports tombèrent sur la flotte anglaise. Au cours du combat qui s'ensuivit quelque part en Mer du Nord, Le FRANÇOIS, Le JACQUES et Le MARTIN[2] se sacrifièrent pour barrer le passage aux Anglais pendant que le convoi passait.

Pertes ♦Les Français perdirent 3 navires avec leur équipage de 100 hommes. ♦Les pertes anglaises sont inconnues.

Conséquence de cet échec anglais : Le convoi français passa et les renforts purent parvenir en Écosse.



---

[1]Le nom de la famille écossaise **Stuart**, aussi orthographiée *Steaart, Stewart, Steward,* n'était autre que le titre des fonctions de majordome (Lord steward) exercées héréditairement par ses membres. Le nom patronymique était *FitzAlan* (du franco-normand *Fils d'Alain)*. Cette famille —véritables maires du palais— fournit à l'Écosse 14 souverains, dont le plus connu fut la célèbre Marie, qui devint aussi reine de France, et, à partir de 1608, six à l'Angleterre [Jacques Ier, Charles Ier, Charles II, Jacques II, Marie et Anne]. Le dernier de la dynastie des Stuarts fut Henri, Benoît, Clément Stuart, cardinal d'York, né à Rome, mort à Frascati (1725-1807), frère puîné de Charles-Édouard.

[2]100 hommes chacun.

Montrose*. Attaque contre*

Date de l'action : Mi-août 1548.

Localisation : 56°43'Nord et 02°29'Ouest. Port d'Écosse sur la Mer du Nord à la bouche de la South-Esk, au bord d'un lagon créé par la marée[1]**.** Ce fut là qu'Édouard Ier d'Angleterre avait reçu en 1296 l'hommage forcé du roi d'Écosse Jean de Bailleul[2], roi d'origine française qui régna de 1292 à 1296. Il se rebella peu après le début de son règne.

Conflit : Guerre anglo-écossaise. Participation française. La France et l'Angleterre sont officiellement en paix depuis le 17 juin 1546.

Contexte : Pour des raisons politico-religieuses, la Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise, mère de Marie Stuart, lança un appel à la France qui envoya une flotte en juin 1548.

Effectifs engagés **♦Flotte anglaise** : 42 navires de guerre.

Stratégie ou tactique : inconnue. Un historien décrivit ainsi Montrose: "...sa route n'est pas sûre, mais le port est bon et les vaisseaux peuvent entrer ou sortir quelle que soit la marée... Le fort actuel est à peine digne d'être appelé ainsi... il n'a pas d'eau et est si petit qu'il ne peut ni loger une garnison ni contenir des réserves. De plus, il est construit sur des sables mouvants[3]..."

Résumé de l'action : Après une vaine tentative de s'emparer de Leith, principale base française en Écosse, la flotte anglaise pilonna les défenses françaises de Montrose afin de préparer un débarquement. Montrose était tenue par les Franco-écossais.

Mais lorsque le Corps de débarquement, sous le commandement de l'amiral Thomas Seymour, essaya de tou-

---

[1]Appelé *Bassin de Montrose*.

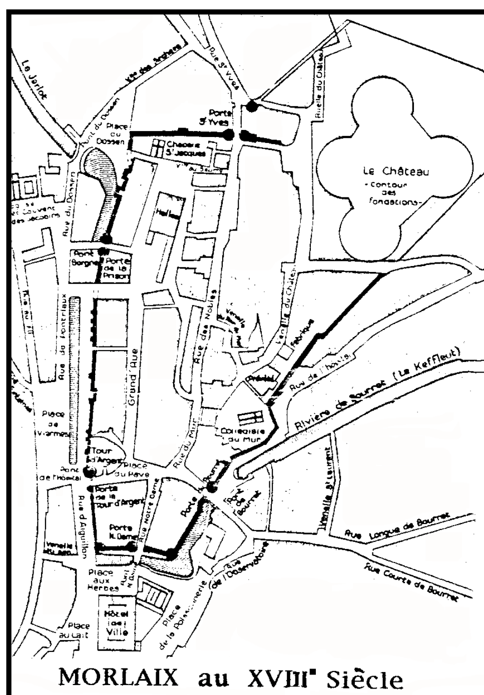
[2]Aussi orthographié Baliol; né en 1250 et mort "en France" en 1314. Les **Baliol** ou **Bailleul** étaient une famille française originaire de Bailleul, dans l'Orne, émigrée en Angleterre au temps de Guillaume le Conquérant, et qui était allée faire fortune dans cette *Petite Amérique* du XIe siècle, alors *terre d'immigration et de colonisation* pour les Français au détriment des populations anglo-saxonnes locales que Guillaume voulait encadrer [voir dans le Répertoire, la rubrique Élie, île d']. Le plus connu des descendants de cette famille, **Jean**, fut proclamé roi d'Écosse en 1292, malgré les prétentions de l'Écossais Robert Bruce, grâce à l'appui du gouvernement anglais qui tenait à placer ses créatures afin d'annexer *de facto* ce pays. Mais Baliol finit par se révolter et fut vaincu par Édouard Ier d'Angleterre, son suzerain, à la Bataille de Dunbar. Il abdiqua en 1296 et se retira en France. Son fils Édouard devint lui aussi roi d'Écosse, mais, battu par les Anglais et chassé par ses sujets, il dut abdiquer en faveur d'Édouard III d'Angleterre.

[3]Jean de Geaugué, dans son *Histoire de la Guerre d'Écosse pendant les campagnes de 1548-1549.*

cher terre, la riposte française fut acharnée. Ce fut un carnage et les troupes anglaises rembarquèrent en toute hâte sous le feu des Français.

Pertes **♦Anglais** : 600 ou 700 tués. **♦Français** : inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le danger d'invasion anglaise était pour l'instant écarté.



MORLAIX au XVIIIe Siècle

Morlaix. *Raid contre*

Date de l'action : 1er juillet 1522.

Localisation : Bretagne, France. 48°35'Nord; 03°50'Ouest.

Conflit : Guerre entre La France et la Maison d'Autriche. Deuxième phase de la Guerre de la Sainte-Ligue. Participation d'Henri VIII d'Angleterre à la Sainte-Ligue.

Contexte : François Ier de France était en guerre contre l'empereur Charles Quint: Guerres d'Italie. Renouvellement de la Guerre de la Sainte-Ligue: après l'échec de la Conférence de Calais, le pape Léon X, Henri VIII d'Angleterre et l'empereur Charles Quint signèrent un traité secret de coalition contre la France. Les coalisés s'engageaient à attaquer simultanément la France par le Sud, l'Est et le Nord. Le 29 mai 1522, l'Angleterre déclara la guerre à la France.

Désireux de venger leur échec de 1513 sur les côtes de Brest, celui de 1522 contre Cherbourg et les pertes infligées par Jean et Nicolas Coatanlem, corsaires morlaisiens, à leur flotte marchande, les Anglais décidèrent de dépêcher une expédition contre cette cité.

Chefs en présence **♦Flotte anglo-espagnole** : Amiral Thomas Howard, comte de Surrey.

Effectifs engagés **♦Flotte anglo-espagnole** : 200 voiles et galères, selon d'autres 108 voiles, et même 60 voiles.

Stratégie ou tactique : La surprise. Pour diviser les forces armées françaises, les coalisés allaient simultanément attaquer la France par le Sud, le Nord et l'Est. À Morlaix, la ville et le château furent d'abord pris par ruse [par déguisement]. Au Sud de la Baie de Morlaix débouchent deux cours d'eau dont la Rivière de Morlaix. À l'entrée de la rivière de Morlaix, devant la Péninsule de Carantac se dresse un rocher, le Rocher du Taureau, sur lequel a été construit en 1521 le *château du Taureau* destiné à interdire la rivière de Morlaix aux pillards anglais, qui, en temps de guerre, remontaient jusqu'à cette ville. Informés de cette construction, les Anglais armèrent plusieurs petits bâtiments, embarquèrent des volontaires et firent une descente, au cours de laquelle ils détruisirent le fort et remontèrent jusqu'à Morlaix. Quelques années plus tard le fort fut reconstruit, plus grand, avec une enceinte de pierre à mortier,[1] une bat-

[1]Quoique à mortier de terre

terie de petits canons et une garde permanente.
Résumé de l'action : On était le 4 juillet 1522. Ce jour-là, il y avait grande foire à *Noyal-Pontivy* et *montre du ban et de l'arrière-ban* de *Tréguier* à *Guingamp*[1]. Gentilshommes et riches bourgeois étaient donc absents; la ville et le château sans défense. Avertis de ces faits par un traître nommé Latricle, lieutenant du capitaine de Morlaix[2], les Anglo-espagnols envahirent la rade à bord de nombreux navires.

Une partie des équipages fut mise à terre, et les pirates, déguisés, les uns en paysans, les autres en marchands, se dirigèrent dès la pointe du jour vers la ville où ils furent reçus sans méfiance. Quelques-uns pénétrèrent dans le château dont le commandant en second Latricle[3] leur ouvrit les portes; d'autres s'arrêtèrent dans les faubourgs, mais la plus grande partie demeura cachée dans les bois de Styvel. Ordre fut ensuite donné aux pataches de l'escadre de remonter le chenal à la marée du soir, et d'accoster aux quais pour embarquer le butin. Mais les paysans riverains, pris de soupçon à la vue de cette flottille suspecte, firent avorter le projet en jetant dans la rivière, en face du couvent de Saint-François, une douzaine de gros arbres [avec leurs branches] qu'ils avaient abattus dans les ravines de Cuburien.

Arrêtés par cet obstacle, les pillards qui montaient les embarcations sautèrent à terre et s'avancèrent vers Morlaix pour venir prêter main-forte à leurs compagnons. Vers minuit, lorsque la ville fut plongée dans le sommeil, les Anglais surgirent dans les rues, et, à un signal donné, s'emparèrent de Morlaix sans éprouver la moindre résistance.

Les portes des maisons furent enfoncées et aussitôt commença le pillage. Les habitants, réveillés en sursaut, furent tellement saisis de frayeur qu'ils se sauvèrent par toutes les issues, abandonnant tous leurs biens aux envahisseurs. Deux personnes seules ne perdirent point la tête et songèrent à se défendre. Le recteur de Ploujean, chapelain

---

[1]Sous le gouvernement féodal, le mot ban qui signifiait bannière, désignait la convocation faite par le seigneur à ses vassaux. La Noblesse faisait seule alors le service militaire; le nom de ban fut donné aux vassaux immédiats, aux seigneurs convoqués par le roi lui-même, et celui d'arrière-ban aux arrière-vassaux appelés par leur suzerain. De là l'expression: “convoquer le ban et l'arrière-ban,” pour la guerre, ou, comme ici, pour une simple revue d’armes et d’équipement.
[2]Qui offrait en outre aux ennemis l'appui de la troupe qu'il commandait.
[3]Latricle était lieutenant du capitaine, c'est à dire adjoint au capitaine car il tenait lieu [lieutenant] de capitaine en l'absence de ce dernier. Nous dirions aujourd'hui “faisant fonction”.

de Notre-Dame-du-Mur, leva le pont-levis de la porte Notre-Dame et monta dans la tour, d'où à coups de mousquets, il abattit bon nombre d'Anglais[1] jusqu'au moment où il fut tué à son poste de combat.

La deuxième personne à ne pas perdre la tête fut une femme. Dans une maison de la Grand'Rue, une chambrière, voyant que tout le monde s'était enfui du logis, rassembla quelques jeunes filles au courage spartiate[2], déterminées comme elle à vendre chèrement leur peau et ce que le chanteur Enrico Macias appelait[3] l'honneur de la famille. Avec leur aide, elle souleva la trappe de la cave qui s'ouvrait dans le couloir obscur, puis, déplaçant une vanne qui communiquait avec la rivière, elle inonda la cave. Cela fait, elle laissa entrouverte la porte de la rue et se réfugia dans les combles avec ses audacieuses compagnes. Les Anglais, se précipitant en foule dans la maison, tombaient dans ce gouffre que l'obscurité les empêchait d'apercevoir. Ils s'y noyèrent au nombre de quatre-vingts[4]! Cependant les combles furent forcés et les courageuses jeunes-filles, violentées par les soldats anglais, furent saisies et précipitées par la lucarne sur le pavé de la rue....

Les habitations furent donc saccagées ainsi que les églises. On mit le feu à la maison communautaire qui brûla avec presque toutes ses archives... À l'aube suivante, les Anglais, gorgés de bon vin et alourdis de butin, tâchèrent de rejoindre leurs navires en emmenant comme prisonniers un

---

[1]En dépit de son état ecclésiastique qui lui interdisait de verser le sang humain. Mais n'était-ce pas de la légitime défense?

[2]L'héroïsme des femmes de Sparte était légendaire. À titre indicatif, on ne citera que l'écrivain grec Plutarque, qui, dans ses Œuvres morales, donna ces quelques exemples: "Une mère, ayant appris que son fils avait pris la fuite devant l'ennemi, lui envoya cette lettre: «Un bruit odieux s'est répandu sur toi; il faut t'en laver ou mourir.» Un jeune Spartiate se plaignait à sa mère: «—Mon épée est bien courte, maman! » «—Fais un pas de plus, mon fils; elle sera assez longue!» Une Lacédémonienne [femme spartiate] dont les cinq fils étaient à la guerre se tenait aux portes de la ville, attendant avec impatience l'issue de la bataille. Elle interrogea le premier soldat qui se présenta; il lui apprit que tous ses fils avaient été tués: «Ce n'est pas cela que je te demande,» répondit-elle; «Où en sont les affaires du pays?» «Sparte est victorieuse!» «Eh bien! C'est avec joie que j'apprends aussi la mort de mes fils!» conclut la tendre maman. Plus près de nous, les Amérindiennes ne montraient pas moins de courage. Ainsi, ce conseil donné par une veuve à son fils Chef-Courant, un jeune Indien Paunis: «Si je vis pour te voir devenir homme, et partir pour la guerre, je ne pleurerai pas si l'on m'apprend que tu as été tué en combattant. Car c'est cela être un homme: se battre et se montrer brave.» ["If I live to see you a man, and to go off on the warpath, I would not cry if I were to hear that you had been killed in battle. That is what makes a man: to fight and to be brave". cité par Alvin M. Josephy, *500 Nations*, éditions Alfred A. Knopf, New York, 1994. P.363].

[3]À tort

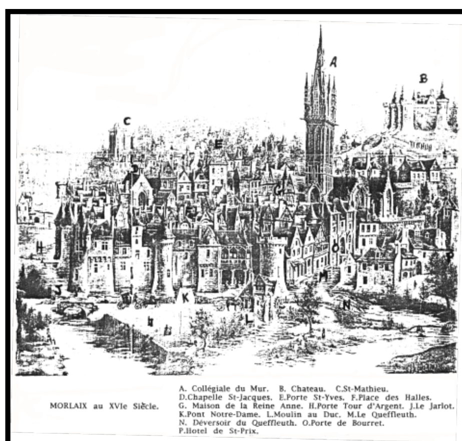
[4]Le nombre paraît un peu gonflé par l'enthousiasme des Morlaisiens; car plus de 50 cadavres dans une cave auraient empêché les trente derniers d'atteindre l'eau. À moins que...

certain nombre de notables à rançonner.

Six ou sept cents traînards, qui s'étaient attardés pour vider quelques tonneaux supplémentaires de nectar dans les celliers des maisons des Lances, s'égarèrent dans les bois de Styvel et s'y endormirent pour cuver leur boisson. Le seigneur de Laval, lieutenant du roi en Bretagne, inspecteur de la "montre"[1] à Guingamp, fut averti par quelques fuyards de ce qui s'y passait; il accourut avec les gentilshommes du pays, surprit les Anglais dans leurs lourdes vapeurs d'alcool, les passa sans difficulté au fil de l'épée et recouvrit le butin qu'ils emportaient. Les morts furent ensevelis aux Capucins.

Pertes ♦Les **Anglais** perdirent 700 ou 800 hommes, tués. ♦Les **Français** quelques dizaines de civils, mais de nombreuses femmes furent violées, et les biens pillés.

Conséquence de ce raid : La ville de Morlaix, complètement ruinée par cette attaque surprise, demeura dix ans dans la désolation. Un second raid effectué par les Anglais entre 1522 et 1544 aurait d'ailleurs ralenti la reconstruction de cette ville. À l'entrée de la rade, sur l'îlot rocheux, fut reconstruit un nouveau château du Taureau, terminé en 1544, tenu par une garnison permanente de "23 soldats, un trompette, un canonnier, un aumônier et un gouverneur."



MORLAIX au XVIe Siècle.

A. Collégiale du Mur. B. Chateau. C.St-Mathieu. D.Chapelle St-Jacques. E.Porte St-Yves. F.Place des Halles. G. Maison de la Reine Anne. H.Porte Tour d'Argent. J.Le Jarlot. K.Pont Notre-Dame. L.Moulin au Duc. M.Le Queffleuth. N. Déversoir du Queffleuth. O.Porte de Bourret. P.Hotel de St-Prix.

[1] La revue d'armes.

Oxfordness. *Combat naval d'*

Date de l'action : 6 juillet 1543.

Localisation : Péninsule située au Sud-Est de l'Angleterre.

Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint. Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : Le 24 novembre 1521, Henri VIII d'Angleterre et l'empereur Charles Quint avaient signé un traité secret de coalition contre la France. Le 29 mai 1522, donc, Henri VIII d'Angleterre avait déclaré la guerre à la France parce que, d'une part, il désirait reconquérir la Normandie et la Guyenne, et, d'autre part, il entendait châtier François Ier de France qui aidait l'Écosse dans sa guerre d'indépendance contre l'Angleterre. Le Traité de Rouen du 26 août 1517, entre la France et l'Écosse, obligeait la France à fournir des soldats à l'Écosse. Les convois entre ces deux pays étaient donc l'objet d'attaques réitérées de la part des escadres anglaises. En 1542, Marie Stuart était devenue reine d'Écosse par la mort de son père, Jacques V. Mais jusqu'en 1560 — donc durant 18 ans— ce fut sa mère, Marie de Guise, qui fut Régente d'Écosse.

Effectifs engagés ♦**L'escadre française** de transport comptait 16 navires dont 8 vaisseaux d'escorte. ♦**L'escadre anglaise** se composait de 6 gros vaisseaux de guerre. Elle fut renforcée en avril 1543 par les 11 croiseurs du vice-amiral flamand Van Meckeren.

Stratégie ou tactique : Mêlée avec canonnades et abordage.

Résumé de l'action : En cette année 1543, l'escadre française de 16 voiles avait apporté à Aberdeen quelque renfort de troupes et des dépêches urgentes à la reine douairière[1]. Mais au retour, le 6 juillet, à la hauteur d'Oxfordness, une escadre de six gros vaisseaux de guerre anglais essaya d'intercepter le convoi. Les 8 navires français d'escorte, groupés autour du navire Le SACRE, se détachèrent pour barrer la route à l'escadre anglaise pendant que le reste du convoi poursuivait sa route.

Un navire français de 120 hommes fut attaqué par The LESSER GALLEY. Quant au SACRE, il soutint victo-

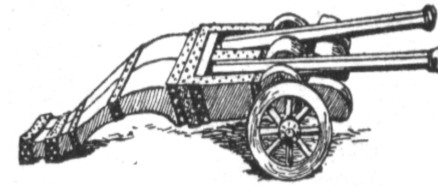
[1] "Douairière" vient de dot. Le douaire était l'ensemble des biens territoriaux dont avait hérité la reine à la mort de son époux.

rieusement le plus violent combat. Deux fois attaqué à l'abordage par The PRIMROSE et The MINION, et bien que son capitaine ait été blessé, Le SACRE réussit non seulement à se dégager de l'étreinte des capitaines anglais Rice Mancell et Baldwin Willoughby après leur avoir infligé de lourdes pertes, mais il parvint même à leur prendre un de leurs navires.

Pertes ♦Les Anglais perdirent un navire, les Français aucun.

Conséquence de cette défaite anglaise : Le convoi français réussit à forcer le passage. Avec leur prise, Le SACRE et les navires français d'escorte rentrèrent en France.

Canon double (15e siècle)



Plougonvelin. *Bataille de*

Date de l'action : 30 juillet 1558.

Localisation : Lochrist-Plougonvelin; non loin du Conquet, Bretagne, France.

Conflit : La guerre entre la France et l'Empire avait repris en 1551.

Contexte : Charles Quint avait abdiqué en 1556 au profit de son frère Ferdinand. L'Angleterre s'était jointe à l'Espagne dans sa guerre contre la France. De nombreux coups de mains furent effectués sur les côtes de France et d'Angleterre.

Stratégie ou tactique : Un prisonnier anglais révéla aux Français que l'amiral Clinton avait mission de s'emparer de Brest *sous peine d'être pendu.*

Résumé de l'action : L'armée anglo-flamande, transportée par 150 navires dont 120 anglais et 30 flamands, débarqua et brûla le village de *Plougonvelin* où 220 maison furent la proie des flammes. *L'abbaye de Saint-Mathieu* fut aussi saccagée.

Pendant ce pillage, les nobles et les paysans locaux se rangèrent en foule sous les ordres de Guillaume du Chastel[1]. En une demi-journée, 9 000 hommes, plus ou moins bien armés, mais furieux et désireux *de se battre* avec les pillards, se rangèrent en bataille et se jetèrent sur l'armée anglo-flamande.

Après une violente bataille, fort acharnée, au cours de laquelle l'armée anglo-flamande perdit 500 hommes et les paysans sans doute plus encore, les Anglo-flamands commencèrent à battre en retraite dans le plus grand désordre. Leur décrochage précipité fut heureusement couvert par quatre compagnies flamandes[2] qui furent les seules à résister avec discipline. Outre les morts, ces quatre valeureuses compagnies laissèrent 340 prisonniers entre les mains des paysans français, c'est à dire presque tous leurs survivants. Les restes de troupes anglo-flamandes, qui avaient été couvertes par van Meckeren, avaient rembarqué en toute hâte à bord de leur flotte, mais au cours des opérations, 4 grosses hourques furent coulées dans la baie.

---

[1]Sieur de Kersimon.
[2]Vice-amiral Gérard van Meckeren.

Pertes ♦**Français** : 220 maisons furent brûlées et des centaines de paysans tués au combat. ♦**Anglais** : 500 soldats anglais et une centaine de Flamands furent tués, et 340 faits prisonniers. Pertes totales: 940 hommes.

Conséquence de cette défaite anglo-flamande : Après ce revers, la flotte anglo-flamande se retira du côté de Roscoff.



Portsmouth. *Bataille navale de*

Date de l'action : 18 juillet 1545.

Localisation : Port de guerre anglais situé au sud de l'Angleterre. Coordonnées géographiques : 50° 48' de latitude Nord, et 01° 05' de longitude Ouest.

Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint était momentanément arrêté. Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse face aux ambitions annexionnistes de l'Angleterre.

Contexte : En 1545, François Ier avait fait le projet de s'emparer de l'île de Wight dans le secteur Sud de Portsmouth.

Chefs en présence ♦**La flotte anglaise** était commandée par l'amiral Sir John Dudley, baron de Lisle, amiral d'Angleterre depuis 1543. Le vice-amiral Sir George Carew et le capitaine Roger Grenville commandaient La MARIE-ROSE, l'unité la plus *modernisée* de la flotte anglaise à l'époque. En fait, ce navire de 700 tonnes avait 35 ans mais il avait été dangereusement surchargé d'artillerie lourde. ♦**La flotte française** était sous les ordres de l'amiral Claude d'Annebault, baron de Retz.

Effectifs engagés ♦**Flotte anglaise** : 150 navires de guerre. ♦**Flotte française** 140 navires[1].

Stratégie ou tactique : La flotte anglaise fut assiégée par l'escadre française mais n'accepta pas une bataille générale. C'était Henri VIII lui-même qui avait eu l'idée, empruntée aux marines méditerranéennes, de monter de l'artillerie lourde sur les ponts inférieurs de La MARIE-ROSE, fleuron de l'Angleterre[2]. Ce navire dont le destin fut si funeste, fit date dans la marine anglaise. Neuf ans plus tôt, La MARIE-ROSE avait été rénovée et son armement augmenté et modernisé. De gros canons de bronze avaient été ajoutés. De plus, sans compter son équipage de 415 marins, le vaisseau transportait 285 soldats lourdement armés et couverts d'armures[3].

Tout ce poids, qui n'avait pas été prévu lors de la conception du navire, fut la cause du chavirement. Alors

[1]Galères et transports de troupes.
[2]Nommé d'après *Marie* Tudor, sœur du roi, dont le symbole familial était la **rose**.
[3]Ce qui ajoutait 24 ou 25 tonnes supplémentaires au-dessus de la ligne de flottaison.

que le navire virait abruptement afin d'utiliser l'autre batterie, un vent, pourtant modeste, inclina le vaisseau à tel point que les sabords de la batterie basse s'approchèrent dangereusement du niveau de la mer puis disparurent. L'eau envahit aussitôt l'entrepont et le navire sombra en quelques minutes. Malheureusement, un détail tactique avait été ajouté aux défenses qui allait provoquer la perte de bien des victimes du côté anglais: un filet anti-abordage. Ce filet de cordages, destiné à contenir les assauts des Français, bordait le bastingage sur une hauteur de 2,50^{m} à 3,00^{m}. Il devint un piège mortel pour les Anglais, pris comme dans une souricière. Lorsque, en pleine panique, les marins anglais tentèrent de quitter le navire chavirant, 30 seulement ne furent pas noyés sur les 700 hommes embarqués; les seuls qui survécurent furent les marins qui se trouvaient dans les gréements et les tireurs perchés dans les nids-de-pie.

Des recherches sous-marines effectuées en 1970[1] révélèrent que les gros canons nouvellement embarqués étaient d'un type nouveau : contrairement aux canons de l'époque fabriqués de longues barres de métal forgées et soudées en cylindre, ils étaient faits d'une seule plaque de fer enroulée et ceinturée, tous les dix centimètres, par une vingtaine de grosses viroles [ou anneaux de cerclage] métalliques, dilatées par réchauffement puis refroidies en position. Entre ces anneaux étroits, des anneaux larges, cylindriques, doublaient l'épaisseur des plaques de métal. Ces canons devaient donc être plus puissants, puisque la déperdition de pression était moindre grâce à la plus grande étanchéité. Intéressante nouveauté: les culasses de compression étaient amovibles[2]. Les artilleurs les enlevaient, les chargeaient de poudre et de boulets de fonte ou de pierre qui se fractionnaient à l'impact et explosaient ainsi en un bouquet de dangereux projectiles antipersonnel. La section du tableau du British Museum[3] montre le début du combat: à gauche, la Marine Royale n'est pas visible. On peut voir que quelques barques tentent de porter secours aux rares rescapés de La MARIE-ROSE qui vient de disparaître corps et

[1]Et rapportées dans le National Geographic Magazine de mai 1983.
[2]Quatre anneaux permettaient à quatre hommes de les soulever pour les approvisionner. À comparer au canon à lames conautriques décrit au siège de Châliers en 1380, 165 ans plus tôt.
[3]Présenté dans la même revue de mai 1983.

biens, dont on aperçoit encore le sommet de deux mâts avec les couleurs d'Angleterre.

Résumé de l'action : Le 18 juillet 1545, la flotte anglaise était ancrée à l'entrée orientale du *Spithead*[1]. Le roi Henri VIII dînait avec son amiral à bord de La MARIE-ROSE, lorsqu'il apprit que les Français arrivaient. Il débarqua précipitamment et la flotte appareilla. Le baron français de La Garde, envoyé en éclaireur avec quatre galères françaises, s'approcha et fut immédiatement enveloppé par 14 navires anglais. Mais il fut vite dégagé par l'amiral d'Annebault qui suivait avec d'autres galères, au moment où le reste de la flotte anglaise sortait en masse de la rade de Chichester pour appuyer son avant-garde. Devant cette contre-attaque, les Anglais retraitèrent bientôt en serrant la terre, afin de s'abriter, sous les feux de Portsmouth, dans une rade protégée par des hauts-fonds qui ne laissaient pénétrer les navires qu'un à un par un chenal étroit et sinueux. Cette retraite soudaine, à la tombée de la nuit, mit fin à la première phase de la bataille.

Les navires français patientèrent sur place toute la nuit. Le 19 juillet 1545, au petit matin, la mer était calme. Les Français prirent encore l'initiative grâce au vent qui était pour eux. Les navires anglais, immobiles, furent violemment assaillis par les galères françaises qui les criblèrent de projectiles, sous les yeux du roi d'Angleterre immobile sur une falaise côtière. Il était resté pour encourager sa flotte. Après une heure de combat, l'énorme vaisseau anglais, La MARIE-ROSE, sombra en essayant de virer bord sur bord pour tirer de l'autre flanc. George Carew, son capitaine, périt avec 600 hommes dont 30 seulement purent être sauvés.

Le GRAND-HENRI[2], vaisseau-amiral anglais de John Dudley, en dépit de ses 122 canons[3] et de ses 700 hommes d'équipage, était tellement avarié qu'il aurait aussi sombré sans l'aide de ses voisins. Puis le vent de terre se leva et la flotte anglaise fonça enfin sur les galères qui, pro-

---

[1]Canal séparant l'île de Wight de Portsmouth, où la Royal Navy effectuait souvent ses revues navales, entre les deux Guerres Mondiales, au XX[e] siècle.

[2]Il s'agit d'Henri VIII d'Angleterre, bien sûr.

[3]Ce qui en faisait l'un des vaisseaux les plus armés de l'époque, même si certaines pièces étaient d'un tout petit calibre

fitant du même vent, regagnèrent la haute mer afin d'y attirer les Anglais. Moins longues que les galères françaises et donc plus maniables, les *roberges* anglaises[1] profitèrent du fait que les galères n'avaient pas d'artillerie de poupe[2] pour déclencher un tir fort précis de tous leurs canons sur cette partie de leur coque. Alors, l'amiral français d'Annebault, au large, signala d'avancer en bataille en direction de la flotte anglaise qui poursuivait les galères. Ce que voyant, la flotte anglaise fit demi-tour pour rétrograder rapidement derrière les écueils. Désireux d'attirer cette flotte hors de son refuge inaccessible, les galères françaises effectuèrent, dans un but tactique[3], trois débarquements simultanés en vue de l'ennemi. Léon Strozzi brûla un fortin qui battait les flancs des galères françaises. La Garde et le colonel-général d'Infanterie Jean de Taix s'emparèrent d'un autre point d'appui, situé, lui, dans l'île de Wight.

Durant la nuit du 20 au 21, le vent avait forci, venant d'ouest, et les navires français menaçaient de s'échouer sur les hauts-fonds de Chelsea et de Owers. Prévoyant que les Anglais ne sortiraient pas de la sécurité de leur refuge et que, par ailleurs, une tempête risquait de venir disperser ou, au pire, de mettre à mal la flotte française, l'amiral d'Annebault donna l'ordre d'abandonner le blocus de la Royal Navy, qui resta sur la défensive.

Pertes ♦inconnues. La MARIE-ROSE seule perdit près de 700 hommes, noyés dans le chavirement et le naufrage.

Conséquence de cette défaite anglaise : Après l'abandon du blocus de la Royal Navy par les Français, la flotte anglaise, croyant à une ruse, resta longtemps encore dans son refuge, laissant les Français débarquer dans l'Île de Wight pour la ravager en toute impunité.

---

[1]"Pinnaces" en anglais.
[2]Pour couvrir leurs arrières.
[3]Pour détruire des batteries côtières.

Bataille navale de Portsmouth.

18 - 19 juillet 1545

1ère Phase:

Opérations du 18 juillet 1545 dans le Spithead.

2ème Phase:

Opérations du 19 juillet 1545 dans la rade de Portsmouth.

La Rochelle*. Combat naval de*

Date de l'action : 19 avril - 21 avril 1573.

Localisation : Côte française de l'Atlantique. Coordonnées géographiques: 46° 10' de latitude Nord, et 01° 10' de longitude Ouest.

Conflit : En France c'est la guerre civile: Quatrième Guerre de Religions, 1572-1573. Aide anglaise aux Protestants français.

Contexte : La Rochelle, tenue par les Huguenots, était appuyée par la flotte anglaise. La ville était bloquée et assiégée par les Français.

Chefs en présence **♦Flotte anglaise** : vice-amiral Montgomery[1] de Cornwall.

Effectifs engagés **♦Flotte anglaise** : 55 navires de guerre. L'armée de terre embarquée incluait 800 arquebusiers et 400 piquiers anglo-flamands.

Stratégie ou tactique: Le but ultime des Anglais, au-delà de l'aide aux protestants français, était de *récupérer la Guyenne*, éternelle obsession des rois d'Angleterre depuis la Guerre de Cent Ans.

Une estacade géante avait été construite par les Français pour empêcher tout contact avec la flotte anglaise de Secours. Un ingénieur, Louis de Gonzague, duc de Nevers, en avait eu l'idée. 36 navires furent coulés pour créer l'assise de l'estacade. Les mâts seuls émergeaient. Les intervalles furent barrés par des poutres flottantes. Le 18 avril au matin, les sémaphores[2] français annoncèrent l'arrivée de la flotte anglaise de secours. Le lendemain 19, apparurent 55 voiles. C'était la participation anglaise à ce terrible siège.

Résumé de l'action : Le 19 avril, la Royal Navy se présen-

---

[1]Probablement un parent du chef de bande anglais qui, à la même époque, parcourait la Gascogne à la tête de bandes anglo-huguenotes afin de piller, de violer et de massacrer. En 1569, ce dernier [Montgomery] attaqua la ville de Lourdes [voir cette rubrique] et le Monastère des Carmes de Trie-sur-Baïse, Gers, France, [le même dont le cloître est actuellement exposé au Musée des Cloîtres de New-York] qui se trouvait hors des murs fortifiés de cette bastide, et précipita les 25 moines sans défense dans un puits [qui existe toujours], sous les yeux effarés de la population regroupée sur les murailles de la bastide. À la fin du XIX[e] siècle une plaque fut apposée sur le puits, lequel fut enfin remis en état à la fin du XX[e] siècle. [J, Toulayrou]

[2]Les secteurs sensibles des côtes françaises étaient équipés de **sémaphores** optiques afin de télégraphier rapidement les nouvelles ayant une incidence stratégique ou tactique. Un sémaphore optique était un mât de bois surmonté d'un moulin dont la position des ailes, actionnées par un système de poulies, signalait une lettre de l'alphabet. Les messages étaient transmis de sémaphore à sémaphore. Le télégraphe aérien ou optique de Chappe était constitué de lignes de sémaphores. Il fut plus tard remplacé par le télégraphe électrique.

ta devant La Rochelle, forte de 55 navires de guerre. Une file d'une quinzaine de gros vaisseaux de guerre anglais, Le PRIMROSE en tête, s'avança vers le port. Mais une batterie française de siège postée au Chef-de-Baye ouvrit le feu et un coup au but traversa Le PRIMROSE de part en part. La Marine royale française, épaulée par la batterie de terre se forma aussitôt en une ligne de bataille de 18 vaisseaux de ligne et de 4 galères intercalées entre les vaisseaux. Les batteries de siège se retournèrent contre la flotte anglaise qui se rangea en bataille à un quart de lieue[1] de là. Mais la nuit tomba sans que les Anglais n'attaquent, malgré leur immense supériorité numérique.

Durant la nuit, la flotte française fut renforcée par une seconde ligne chargée de surveiller l'estacade qui bloquait le port, et d'empêcher toute attaque à revers. Cette deuxième ligne française fut constituée par le capitaine Clavet qui avait hâtivement armé en guerre 22 petits bâtiments de commerce. Le lendemain, 16 navires des Sables d'Olonnes, qui avaient aperçu de loin la flotte anglaise, accoururent en canonnant. Puis ce furent deux navires de Brouage[2].

Plus les Anglais hésitaient à lancer une attaque générale, plus la flotte française s'étoffait: 43 vaisseaux faisaient maintenant face à la flotte anglo-huguenote. Alors, les galères françaises ouvrirent le feu pour *"expérimenter la portée de leurs canons"*. Les Anglais ripostèrent. Finalement, dans la nuit du 21 avril, la flotte anglo-huguenote rompit le combat et disparut. Un Conseil de Guerre anglo-huguenot en avait décidé ainsi. Les Huguenots étaient partisans de l'intervention et les Anglais de la retraite. La flotte retraita vers Belle-Île-en-Mer.

Pertes ♦inconnues.

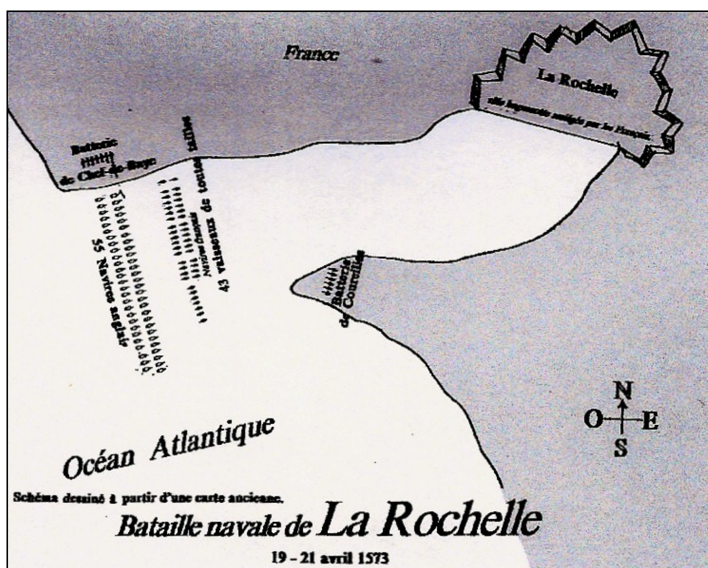
Conséquence de cette défaite anglaise : La Rochelle ne fut pas secourue.



---

[1]Environ 1 km; *la lieue commune de France* égalait la vingt-cinquième partie de la longueur d'un degré compté sur un grand cercle, soit 4,445 km.

[2]Ville où vivait déjà un enfant de 6 ans appelé Samuel de Champlain.


France
La Rochelle
55 Navires anglais
43 vaisseaux de toutes tailles
Batterie de Coureilles
N
O
E
S
Océan Atlantique
Schéma dessiné à partir d'une carte ancienne.
Bataille navale de La Rochelle
19 - 21 avril 1573

La Rochelle. *Bataille navale de*

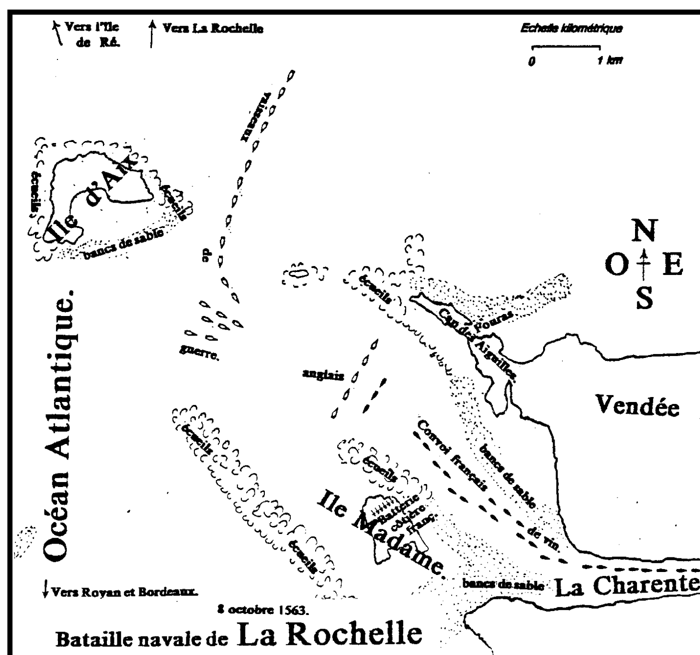
Date de l'action : 8 octobre 1563.

Localisation : Le *Pertuis breton* est le détroit situé entre l'île de Ré et la côte de Vendée. Le *Cap des Aiguilles*[1] est immédiatement à l'embouchure de la Charente. Coordonnées géographiques : 46° 10' de latitude Nord, et 01° 10' de longitude Ouest.

Conflit : Première Guerre de Religions [en France], 1562-1563. Aide anglaise aux Protestants français.

Contexte : En France c'est la guerre civile ou Première Guerre de Religions, 1562-1563.

Stratégie ou tactique : Le 20 septembre 1562, la reine d'Angleterre, Élisabeth Ière Tudor, signa, avec les Protestants français le Traité de Hampton Court. En échange de son aide, ils lui livraient Le Havre. Élisabeth était d'autant



plus intéressée à se faire attribuer Le Havre, qu'elle était déjà inquiète de ne pas récupérer Calais, cédée à la France pour 8 ans seulement par le Traité de Cateau-Cambrésis [en

[1] Ou Pointe de l'Aiguille.

1559]. L'Angleterre proposa à la France d'échanger Le Havre contre Calais, mais Charles IX de France refusa et prit Le Havre par siège.

Résumé de l'action : Le 8 octobre 1563, une forte escadre anglaise de 25 navires de guerre surgit dans le Pertuis breton alors qu'un convoi français de vin sortait de la Rochelle. Le convoi fit aussitôt demi-tour, poursuivi par les Anglais. Rattrapés près du Cap des Aiguilles, les trois derniers navires français du convoi se retournèrent pour faire face à l'assaillant. Une batterie côtière française entra aussitôt en action pour leur venir en aide, et les trois transports de vin combattirent vaillamment.

Conséquence de cette défaite anglaise : Finalement, après avoir perdu 60 hommes, les 5 navires anglais de tête qui avaient engagé le combat... abandonnèrent la partie contre les 3 transports de vin. Situation ridicule pour des vaisseaux de la Royal Navy.



Rouen. *Siège de*

Date de l'action : 11 novembre 1591 - 20 avril 1592.

Localisation : Ancienne capitale de la Normandie, aujourd'hui chef-lieu de la Région de Haute-Normandie et du département de la Seine-Maritime, sur la Seine, à 123 km au N.-O. de Paris; 49° 26' Nord, 01° 05' Est.

Conflit : En France faisait rage la guerre civile *Huitième Guerre de Religions*, 1585-1598, ou Guerre de la Ligue. Participation anglaise.

Contexte : Après l'assassinat de Henri III[1], Henri IV de Navarre devint candidat au trône de France; mais il dut faire face à la Ligue qui refusait un roi protestant. À la mi-novembre 1589, la reine d'Angleterre Élisabeth I[ère], envoya un régiment écossais et un anglais pour aider le roi de France à écraser la Ligue. En 1591, Henri IV obtint deux Corps d'armée anglais et 6 pinasses pour faire campagne sur la Seine. En contrepartie, Élisabeth d'Angleterre se réservait les revenus de deux villes[2] qui étaient encore entre les mains de la Sainte-Ligue catholique.

Chefs en présence ♦Henri IV, roi de France contesté[3] à cause de son option religieuse protestante, commandait **l'Armée royale** qui incluait des troupes étrangères dont 6.000 Anglais. ♦**Ligueurs catholiques** : le marquis de Villars André de Brancas.

Stratégie ou tactique : La ville fut entièrement bloquée; même du côté maritime par une flotte mouillée à Dieppe.

Résumé de l'action : La campagne de 1591 débuta par des succès pour la cause du roi de France contre les Ligueurs. *Chartres* fut prise le 10 avril ; *Noyon*, le 19 juillet. Il ne restait plus au duc d'Aiguillon, fils du duc de Mayenne[4] et gouverneur de la Normandie en son nom, que le Havre et Rouen. Le roi de France se décida à entreprendre le siège

---

[1]Henri III [roi de France de 1574 à 1589], fils de Henri II et de Catherine de Médicis, il avait d'abord été élu roi de Pologne en 1573, mais avait fui ce pays l'année suivante avec... les bijoux de la couronne polonaise, lorsqu'il avait appris que le trône de France était vacant.

[2]Le Havre et Rouen. Les affaires restaient les affaires, en dépit de la motivation religieuse. Le sang de ses sujets valait bien cette *plus value* sonnante et trébuchante.

[3]Et qui, pour cela, chercha à se faire accepter par son peuple; il devint, de ce fait, le roi de France le plus populaire de l'Histoire de France.

[4]Charles de Lorraine, duc de Mayenne, né à Alençon [1554-1611]. Chef de la Ligue catholique à la mort de son frère Henri de Guise qui fut assassiné. Il fut vaincu à Arques-la-Bataille en 1589, et à Ivry en 1590 par Henri IV. Il fit enfin sa soumission au roi de France en 1595, à la condition de conserver sa fortune et ses biens; ce qui fut accordé sans aucune pénalité, en dépit du fait que son obstination avait causé la mort de milliers d'hommes.

de Rouen[1]. Dès la fin septembre, il avait concentré au camp de Vandy, près de Vouziers, une armée de 30 000 hommes en réunissant 4 000 Français soldés, 14 000 reîtres ou lansquenets, mercenaires allemands levés par le vicomte de Turenne, 6 000 Suisses et autant d'Anglais qu'Élisabeth d'Angleterre lui avait envoyés, sous le commandement du comte d'Essex, par haine de Philippe II, et pour récupérer Rouen et Le Havre; c'est à dire à plus long terme la Normandie.

Le 11 novembre, le vieux maréchal Armand de Biron investit Rouen où André de Brancas, marquis de Villars, avait soigneusement accumulé approvisionnements et moyens de défense. Le siège durait encore en janvier 1592, grâce à la résistance du Fort Sainte-Catherine, quand le duc de Parme, jetant de nouveau son épée dans la balance, vint avec 10 000 hommes de pied, 3 000 chevaux, 40 canons et 2 000 chariots, rejoindre le duc de Mayenne à *La Fère*[2]. Le roi de France se mit à la tête de 7 000 hommes pour faire une reconnaissance en Picardie où des Ligueurs avaient été signalés. À 5 lieues d'Amiens, vers *Folleville-sur-La-Noye*, il rencontra et accrocha une reconnaissance de Cavalerie ligueuse conduite par le baron de Rosne.

Le 11 novembre 1591, arriva l'armée française[3]. Pour éviter que Rouen ne soit ravitaillée par les barques des Ligueurs, Aymar de Chaste concentra une flotte royale française à Dieppe, composée de *compsters* hollandais et de 6 pinasses anglaises. Le 31 décembre, les pinasses anglaises paraissaient devant Rouen. Le 4 janvier 1592, Philippe de Nassau arriva avec le gros de la flotte franco-hollandaise et 3 000 hommes. Le 13, la flotte de Nassau embossait 27 bâtiments de guerre devant le Vieux-Palais de Rouen, mais le feu des Rouennais les força à retraiter sur Croisset.

Le 26 février, vers 07h00 du matin, le marquis de Villars fit faire une sortie, à partir du Fort Sainte-Catherine et de la place, par 3 régiments d'Infanterie et 8 compagnies de chevau-légers. La garde des tranchées fut surprise. Boisrosé, avec 300 chevaux, s'empara de 5 énormes canons qu'il fit précipiter dans le fossé. Deux autres furent *incen-*

---

[1]Sous la pression de l'Angleterre qui aurait ainsi récupéré la Normandie, le siège fut donc destiné à payer à l'Angleterre les frais de location de ses soldats qu'elle cédait au roi de France.

[2]Ville cédée par la Ligue au roi d'Espagne Philippe II comme place de sûreté

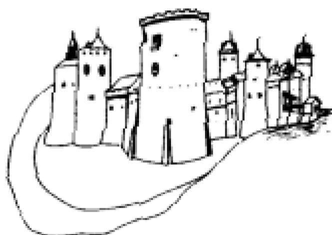
[3]Commandée par le maréchal de Gontaut-Biron, comme précisé plus haut.

diés et la poudre brûlée. Les assiégés, déchaînés, brûlèrent le camp du roi Henri IV. Le 24 mars, le mur d'enceinte s'écroula, sur une longueur de 70 pas[1], entre la porte Cauchoise et le monastère Saint-Dominique. Les bourgeois voulurent réparer la brèche mais l'armée royale française pointa sur eux quelques pièces de campagne qui en firent grand massacre.

La ville était à bout de forces et de vivres. Mais en mars 1592, les nobles de l'armée royale rentrèrent chez eux, suivant la coutume, pour aller mettre ordre à leurs affaires privées. La maladie se répandit chez les lansquenets[2] allemands et surtout les Anglais de l'armée royale [française]. Il ne resta bientôt plus que 5 000 fantassins issus de contingents étrangers.

Le 20 avril 1592, Henri IV levait le siège de Rouen. Ce fut un échec franco-anglais.

Pertes ♦Enormes pertes de part et d'autre.



Rouen. Le château d'après un dessin de 1525.

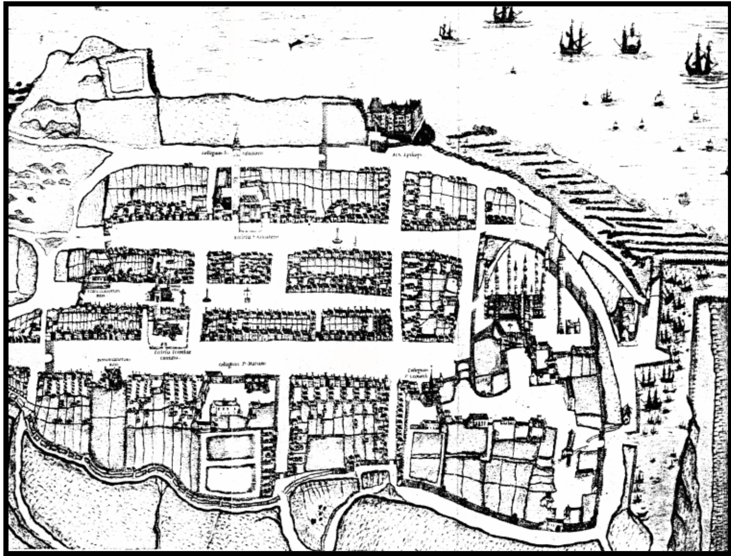
[1]60 mètres environ
[2]Fantassins

Saint-Andrews. Siège de

Date de l'action : 1er au 30 juillet 1547.

Localisation : Port sur la Mer du Nord, à 20 km au S.-E. de Dundee, Écosse; par 56° 20' Nord et 02° 48' Ouest.

Conflit : La France et l'Angleterre étaient enfin en paix depuis le 17 juin 1546. La guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint était, aussi, momentanément en suspens. Participation française à la Guerre d'Indépendance de l'Écosse. Guerre de Religions en Grande Bretagne.



Saint-Andrews, Écosse

Contexte : C'était une période de transition en Europe. François Ier mourut cette année-là et fut remplacé sur le trône de France par son fils Henri II. Henri VIII d'Angleterre disparut lui aussi pour être remplacé par son fils Édouard VI qui n'allait pas tarder à mourir de tuberculose. Le *Traité de Rouen* du 26 août 1517, entre la France et l'Écosse, renouvelé le 15 décembre 1543, obligeait pourtant la France à fournir de l'aide à l'Écosse. En 1542, Marie Stuart était officiellement devenue reine d'Écosse par la mort de son père, Jacques V; mais sa mère, Marie de Guise, dirigea la Régence de 1542 jusqu'à 1560. Bien que la France et l'Angleterre soient en paix, l'Angleterre n'en

poursuivait pas moins sa discrète conquête de l'Écosse. Ainsi, une sédition pro-anglaise, fomentée par Londres, venait d'éclater au château de Saint-Andrews.

L'Acte de Suprématie anglais, par lequel Henri VIII avait établi le schisme anglican[1], n'avait que treize ans. Ce que la politique et la violence des armes n'avaient pu accomplir jusque-là : conquérir la Basse-Écosse, la religion commençait à le faire.

De fait, les affaires de la reine d'Écosse ne se déroulaient pas comme prévu. Les rebelles protestants anglais ou pro-anglais du château écossais de Saint-Andrews avaient pendu aux créneaux "jusqu'à ce que mort s'ensuive" son fidèle cardinal catholique Beaton [octobre 1546][2]. De plus, sa flotte s'était fait battre par la flotte anglaise, le 7 mars 1547, près de Yarmouth : 3 navires écossais avaient été coulés. La Régente d'Écosse[3] fit donc appel aux Guise de France, et une expédition fut dépêchée pour reprendre Saint-Andrews aux Anglais et pro-anglais et châtier les coupables, assassins du cardinal.

Effectifs engagés ♦Environ 2 000 Français. Les effectifs des alliés écossais de même que ceux de la garnison anglo-protestante sont inconnus.

Stratégie ou tactique : Un mois de siège dont 14 jours de blocus complet; 14 jours de bombardement assez intense de la ville et du château; création d'une brèche praticable et enfin assaut final par les Franco-écossais. Le château fut donc pris d'assaut.

Résumé de l'action : Norman Leslie, William Kirkcaldy et leurs amis anglais entrèrent dans St-Andrews le 29 mai et assassinèrent le cardinal catholique. Puis ils s'emparèrent du château et y installèrent une garnison destinée à résister à la Régente. St-Andrews devint ainsi le Quartier-Général du parti anglo-protestant d'Écosse et la garnison fut renforcée par de nombreux volontaires.

---

[1]Afin de divorcer de l'une de ses épouses successives, contre la volonté de Rome. Henri VIII servit par la suite de modèle —dit-on— au personnage de Barbe-Bleue.

[2]En fait, le cardinal fut poignardé par 16 protestants qui s'introduisirent dans le château, un matin, en se mêlant aux ouvriers qui renforçaient les fortifications. Ils refoulèrent le garde et les valets, envahirent la chambre du prélat catholique et l'assassinèrent dans son lit. Puis, ils pendirent le corps, attaché par des draps noués à un bras et à une jambe, au sommet de la tour Sud-Est. Le cardinal était donc probablement mort lorsque son corps fut exposé.

[3]Marie de Guise, mère de Marie Stuart.

Le dernier jour de juin, apparurent devant St-Andrews 16 galères françaises, commandées par Léon Strozzi, avec un Corps de débarquement. Dès le lendemain, 1er juillet, une sommation fut envoyée et rejetée. Les préparatifs du siège furent aussitôt mis en train.

D'abord, les Français amorcèrent l'attaque par la façade maritime: ils pilonnèrent la ville deux jours de suite sans interruption. De nombreuses maisons furent endommagées. Mais contre le château, la sainte patronne des canonniers, Sainte Barbara, ne les aida pas[1]. Plusieurs galères furent touchées et des galériens tués, du côté maritime; de même que quelques soldats du côté terrestre. Une galère s'approcha sous les murs et fut fortement endommagée mais non coulée.

Le 24 juillet, le siège du côté terrestre fut établi plus sérieusement. Les tranchées et lignes de contrevallation creusées, l'artillerie mise en batterie du côté de l'abbaye Kirk et du collège Saint-Sauveur. Le château de St-Andrews se trouva écrasé de projectiles mortels, et harcelé d'armes diverses, à un point tel que personne ne put se maintenir sur les murs. De nombreux anglais furent ainsi blessés ou tués sur les murailles.

À l'abbaye Kirk, l'artillerie française était si haut perchée que les canonniers français pouvaient apercevoir l'intérieur des murs de St-Andrews, dans plusieurs secteurs.

Mais, dans le château commença à se répandre une insidieuse épidémie de peste. Nombreux furent ceux qui en furent atteints et sentirent la mort envahir leur corps. John Knox,[2] leader spirituel, décida que ce n'était qu'une simple punition divine contre ceux qui n'avaient pas bien agi. Cela

---

[1]*Précisa un chroniqueur anglais.*

[2]*John Knox* était un Anglais né en 1514 à Haddington, dans le Nord de l'Angleterre mais sur les marches des Lowlands écossais. D'abord prêtre catholique, il devint le leader passionné de la Réforme et fonda l'Église presbytérienne d'Écosse. Capturé par les Français qui en firent un galérien durant 19 mois, il fut relâché sur intervention et bons offices de la couronne d'Angleterre dont il était le principal agent d'annexion en Écosse. En fait, en dépit des nombreux massacres perpétrés par les Anglais en terre écossaise, l'Angleterre ne put réussir à annexer l'Écosse méridionale ou Lowland à la couronne britannique que par la force spirituelle, par la propagation du protestantisme dans ce pays qui divisa les Lowlanders au bénéfice de l'annexion. Quant à l'Écosse du Nord ou Highland, restée catholique et anti-anglaise, son système clanique très hermétique fit que ce fut une tout autre affaire. Totalement imperméable à la pénétration des Anglais, ces derniers durent en arriver aux massacres et finalement au *nettoyage ethnique* pour en venir à bout. [pour en savoir plus, voir le Répertoire aux rubriques *Nettoyage ethnique* en Écosse, ou *Massacre de Glencoe*.

mit un terme aux suggestions des hésitants[1] qui commençaient à craindre que Dieu voulût punir les Protestants.

Le dernier jour de juillet, durant la nuit du 29 au 30, une grosse batterie fut mise en action: 14 canons dont 4 dits *royaux*.[2] Le pilonnage commença à 04h00 du matin. Avant 10h00, tout le secteur Sud, entre la tour et le blockhaus, était devenu une brèche praticable. Cette casemate[3] fut alors coupée du reste de la ville. Entre 10h00 et 11h00, il se mit à pleuvoir; c'était une averse comme on en avait rarement vu. Elle dura une heure. Elle atteignit une telle violence qu'un homme ne pouvait rester à l'extérieur. Les batteries se turent. Certains, dans le château, affirmèrent qu'il fallait *tout mettre entre les mains de Dieu*.

Finalement, après consultation et négociation, le Prieur de Capoue, Léon Strozzi, dépositaire des pouvoirs du roi de France, annonça aux Français que le château serait rendu le 30 juillet 1547. Il le fut.

Selon les clauses de la Capitulation:

♦La vie de tous dans le château serait épargnée, aussi bien celle des *pieds-noirs* anglais que celle des Écossais protestants qui avaient collaboré avec les Anglais.

♦Les prisonniers de guerre anglais seraient transportés en France, et, de là, aux frais et dépens du roi de France, envoyés dans le pays de leur choix à l'exception de l'Écosse. Les Écossais traîtres, c'est à dire les *"Collaborateurs,"* seraient amnistiés.

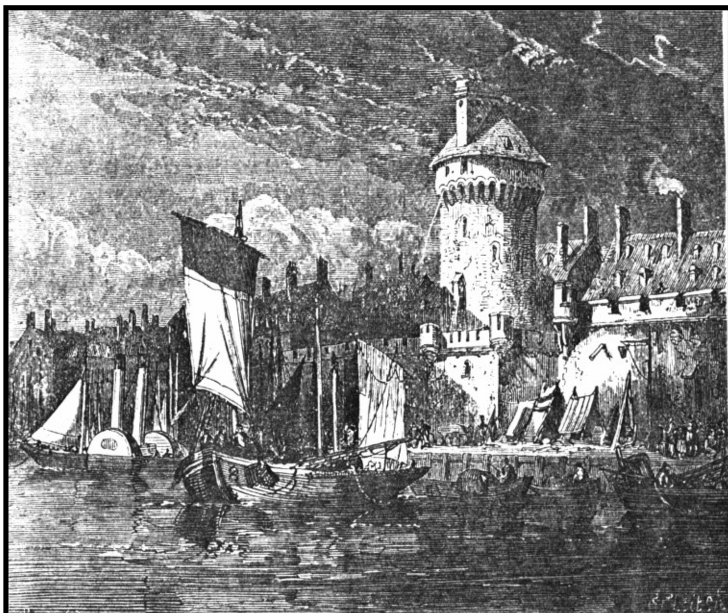
Les galères françaises retournèrent en France, le 7 août, avec les prisonniers. Elles touchèrent le continent à Fécamp, puis remontèrent la Seine jusqu'à Rouen pour y relâcher.

Conséquence de cette défaite anglaise : Les assassins du cardinal Beaton, John Knox, Lessetey et d'autres, furent ramenés en France et emprisonnés au château de Cherbourg et au Mont-Saint-Michel.

Dès le départ des Français, le Protecteur Somerset jugea le moment opportun... pour effectuer sa *troisième*

[1]Tout au moins de ceux qui s'étaient convertis par opportunisme. On se rend compte à quel point la sensibilité de ces protestants de fraîche date restait "catholique". Penser que le mal qui arrive à l'homme n'est qu'une punition divine bien méritée reste une réaction beaucoup plus *catholique* que *protestante*.
[2]Ou *doubles canons,* de gros calibre
[3]Le blockhaus.

invasion de l'Écosse. Le 4 septembre il traversa la Tweed, rivière frontalière de l'Écosse, avec 18 000 hommes. Appuyé par la flotte de l'amiral Clinton, il remonta la côte. Le 10 septembre, *Samedi Noir* dans l'Histoire d'Écosse, il battit les Écossais à la Bataille de Pinkie, près de Musselburgh. *Le massacre fut impitoyable.* Après la bataille, il avança vers Édimbourg, brûla Leith et l'abbaye de Holyrood, mais échoua devant le château[1].



Saint-Malo

[1]Une semaine après, le 18 septembre, il repartit vers l'Angleterre, laissant une garnison commandée par John Luttrell dans l'île d'Inchcolm.



John Knox, le frontalier anglo-protestant qui força les Écossais catholiques à la conversion.

Saint-Malo. *Bataille navale de*

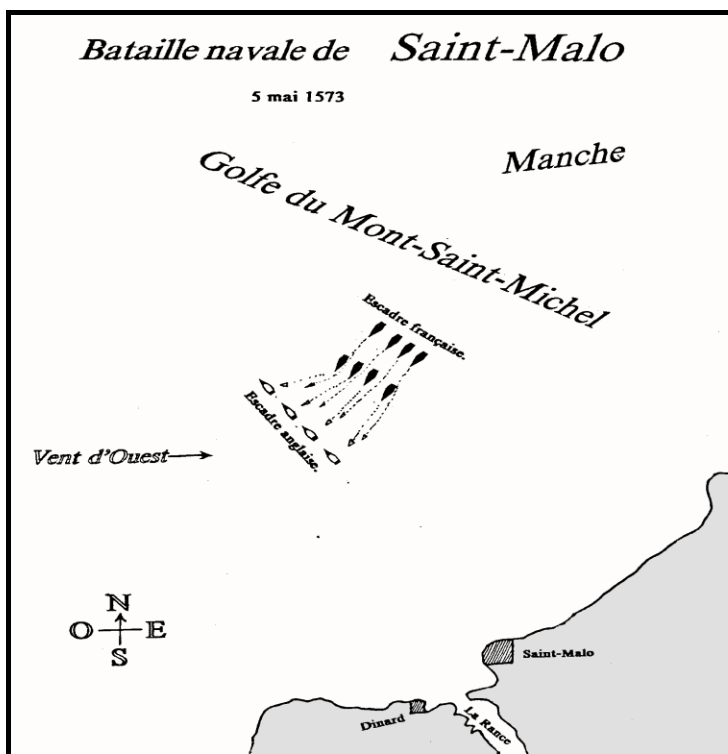
Date de l'action : 5 mai 1573.

Localisation : Ville [et port] de Bretagne, située à 300 km à l'ouest de Paris et à 80 km au N.-N.-O. de Rennes. Coordonnées géographiques: 48° 39' de latitude Nord, et 02° 01' de longitude Ouest.

Conflit : En France, c'était la guerre civile: la Quatrième Guerre de Religions, 1572-1573. Aide anglaise aux Protestants français.

Contexte : En échange de places-fortes en France, l'Angleterre s'engagea à aider les Protestants français à obtenir gain de cause. Une flotte anglaise venue secourir La Rochelle se heurta à une flotte française, et battit en retraite vers Belle-Île dont elle s'empara.

Effectifs engagés ♦**Français** : environ 600 hommes sur 8



navires de commerce armés. ♦**Anglais** : 4 navires de guerre

montés par environ 1 200 hommes.
Résumé de l'action : Montgomery qui, depuis le 28 août, occupait Belle-Île au nom de l'Angleterre, avait demandé des renforts et des munitions. 4 vaisseaux de guerre anglais de Jersey appareillèrent à destination de Belle-Île. Dès que les marins français de Roscoff en eurent avis, ils apprêtèrent 8 navires de commerce, armés en guerre, pour les intercepter.

Les deux petites escadres se rencontrèrent par le travers de Saint-Malo deux heures avant le coucher du soleil. Comme les Anglais avaient l'avantage du vent, ils s'élancèrent sur les Français, et, le 5 mai, au lever du jour[1], les sommèrent de se rendre. C'est alors que les navires français se mirent en ligne de bataille et s'élancèrent à l'abordage sur les navires anglais. Les Anglais lâchèrent des bordées meurtrières et coupèrent les grappins d'abordage pour se débarrasser des assaillants. Le combat acharné dura *un jour et demi* à l'issue duquel 300 tués et des centaines de blessés recouvraient les ponts anglais[2]. Finalement, le jeudi à 03h00, l'escadre de la Royal Navy finit par baisser pavillon.
Pertes ♦**Les Français** eurent 120 tués et 160 blessés, soit la moitié de leurs effectifs. ♦**Les Anglais**, 300 tués et 400 blessés.
Conséquence de cette défaite anglaise : Ne recevant aucun renfort, Montgomery ne put résister longtemps dans Belle-Île et dut se résoudre à abandonner le secteur aux Français.



[1]Durant la nuit, les bâtiments étaient restés sur place
[2]Et autant les ponts français, sans aucun doute, même si le chroniqueur n'en fait pas mention.

Saint-Ninians. *Attaque contre*

Date de l'action : Mi-août 1548.

Localisation : Ancien bourg et port d'Écosse, comté de Stirling. Coordonnées géographiques approximatives : 56° 07' de latitude Nord, et 03° 57' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise. Participation française. La France et l'Angleterre étaient officiellement en paix depuis le 17 juin 1546.

Contexte : La France envoya une flotte, en juin 1548, à l'aide des Écossais qui tentaient de résister à l'annexion anglaise. Le 17 juin, la flotte française débarqua sans opposition ses troupes en rade de Leith, le port d'Édimbourg. Ayant reçu, en août, des renforts de Londres[1], Clinton passa de la défensive à l'offensive.

Chefs en présence ♦**Royal Navy** : amiral Thomas Seymour; vice-amiral Clinton. ♦**Marine Royale** : vice-amiral de La Meilleraye; lieutenant-général Montalembert d'Essé.

Effectifs engagés ♦**Royal Navy** : 42 navires de guerre.

Stratégie ou tactique : Les chaloupes anglaises de débarquement furent repoussées par des lignes d'Infanterie française qui tiraient par volées à partir des plages.

Résumé de l'action : Après une tentative de s'emparer de Leith, principale base française en Écosse, la flotte anglaise pilonna les défenses françaises afin de préparer un débarquement à Saint-Ninians, tenue par les Franco-écossais.

Mais lorsque le Corps de débarquement en chaloupes, sous le commandement de l'amiral Thomas Seymour, essaya de toucher terre, ce fut de nouveau un carnage. Certains soldats réussirent à débarquer et à s'accrocher au terrain, mais sans succès. Soudain ce fut la panique. Les survivants se précipitèrent vers les chaloupes dont certaines étaient éventrées par l'artillerie française. Quelques-uns seulement réussirent à fuir en abandonnant de nombreux morts et blessés sur les plages ou dans les eaux froides de la Mer du Nord.

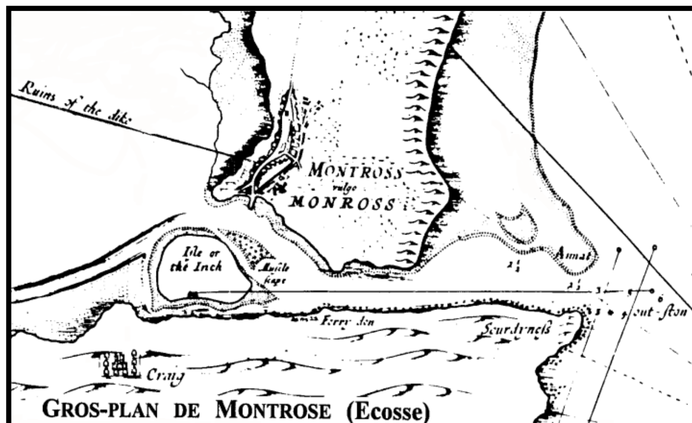
Pertes ♦lourdes du côté anglais, mais sans précision.

Conséquence de cette défaite anglaise : Partout les Anglais étaient repoussés dans leurs tentatives d'annexion de

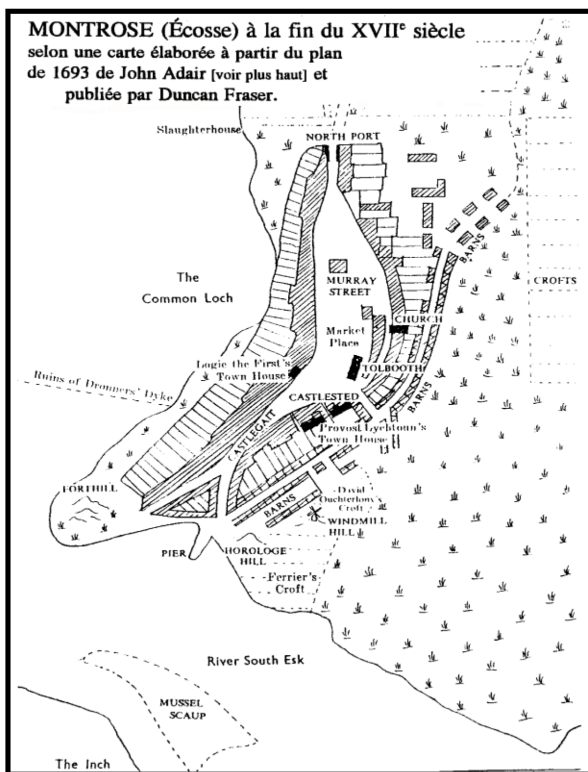
---

[1]Une nouvelle escadre commandée par l'amiral Thomas Seymour.

l'Écosse.



GROS-PLAN DE MONTROSE (Ecosse)



MONTROSE (Écosse) à la fin du XVII[e] siècle selon une carte élaborée à partir du plan de 1693 de John Adair [voir plus haut] et publiée par Duncan Fraser.

Saint-Pierre. *Raid naval sur*

Date de l'action : 31 juillet 1549.

Localisation : Île de Guernesey, archipel anglo-normand, Manche. Aujourd'hui Saint-Peter-Port. Coordonnées géographiques: 49° 27' de latitude Nord, et 02° 32' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise: participation française. La France et l'Angleterre seront officiellement en guerre le 8 août 1549, date à laquelle la France déclarera la guerre à l'Angleterre. La guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint était momentanément suspendue, jusqu'en 1551.

Contexte : La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise, avait lancé un appel à la France qui avait envoyé un autre Corps Expéditionnaire en juin 1548. C'est, en fait, ce qui ralluma les hostilités entre la France et l'Angleterre.

Stratégie ou tactique : La surprise fut l'élément majeur de la réussite de cette attaque. Mais, comment l'escadre anglaise pouvait-elle dormir quand l'île voisine venait d'être envahie par les Français ?

Résumé de l'action : Alors qu'une escadre française venait d'occuper Sercq et de la fortifier, l'escadre des galères alla surprendre le port de Guernesey où *dormait* l'escadre anglaise. La plupart des officiers anglais dormaient à terre. Sous les bordées de l'artillerie française, les navires anglais sombraient les uns après les autres. Le vaisseau-amiral anglais[1] allait succomber à son tour, et les marins anglais être massacrés, lorsque le château de Guernesey, se réveillant enfin, se mit à bombarder les navires français. Les canons du château, en position élevée pouvaient être entendus à travers toute l'île. Une galère française fut fort avariée et dut se faire remorquer jusqu'à l'île de Sercq. Une autre emporta les blessés français à Rouen.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Après ce raid, l'escadre française des galères pénétra dans la baie de Boulay, à Jersey. Une compagnie de débarquement marcha sur le village de Trinité où elle brûla la maison du *"Justicier juré"*. Puis l'escadre se dirigea vers Saint-Malo où elle fit relâche.

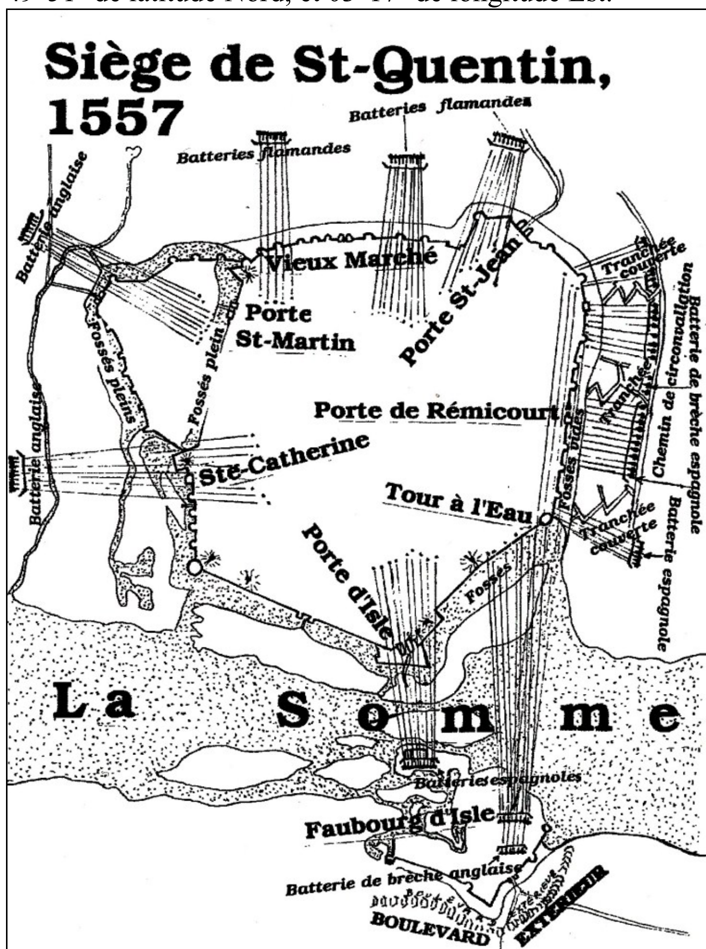
VAISSEAUX DE LA ROYAL NAVY le 5 janvier 1548 in Archæologia V., 218. Les dates sont tirées pour la plupart de Oppenheim «Administration of Royal Navy»					
Nom du vaisseau	**En construc.**	**Tonnes**	**Hommes**	**Canons cuivre**	**Canons de fer**
HENRI-GRÂCE-À-DIEU	1540	1 000	700	19	103
PETER	1536	600	400	12	78
MATTHIEU	1539	600	300	10	121
JÉSUS	1544	700	300	8	66

[1]La MIGNONNE. Rappelons qu'à cette époque, de nombreux vaisseaux de la Royal Navy portaient des noms français, langue maternelle du roi d'Angleterre Édouard VI, comme de son père Henri VIII Tudor. La MIGNONNE avait été baptisée par Henri VIII, créateur de la Royal Navy. Jusque-là, la flotte de guerre était fournie par les Cinque Ports d'Angleterre.

PAUNCY	1544	450	300	13	69
GREAT-BARK	1539	500	300	12	85
LESS-BARCK	1539	400	250	11	98
MURRYAN	1545	500	300	10	53
STRUCE-OF-DAWSKE	1544	450	250	0	39
CHRISTOPHER	1519	250	22-	1	63
TRINITY HENRY	1539	300	230	6	78
SWEEPSTAKE	1536	140	160	0	23
MARY WILLOUGHBY	1545	450	250	16	46
ANNE GALLANTE	1544	3009	200	4	52
SALAMANDER	1546	300	200	4	40
HART	1544	20	100	8	45
ANTELOPE	1544	240	140	6	30
SWALLOW	1539	180	120	6	35
UNICORNE	1523	200	140	5	48
JENNET	1545	200	140	8	37
NEW-BARK	1546	200	120	4	39
GREYHOUND	1546	200	120	5	42
TIGER	1536	140	140	2	48
BULL	1546	60	40	2	26
LION	1544	140	120	3	42
GEORGE	1544	83	55	4	22
DRAGON	?	80	44	2	15
FALCON	1545	80	55	2	26
BLACK PINNACE	?	20	26	0	
TOTAL	53 vaisseaux	11 268	7 780	237	1 850



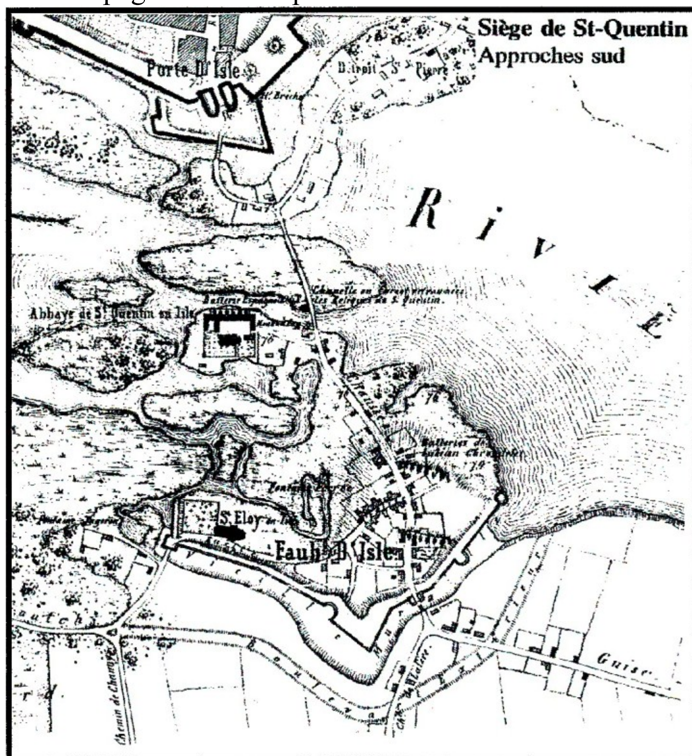
Saint-Quentin. *Bataille et siège de*
Date de l'action : 2 – 10 août 1557.
Localisation : Ville de France, département de l'Aisne, sur la Somme ; à 40 km de Laon. Coordonnées géographiques : 49°51' de latitude Nord, et 03°17' de longitude Est.



Conflit : La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint avait repris en 1551. Charles Quint avait abdiqué en 1556 au profit de son frère Ferdinand à la tête du Saint-Empire romain germanique[1]. L'Angleterre, suivant sa stratégie habituelle, se joignit à celui qui lui semblait le plus

[1]Empire qui n'avait, comme le disaient certains cyniques de l'époque, rien de saint, rien de romain ni rien d'un empire.

assuré de gagner, l’empire de Charles Quint, qui comprenait l’Espagne et son empire.



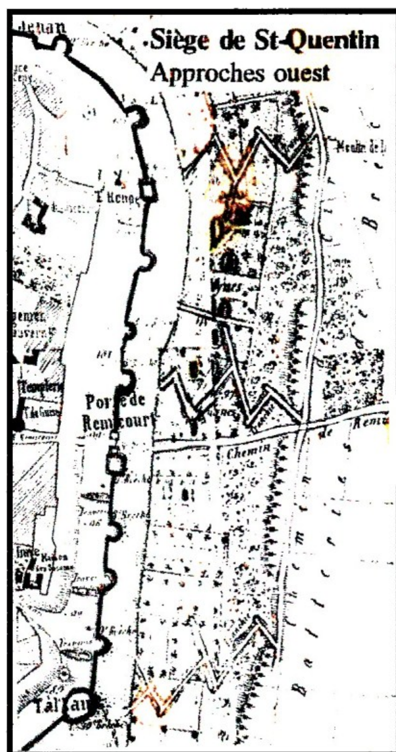
Contexte : Il faut dire que pour accroître sa puissance, Philippe II d’Espagne avait invité l’Angleterre, dont il avait épousé Marie Ière Tudor. Ce fut donc sans autre motif que de se joindre à la curée que l’Angleterre se joignit à l’Empire. Mal lui en prit, elle finit par perdre Calais, qui était tout ce qu’elle avait pu conserver de son empire médiéval sur le continent. Philippe II avait réuni des aventuriers allemands et des troupes anglaises avec de l’artillerie. La France fut ainsi envahie par une armée alliée. Cette armée[1] s’ébranla à la fin de juillet et se porta vers Rocroy qu’elle tenta en vain de surprendre, puis arriva à l’improviste le 2 août devant la ville fortifiée de Saint-Quentin.

[1]Composée de Flamands, d’Espagnols, d’Allemands et d’Anglais.

Chefs en présence ●**Anglo-Espagnols** : Emmanuel Philibert, duc de Savoie. Le comte de Pembroke, Clinton et Grey commandaient l'armée anglaise. ●L'amiral de Coligny dirigeait la **garnison française** de Saint-Quentin. Le connétable de Montmorency commandait les Français.
Effectifs engagés ●**Espagnols**, **Allemands** et **Flamands** : 35 000 fantassins et 12 000 cavaliers. **Anglais** : 12 000 hommes et une nombreuse artillerie. Les Anglais arrivèrent le 8 août. À partir de cette bataille et de ce siège, un contingent anglais se joignit aux Espagnols contre les Français. ●**Garnison française** de Saint-Quentin : Varlet de Gibercourt, maire, n'avait qu'une seule compagnie de 40 canonniers, 40 archers ; 15 canons de tout calibre en mauvais état, et 200 hommes des Milices bourgeoises. L'amiral de Coligny se jeta dans Saint-Quentin avec 250 hommes pour soutenir le siège.
Tactique : Haute et Basse-Ville étaient réunies par une muraille construite près de… 7 siècles plus tôt[1]. Tours rondes ou carrées à 100 mètres l'une de l'autre. Courtines rectilignes. Six portes ou poternes permettaient de pénétrer dans la ville. Stratégiquement parlant, Philippe II ne tira pas parti, pour les raisons exposées dans la rubrique *Conséquences,* de cette victoire qui lui ouvrait la route de Paris. Le duc de Guise eut donc le loisir de revenir d'Italie et de prendre Calais aux Anglais en guise de représailles pour leur intervention irréfléchie[2].
Résumé de l'action :Dès le 2 août, le gros des cavaleries espagnole et allemande marchèrent vers la Chaussée de Rouvroy. La ville fut vite investie tandis que les bandes espagnoles attaquaient impétueusement le boulevard[3] extérieur établi en avant de la vieille muraille du faubourg d'Isle. Ce boulevard n'avait aucun parapet le long du fossé, Les Espagnols s'emparèrent des maisons qui dominaient le terre-plein du boulevard, et firent pleuvoir sur les défenseurs une pluie de projectiles qui tua de nombreux miliciens

[1]Entre 884 et 885. On peut facilement imaginer dans quel état de délabrement elle se trouvait !
[2]En fait, depuis l'affaire de Boulogne, les Français attendaient que les hostilités se rallument avec les Anglais pour leur prendre la dernière ville qu'ils possédaient encore sur le continent.
[3]Rappelons encore que le mot boulevard désignait un ouvrage de défense. Plus tard, lorsque ces lignes de défense furent démolies et les pierres taillées récupérées par les bourgeois de la ville pour se construire des maisons, elles furent remplacées par des rues larges et bordées d'arbres qui gardèrent le nom de boulevard.

français. Finalement ces derniers se replièrent dans les vieux murs, abandonnant le boulevard aux Espagnols.



Le soir du 3 août, les Français lancèrent une contre-attaque contre le boulevard espagnol et les maisons voisines qui servaient d'appui-feu. Les Espagnols commencèrent à plier puis contre-attaquèrent et réussirent à refouler les Français. Une sortie le lendemain n'eut pas plus de succès. Le 8 août, les Anglais arrivèrent. Ils installèrent leur camp de tentes entre *Raulcourt* et *Florimont*. Les assiégés étaient découragés par leurs échecs du 3 et du 4. L'amiral de Coligny fit sortir dans la soirée, 700 invalides et vieillards qui ne pouvaient participer à la défense ni aux travaux de terrassement. Ces malheureux furent horriblement maltraités en traversant les lignes anglo-espagnoles. Cruauté inutile de la part de Coligny car les réserves de vivres ne nécessitaient pas un tel sacrifice[1].

Durant la nuit du 8 au 9, les Alliés approchèrent leurs batteries de brèche, et les mirent en position à bout portant en face de la vieille muraille du Faubourg l'Isle. Croyant à une sape, Coligny fit évacuer l'artillerie des murailles du faubourg, puis il fit piéger toutes les maisons avec

[1]La XLII[e] Règle tactique du philosophe platonicien Onassandre, [du I[er] siècle après J.C. Il écrivit un traité de stratégie], prescrivait aux assiégeants de faire introduire dans les forteresses assiégées le plus grand nombre possible de bouches inutiles afin d'épuiser rapidement les stocks de vivres. La démarche était donc conforme à la tactique militaire, quoique contraire à l'humanisme de l'époque.

des matières inflammables. À l'aube, les batteries espagnoles commencèrent à tirer contre la vieille muraille. Coligny fit alors retirer ses troupes en bon ordre vers la Porte d'Isle et mettre le feu aux maisons évacuées. Un artificier écossais qui combattait pour les Français, fut chargé de cette mission incendiaire. La Porte d'Isle fut murée ; mais un dépôt de vieille poudre, qui se trouvait dans une tour flanquant cette porte, sauta par accident, ouvrant une brèche de 12 mètres de large. Cependant, l'incendie du faubourg empêcha les Alliés de s'en rendre compte, et, en moins d'une heure, la brèche fut elle-même murée et colmatée.

Bataille de la Saint-Laurent (10 août[1])

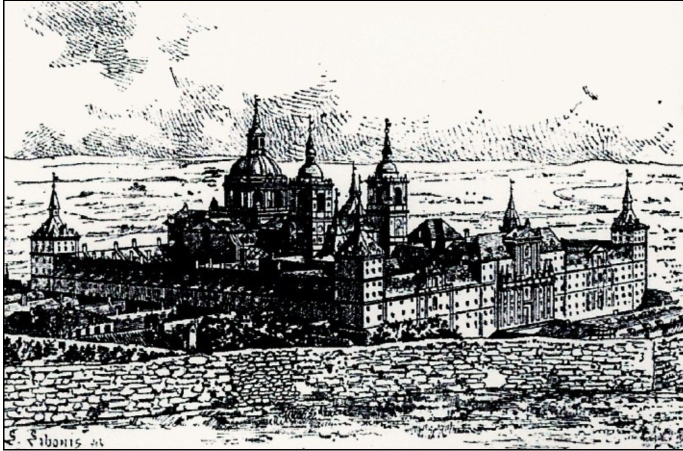
Voyant que le ravitaillement de la ville en vivres était impossible par la ruse, l'Armée française de Secours du connétable de France se forcer les Anglais, les Flamands et les Espagnols à lever le siège. Le 9 août, les 4 000 fantassin, 2 000 cavaliers et 15 pièces d'artillerie du connétable se concentrèrent à La Fère. L'armée assiégeante couvrait la plaine de Remicourt, depuis la route de Cambrai jusqu'à la Somme, devant Rouvroy, Morcourt, Remaucourt et Omissy. Le parc d'artillerie se concentrait entre l'arbre de Remicourt et la Porte Saint-Jean. Autour du Faubourg Saint-Jean, des corps allemands et espagnols avaient pris position. Au centre de la plaine, derrière Remicourt, le duc de Savoie, le prince d'Orange, et, le 12 août, Philippe II lui-même. Les Flamands et les Wallons[2] campaient sur les hauteurs de Cépy, vers Florimont. Au-delà de Raucourt, l'infanterie anglaise, pour la plupart, écossaise, irlandaise et galloise. À Gauchy, la cavalerie anglaise, et, sur les hauteurs du Faubourg d'Isle, une batterie anglaise. Le 10 août, l'armée française[3] atteignit les hauteurs de Gauchy, en vue de *l'armée alliée trois fois plus nombreuse*. Le connétable français qui se prenait pour un stratège génial, se vantait de vouloir donner une bonne leçon aux Alliés. Mais il allait lui en cuire. Ne songeant qu'à l'attaque, il culbuta deux compagnies ennemies postées au moulin de Gauchy, et bloqua

[1]Le 10 août était la fête de St-Laurent.
[2]Commandés par le comte d'Egmont.
[3]900 Gendarmes, 1 000 chevau-légers et arquebusiers à cheval, 15 compagnies françaises d'infanterie et 22 compagnies allemandes, 15 pièces d'artillerie.

14 unités alliées dans le Faubourg d'Isle. Arrivé au bord de la Somme, en face de Raucourt, le connétable mit son artillerie en batterie le long de long de la rive gauche et pilonna, par-dessus la Somme, le camp du duc de Savoie, forçant ce dernier (Philibert) à l'abandonner.

Vers midi, le duc de Nevers, à la tête des Gendarmes, vint éclairer les plaines de Neuville, et aperçut l'encerclement. Voyant la supériorité numérique écrasante des troupes alliées, il n'osa attaquer sans ordre de ses supérieurs avec sa seule unité de Cavalerie et préféra en avertir le connétable qui ordonna la retraite, satisfait d'avoir accompli sa mission d'introduire des secours dans la ville. Mais il était trop tard pour éviter la bataille. L'Infanterie française avait reçu l'ordre de s'ébranler. Elle avança en bon ordre vers le Bois de Jussy qui pouvait lui offrir un couvert contre les attaques de la Cavalerie alliée. Voyant cela, les escadrons espagnols de Cavalerie enveloppèrent plus étroitement l'armée française. Le comte d'Egmont (allié) chargea avec 2 000 cavaliers wallons et assaillit le flanc français, tandis que les troupes de Brunswick attaquaient l'autre flanc avec 2 000 arquebusiers montés. Le duc d'Enghien contre-attaqua mais ne put empêcher la confusion de se propager dans les rangs de l'arrière-garde française. Un incident vint encore aggraver la position déjà précaire de cette arrière-garde française : une compagnie de chevau-légers anglais[1], se rendant compte que les Français, en mauvaise posture, risquaient de perdre la bataille, tourna bride au milieu de la bataille, et passa toute entière aux Alliés. En vain les officiers français tentèrent-ils de les retenir. Ils restèrent sourds à tout appel, voyant s'ébaucher la défaite et les terribles représailles que leur infligeraient leurs compatriotes. Pour se racheter et se dédouaner, ils poussèrent le zèle jusqu'à attaquer au passage une unité isolée de Cavalerie française qui s'était éloignée de son Corps d'armée. Cet acte de traîtrise les absolurent de tout blâme de la part de leur monarque.

[1]Des mercenaires anglais à la solde de la France.



Le palais royal espagnol de l'Escurial, construit sur un site de grandes forges qui avaient laissé dans le sol de nombreuses scories ; d'où le nom.

Pendant ce temps, l'Infanterie française avait progressé en bon ordre, mais elle fut attaquée de toutes parts par des forces écrasantes à la sortie du village d'Essigny-le-Grand. Devant cette impétuosité, les Français se mirent en carrés et soutinrent le choc initial et les charges meurtrières qui se succédèrent durant quatre longues heures. Les Alliés eurent alors recours à l'artillerie pour entamer ces carrés humains qui se désagrégèrent ; et ce fut un carnage d'enfer jusqu'au soir. Tous les canons français restèrent aux mains des Alliés excepté deux qui purent être halés et ramenés à La Fère.

Le roi d'Espagne, Philippe II, arriva le 12 dans la joie la plus débordante. Malheureusement pour la coalition anti-française, il ne donna par l'ordre de marcher immédiatement sur Paris afin d'exploiter cette victoire, alors que l'armée française était détruite et que cette route lui était grand ouverte. Cette défaite jeta la consternation chez les assiégés de Saint-Quentin. Henri II lui-même en fut extrêmement perturbés. En fait, par leur défense prolongée, les Saint-Quentinois allaient donner au roi de France le temps de rassembler une nouvelle armée.

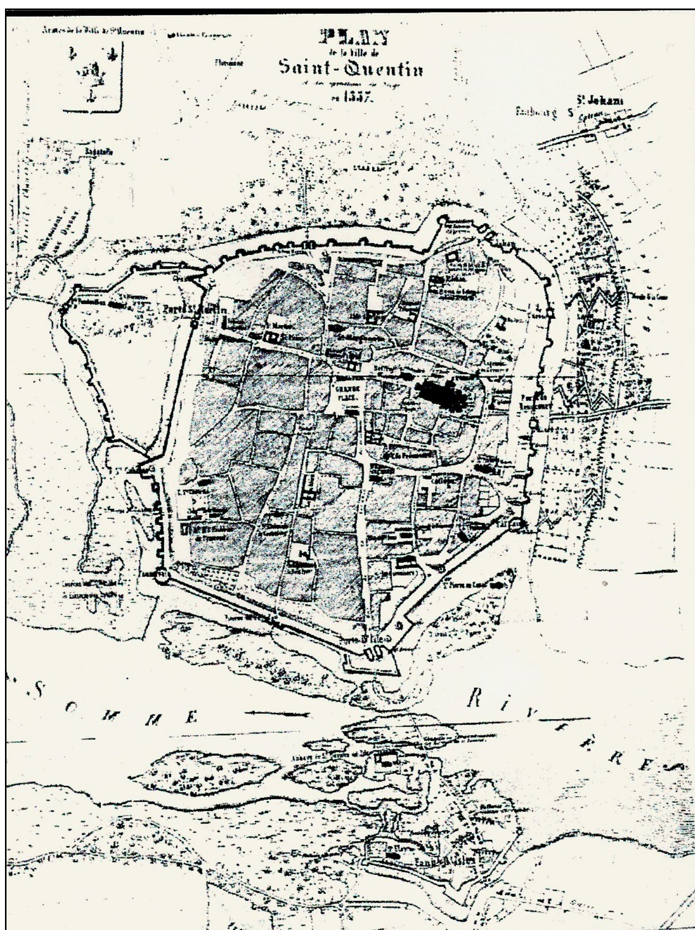
Depuis son arrivée, le 8 août, une grande batterie française avait été postée de l'autre côté de la Somme, sur les hauteurs du Faubourg d'Isle, en prolongement d'une batterie espagnole. Ces canons prenaient en écharpe la

courtine de Remicourt, interdisant aux soldats et aux travailleurs-sapeurs de s'en approcher. Le 15 août, les Français firent avancer de vieilles barges hors service, les firent remplir de terre et les échouèrent les unes sur les autres afin de renforcer le bas des murailles. Des contre-mines françaises attaquèrent les mines[1] alliées dans cinq ou six directions. Les Coalisés avaient ouvert, le 12 août, des tranchées couvertes, l'une en direction de la Tour à l'Eau, et les autres plus au Nord, sous la pluie de pavés que les habitants leur lançaient en vain. Les Espagnols purent bientôt établir de nouvelles batteries de brèche pour démolir les vieux murs de grès. De la Porte St.-Jean à la Tour à l'Eau, sur 1 000 mètres seulement, tirait une seule gigantesque[2] batterie espagnole de 50 pièces. Les Flamands battaient le Nord et les Anglais l'Ouest. Voyant que ces bombardements transformaient rapidement ses murailles en gravats et gravillon, l'amiral Coligny demanda des renforts au duc de Nevers à La Fère

Ce dernier envoya 300 arquebusiers, qui, mettant à profit une attaque de diversion de cavaliers français, tentèrent non sans mal de pénétrer dans la ville ; 120 seulement y parvinrent. Désespéré, Coligny expulsa 600 nouvelles bouches inutiles, qui furent horriblement maltraitées par les assiégeants. Les quartiers et les murailles de l'Isle e3t de Rémicourt s'écroulaient les uns après les autres. Le 26 août, l'artillerie alliée cessa vers 14h00 son bombardement fracassant. Le silence se fit, pesant, et même effrayant. Pendant que les Français tâchaient de barricader les murailles détruites, les Coalisés faisaient exploser des mines. Le 27, le bombardement reprit, dense, depuis l'aube jusqu'à 14h00, afin d'agrandir les brèches. Les morts jonchaient les rues de la ville. Les hommes enfermèrent les femmes et les enfants dans les caves, afin de leur épargner la mort ou le viol, et montèrent sur les ruines des fortifications, car l'assaut final allait être déclenché.

---

[1]Mines : il s'agit bien sûr de tunnels, premier sens du mot mine. Le sens actuel (charge explosive) en découla, car le but de ces mines-tunnels était de faire écrouler les murailles, soit en sapant le sous-sol, soit par charge explosive.
[2]Gigantesque à l'aune du XVIe siècle. Mais on était loin des 5 ou 10 000 canons que les Français ou les Allemands alignaient à la Marne ou à Verdun.



Vers 14h00, le bombardement cessa et les colonnes d’assaut franchirent les chemins couverts et les fossés comblés par les gravats des murailles. Une colonne s’élança vers le couvent des Jacobins[1] ; ce fut un échec. Les Allemands furent pratiquement exterminés par les Français. Une autre colonne attaqua la Tour à l’Eau et la troisième vers la Porte d’Isle.

Les Français avaient repoussé ce premier assaut. Mais de nouvelles colonnes d’Infanterie alliée s’ébranlèrent. Le combat fit rage de nouveau, finalement, la Tour Rouge fut prise par les Espagnols et Coligny capturé.

[1]Des troupes espagnoles renforcées de 1 500 Allemands à la solde et sous commandement des Anglais.

Une heure plus tard, la ville tombait entre les mains des Coalisés qui pillèrent chaque maison avec grande minutie. Des sections de murs résistaient encore. Mais les résistants français qui ne voulaient pas capituler furent pris à revers, par derrière, et passés au fil de l'épée.

Saint-Quentin succomba enfin après un mois de résistance. Tout fut pillé, incendié et les femmes violées jusqu'à la dernière.

Pertes : de 5 à 8 000 Français périrent dans la bataille dite *de la Saint-Laurent*[1]. Le connétable français fut fait prisonnier par les Espagnols.

Conséquence de cette défaite française : La capitulation de Saint-Quentin fut paraphée le 27 août 1557. Mais, Philippe II ne tira pas parti de cette victoire, et, au lieu de marcher sur Paris, et de mettre la France à genoux, il se contenta de ravager la région, puis il revint à Bruxelles le 15 ou le 20 octobre[2].

Le duc de Guise, rappelé d'Italie, arriva à marche forcée, et, en janvier 1558, prit Calais aux Anglais, en représailles. Cette victoire fut suivie de de prise de Guines, de Thionville, de Charlemont, de Dunkerque et de Bergues-Saint-Winoc. L'Espagne signa enfin le Traité de Câteau-Cambraisis, et, le 18 décembre 1559, Saint-Quentin fut évacuée et rendue à la France.

Pourquoi donc, après cette bataille de Saint-Quentin, Philippe II d'Espagne ne s'élança-t-il pas sur la route de Paris, perdant ainsi le bénéfice de sa victoire ? En fait, ce fut par jalousie. Il craignit de grandir le prestige du duc de Savoie, grand vainqueur de la Bataille de Saint-Quentin. Mais ce fait (sacrifier son propre succès par jalousie) ne fut

[1]D'aucuns racontent que, durant le siège, l'artillerie espagnole détruisit par erreur une église dédiée à Saint-Laurent. Philippe II, fort superstitieux, fit vœu d'élever un monastère (San Lorenzo del Escorial, Saint-Laurent de l'Escurial, 1562-1584) en l'honneur de ce saint, et lui donna la forme d'un gril, en souvenir du supplice de ce saint homme. Le monastère devint ensuite un palais royal. Comme dit ailleurs, le nom d'Escurial vient de e*scorias* (scories), car le lieu-dit était une ancienne mine de fer. Selon d'autres, il appela le monastère ainsi à cause de sa victoire le jour de la fête de Saint-Laurent.

[2]«Quelles que soient les circonstances, jamais la victoire ne peut avoir de grandes répercussions si elle n'est pas exploitée» par une poursuite. «C'est seulement alors que l'on récolte la plupart des trophées qui donnent à la victoire sa consistance.» Carl von Clausewitz, De la Guerre, chap. XII, p.285. Ainsi, la destruction de l'Allemagne par les Russes et par les Américains, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale fut plus efficace pour la paix future, que la simple occupation de la Ruhr par les Français à la fin de la Première. L'occupation de la Ruhr enragea les Allemands, tandis que la destruction du pays entraîna un pacifisme durable et un solide besoin de démocratie.

pas un cas unique dans la vie de ce roi surprenant. Plus tard, après la bataille de Lépante contre les Turcs, Philippe II ne fit pas attaquer Constantinople afin que son demi-frère, don Juan d'Autriche, bâtard de Charles Quint, qui commandait officiellement la flotte chrétienne[1], n'obtienne pas une gloire universelle en s'emparant de la capitale ottomane. Le bâtard don Juan d'Autriche avait été conçu par Barbara Blomberg, fille d'Artisan, dans des circonstance particulières : lorsque Charles Quint perdit son épouse regrettée Isabelle de Portugal, morte 7 ans plus tôt, il resta chaste et pur depuis ce temps. Mais le revers de cette solitude était que l'Empereur sombrait irrésistiblement dans la ‘‘mélancolie'', maladie héréditaire des Habsbourg[2]. Son entourage décida alors de mettre entre ses bras une femme du commun, qui lui redonnerait bonheur et joie de vivre[3]. C'est alors qu'ils poussèrent dans son lit cette créature absolument irrésistible, Barbara Blomberg, à laquelle Charle Quint succomba une seule et unique fois ; ce qui prouve la force exceptionnelle de son caractère et l'emprise des interdits catholiques sur son esprits. Barbara ne le revit pas, mais, fort avisée, accorda aussitôt l'hospitalité de son corps généreux à plusieurs gentilshommes de la Cour impériale. Neuf mois après, elle accoucha d'un garçon[4]. Elle le fit savoir à l'Empereur, et, comme les recherches génétiques n'étaient pas encore de mise, elle put le faire reconnaître comme fils illégitime de l'Empereur Charles Quint qui régnait *sur un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais.* Cet enfant devint don Juan d'Autriche. Quand don Juan vint au monde, Charles Quint avait en outre engendré un héritier légitime nommé Philippe qui devint le fameux don Felipe II d'Espagne, le jaloux que nous venons d'évoquer. Déjà veuf et père d'un enfant nommé don Carlos, Charles Quint fit élever don Juan à la Cour avec don Carlos et Alexandre Farnèse[5]. Puis, en 1556, le grand Em-

[1]Toutefois le véritable chef était Andréa Doria. Et c'est ainsi que l'Empire ottoman ne fut pas démantelé après cette bataille.
[2]Nous dirions aujourd'hui la neurasthénie.
[3]N'importe quelle femme de l'aristocratie aurait été fort désireuse de remonter ainsi le moral du souverain, mais cela aurait eu des implications différentes au niveau de la Cour, en particulier la jalousie. Par contre, utiliser une femme du commun n'impliquait rien d'autre que le plaisir physique.
[4]Au début de l'année 1547.
[5]Né d'une rencontre fortuite entre Marguerite de Parme et Charles Quint encore adolescent.

pereur d’Occident se retira, aigri, dans un monastère espagnol (à Yuste) et abdiqua deux ans plus tard : il avait passé la totalité de son règne à épuiser les forces de son empire dans sa lutte contre les Français, contre les princes protestants de son empire, et contre les Turcs, que François Ier avait invité à attaquer le Saint-Empire romain germanique à revers, afin de soulager la France. Les Turcs s’incrustèrent ainsi en Europe.



Sandwich. *Raid contre*

Date de l'action : 28 août au 1er septembre 1457.

Localisation : Ancien port sur la Manche, comté de Kent, sur la rivière Saintour. Sandwich était l'un des Cinque Ports d'Angleterre. Aujourd'hui, la ville est à 3 km de la mer pour cause d'ensablement. 51° 17' Nord; 01° 20' Est.

Conflit : Guerre Civile des Deux-Roses en Angleterre [crise dynastique].

Contexte : Les humiliations de l'armée anglaise à la fin de la Guerre de Cent Ans avaient rendu le roi Henri VI impopulaire. Ses défaites successives sur le continent avaient contribué à la démoralisation et à l'indiscipline en Angleterre, où des hordes de vieux soldats rendus à la vie civile se souciaient peu de respecter les autorités en place et de se remettre au travail pour gagner leur vie.

Les Lancastre-Plantagenêt[1] régnaient en Angleterre par l'entremise de Henri VI, impopulaire pour avoir perdu cette Guerre de Cent Ans. Richard d'York revendiqua donc le trône de son cousin Henri VI. Durant les trente ans que dura cette guerre, les York et les Lancastre gouvernèrent à tour de rôle, suivant la fortune des armes.

En France aussi, fit rage, à partir de 1464, une guerre civile entre Louis XI et la grande noblesse dirigée, entre autres, par l'ambitieux duc de Bourgogne[2], Charles le Téméraire, et par le duc de Bretagne, François II. Le roi de France soutint le parti anglais de Lancastre [Tudor]; la maison d'York reçut l'aide du duc de Bourgogne.

Chefs en présence ♦**Anglais**: inconnus. ♦**Les Français** étaient commandés par le grand sénéchal de Normandie. L'escadre française par Pierre de Brézé, Cousinot, Giresme et Tarmes.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : inconnus. ♦**Flotte franco-castillane** : 60 bâtiments.

Stratégie ou tactique Coup de main-surprise. Cette expédition française était destinée à frapper Sandwich, base d'opération du parti yorkiste, dont la perte aurait eu pour résultat d'isoler les soldats de Warwick à Calais.

---

[1]Les Lancastre-Plantagenêt affichaient la rose rouge sur leurs armes. Richard d'York avait la rose blanche sur les siennes.

[3]Le duc de Bourgogne avait été l'une des causes de la prolongation de la Guerre de Cent Ans en s'alliant aux Anglais.

Résumé de l'action : Le 25 août 1457, le Corps Expéditionnaire français quitta le mouillage de La Fosse-de-Leure. Le dimanche 28, vers 06h00 du matin, la flotte française apparut devant Sandwich: 1.700 hommes débarquèrent à 15 km de la ville, le reste demeura à bord des navires afin de bloquer Sandwich par terre et par mer. La colonne de débarquement marcha en trois “bataillons” jusqu'à un boulevard anglais qui constituait un avant-poste.



L'avant-garde française de 600 hommes, commandée par Gaillard de Genouillac, s'élança à l'assaut des fortifications et s'en empara après un violent combat[1]

Le Corps de débarquement arriva au **Great Bulwark**[2], au coin Sud-Est de la ville dans la direction de la Deal. Là, les Français s'élancèrent à l'assaut contre les murs de pierre. Le combat fut féroce; les morts nombreux. Le Great Bullwark fut pris et les Anglais survivants se réfugièrent dans la ville. Les Français les poursuivirent et firent enfin leur jonction avec une deuxième troupe d'assaut qui avait progressé le long de la côte.

Tout alla selon les plans des Français. L'arrière-garde, commandée par le bailli d'Évreux, garda son disposi-

[1]au moment de l'assaut, les Français reçurent l'ordre exArès de ne toucher ni aux femmes ni aux églises, **sous peine de mise à mort immédiate**. Le souvenir de ce respect vis-à-vis des populations, si peu commun au Moyen-Âge, entraîna le jumelage de Sandwich et de Honfleur [d'où venait Pierre de Brézé] quatre siècles plus tard, en 1957. Signe des Temps, le respect des populations civiles fut célébré à cette occasion.
[2]Fortification-blockhaus à deux étages couronnée par de formidables canons.

tif de combat afin de repousser toute contre-attaque anglaise qui pourrait venir du côté de la plaine arrière.

Ce fut à ce moment que l'escadre française entra dans le port. Une grande caraque anglaise et 3 nefs de guerre essayèrent d'opposer quelque résistance; mais le grand sénéchal, qui disposait de 13 navires à *château d'avant*, les somma de cesser le feu. Alors, les marins anglais mirent bas les armes et abandonnèrent leurs navires contre la promesse de garder la vie sauve.

Sur terre, c'était aussi l'assaut. Les soldats anglais reculèrent de point d'appui en point d'appui jusqu'aux portes de la ville aussitôt refermées sur eux. Ces combats leur avaient coûté 500 tués. Puis, ils revinrent à la charge avec les milices voisines qui arrivaient en renfort, mettant les Français en grande infériorité numérique. Les Français conquirent neuf portes de la ville et hissèrent leurs étendards sur les murs. Pendant dix heures, les Français, qui n'avaient pu s'alimenter depuis le matin, résistèrent à des contre-attaques harassantes et incessantes. Cinq jours après, voyant que la ville était désormais trop fortement pressée, les chefs français donnèrent enfin l'ordre de rétrograder vers le port afin de rembarquer les prisonniers et le butin sur des navires de prise et sur ceux de l'escadre. Ils avaient eu cinq longs jours pour ramasser du butin. La caraque anglaise, que son tirant d'eau empêchait de touer à la mer à cette heure de la journée, fut incendiée.

Pertes ♦Les pertes **anglaises** en vies humaines dépassèrent les mille tués; les prisonniers à rançon furent nombreux et le butin important. Les Anglais perdirent en outre 25 navires dont trois très gros. ♦Les pertes **françaises** ne sont pas connues. Elle se chiffrent sans doute à plusieurs centaines. Selon les chroniques des deux nations, les soldats français se comportèrent de façon chevaleresque. Pas une femme ni une église ne fut violée. Le massacre de la population fut interdit par le commandement sous peine de graves sanctions. Par contre, le maire fut tué, les riches rançonnés, et les biens de grande valeur pillés; ce qui était le but du raid.

Conséquence de ce raid : Le jeudi 1er septembre, les Français levèrent l'ancre avec 24 navires anglais capturés, chargés de 2 à 300 000 livres de butin et de nombreux prisonniers bons pour rançon. En chemin, ils rencontrèrent une

grosse flotte anglo-portugaise avec laquelle ils engagèrent un combat acharné. À l'issue de la bataille navale, au cours de laquelle les Français avaient encore eu le dessus, ils réussirent à prendre aux Anglais un autre navire qui fut renommé La PETITE-TAVERNIÈRE.



Scarborough. *Prise de*

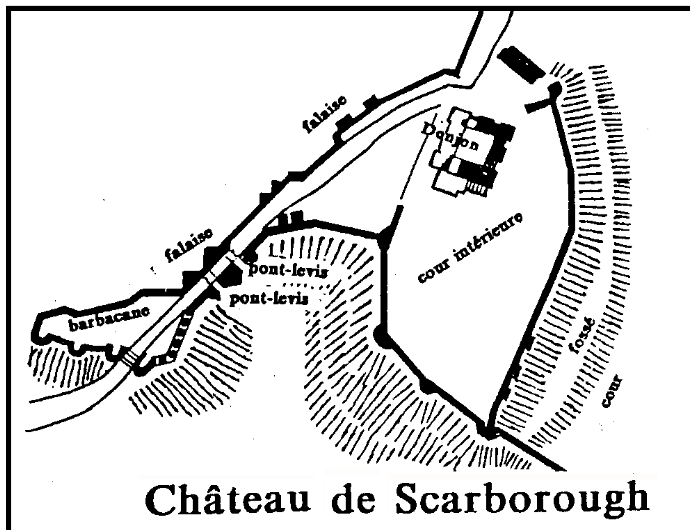
Date de l'action : avril 1557.

Localisation : Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord. 54° 17' Nord ; 00° 24' Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise; participation française. La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint avait repris en 1551.

Stratégie ou tactique : Comme riposte aux raids anglais sur des villages côtiers de France, les Français provoquèrent une sédition en Angleterre.

Résumé de l'action : Un hors-la-loi, Thomas Stafford, petit-fils du duc de Buckingham et neveu du cardinal de La Pole, débarqua une centaine d'aventuriers français et anglais dans le Nord-Est de l'Angleterre. Ils enlevèrent la forteresse de Scarborough par surprise. Une troupe escalada la muraille, s'empara du poste de garde d'une porte et l'ouvrit aux autres. Stafford, totalement enivré par son succès, se proclama... rien de moins que... roi d'Angleterre ! Mais dès la fin d'avril, les milices provinciales renversèrent ce roi au pied d'argile.



Pertes ♦inconnues.

Conséquence de ce combat : Insignifiante.

Sercq. *Coup de main sur l'île de*

Date de l'action : 27 juillet 1549.

Localisation : Île de l'archipel anglo-normand. Sark pour les Anglais. Coordonnées géographiques: 49° 26' de latitude Nord, et 02° 21' de longitude Ouest.

Conflit : Guerre anglo-écossaise : participation française.

Contexte : La France et l'Angleterre étaient encore officiellement en paix depuis le 17 juin 1546, mais il ne restait qu'une seule semaine de "paix". En effet, le 8 août 1549, la France déclara la guerre à l'Angleterre. La guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint [qui incluait le Saint-

SERCQ, île anglo-normande

Empire Romain germanique et l'Empire espagnol réunis] était momentanément suspendue, tout au moins jusqu'en 1551. La Régente d'Écosse, la Française Marie de Guise,

avait lancé un appel à la France qui avait dépêché un Corps Expéditionnaire en juin 1548.

Chefs en présence ♦**Français** : François du Breuil. ♦**Anglais** : Capitaine Wynter.

Effectifs engagés ♦400 soldats français débarquèrent. En fait, **l'escadre française** comptait plus de 2 000 hommes. ♦**L'escadre anglaise** transportait 2 000 hommes.

Stratégie ou tactique : inconnue.

Résumé de l'action : Le 27 juillet, une escadre française[1] débarqua des troupes dans l'île de Sercq. 400 Français débarquèrent, commandés par François du Breuil. Ils occupèrent l'île et la transformèrent en forteresse, en hérissant de fortins[2] les rares échancrures de la côte: la rade de l'Éperquerie, l'entrée de La Coupée et le promontoire qui domine la Baie de Dixcart.

L'escadre anglaise du capitaine Wynter, numériquement inférieure à l'escadre française —puisqu'elle ne comptait que 2 000 hommes— ne fit aucune tentative pour entraver le travail des Français.

Pertes ♦nulles.

Conséquence de cette défaite anglaise : L'installation de ce solide point d'appui par les Français permit les coups de mains contre les autres îles anglo-normandes. L'île fut reprise aux Français, en juillet 1558, par un navire de guerre hollandais, et rendue aux Anglais. La garnison française de 30 hommes fut surprise dans son sommeil. De nuit, les marins hollandais traversèrent La Coupée et pénétrèrent dans le Fort de l'Éperquerie.



[1]Composée de 10 galères, de 8 navires légers de la flotte et d'un transport logistique chargé d'outils et de briques.

[2]Ou plutôt de blockhaus ou casemates.

Combat des Six.

Autre nom : Bataille de Thérouanne.
Date de l'action : 22 juillet 1543
Localisation : Thérouanne, aujourd'hui un village du Pas-de-Calais situé à 10 km d'Aire-sur-La-Lys et à peine signalé sur l'autoroute de Calais, était autrefois une ville florissante qui fut anéantie en 1553 par Charles Quint. Ce dernier, courroucé de tant d'obstination à son encontre, fit passer au fil de l'épée tous ses habitants après une défense héroïque de ceux-ci[1]. Coordonnées géographiques: 50° 38' de latitude Nord, et 02° 15' de longitude Est.
Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles-Quint. Guerre d'Indépendance de l'Écosse.
Contexte : Le 20 juillet 1543, monseigneur de Villebon, capitaine et gouverneur de Thérouanne, apprit l'offensive des Anglais qui comptaient 2 000 cavaliers, et 9 à 10 000 hommes de pied, précédés et guidés par un certain nombre de Bourguignons commandés par Monsieur de Tanay, lieutenant du comte d'Espinay, et par les capitaines de Gravelines et de Mieulet.

Villebon rassembla une troupe avec des seigneurs locaux: 500 piétons [fantassins], 100 hommes d'armes, puis 1.500 hommes de pieds qui se concentrèrent aux Neuf-Fosses, sur les marches [les limites] de Flandre, secteur d'approche et de passage difficile à cause des marécages et des clôtures. Néanmoins, la colonne anglaise de 11 ou 12 000 hommes força le passage gardé par 1 000 fantassins français, puis mit le feu aux maisons et aux moulins dans un rayon de 20 km. Les Anglais arrivèrent à 15 km de Thérouanne. Là, les deux armées décidèrent de régler le différend —ou plutôt le conflit— par un combat *à la Curiace*, chaque armée fournissant six représentants seulement.
Chefs en présence ♦le seigneur de Menesville, frère du gouverneur, commandait les **Français**. ♦maître "Carro", capitaine des *gens de cheval* et gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre, dirigeait les **Anglais**. Le maréchal de camp Thomas Sissime commandait l'ensemble de l'armée

---

[1]Ce sont sans doute tous ses crimes contre l'humanité qui, dans ses vieux jours, le tourmentèrent jusqu'à l'obsession, à tel point qu'il abandonna le pouvoir pour prendre le froc et se réfugier dans un monastère d'Espagne. Rappelons qu'il avait été roi d'Espagne et empereur du Saint-Empire romain germanique.

anglaise.

Effectifs engagés ♦**Anglais** : environ 11 000 hommes; voir «Stratégie ou Tactique». ♦**Les Français** comptaient 2 100 hommes. Mais, en fait, chaque nation ne fut représentée que par six combattants.

Stratégie ou tactique : Inutile de préciser que, étant donné le grand déséquilibre des forces en présence, il était de l'intérêt des Français de régler le conflit par un combat ─presque singulier─ *à la Curiace*, à six contre six, et il semble tout à fait surprenant que l'offre ait été faite par les Anglais eux-mêmes. Les deux troupes de six hommes d'armes se firent face deux par deux. Ce fut une série de combats singuliers simultanés.

Dans leur mouvement d'invasion qui précéda le combat, les Anglais progressaient déployés en bataille. D'abord marchait **le maréchal de camp**, Thomas Sissime, avec 100 hommes d'armes et 200 varlets montés sur des chevaux légers et munis de *jaques*[1], et armés de petites lances sans arrêtoir comme les piques.

Puis suivait **l'Avant-garde**, 27 rangs d'arquebusiers à neuf de front, 43 rangs d'archers, 54 rangs de piquiers, puis 32 rangs d'hommes armés de serpes[2] à deux mains au milieu desquels se tenaient sept enseignes. Suivaient 54 autres rangs de piquiers, 43 rangs d'archers et 15 rangs d'arquebusiers. À côté de cette avant-garde avançaient 2 demi-canons et 4 petites pièces d'artillerie de campagne.

Le Centre comportait les transports logistiques: trois chariots chargés de finances [le nerf de la guerre] pour le bon fonctionnement du camp. Deux chariots de *barils de poudre à canon* suivaient, avec quatre chariots de boulets et un chargé de personnel[3]. Puis venaient trois chariots d'arcs et de flèches, deux de piques, 20 de lances, 20 de serpes et 20 de dards ferrés aux deux bouts, pour clôturer le camp lorsque l'armée bivouaquait ou pour servir d'*obstacle à cavalerie* en cas de bataille rangée. Suivaient encore les chariots à bagages, nombreux, ainsi que deux unités de 600 chevaux.

---

[1]**Jaque**, n.m., de l'ancien espagnol **jaque**, emprunté à l'arabe **schakk**, cotte de mailles. Habillement court et serré; *jaque de mailles*, armure de mailles de fer allant du cou aux cuisses.
[2]De bilez.
[3]Les "bombardiers" ou canonniers.

L'Arrière-garde était composée comme l'avant-garde. En serre-file, 500 chevaux. Cette colonne impressionnante entra dans le Boulonnais où les Anglais brûlèrent en passant 10 ou 12 gros villages[1] qui avaient le tort de se trouver sur leur passage et d'appartenir au comte de Boulogne, à qui, justement, le roi d'Angleterre voulait montrer son ire et sa désapprobation.

Résumé de l'action : Le lendemain matin vers 08h00, l'alarme fut donnée à Thérouanne. La garnison fit des sorties tant à pied qu' à cheval et il y eut beaucoup de lances rompues. Les combats singuliers ou par petits groupes continuèrent *après déjeuner* [Sic!] et les Anglais durent utiliser l'artillerie pour repousser la sortie. Les arquebusiers français tuèrent beaucoup d'Anglais. L'artillerie française interdisait toute approche aux assaillants. Dans la soirée, le seigneur de Billetière avec vingt cavaliers et quelques fantassins vinrent les défier devant leur camp retranché mais les Anglais ne sortirent pas. Enhardi, le seigneur Domynoys fit tirer un coup d'arquebuse dans les tentes anglaises. Les Français firent avancer un double canon nommé *Madame Dayre* qui tira dans leurs tentes lesquelles avaient été plantées au-dessus de Delettes à deux kilomètres de la ville. Alors une troupe d'Anglais arriva, portant une lettre à Monsieur de Villebon, gouverneur de Thérouanne, lui proposant d'envoyer six gentilshommes le lendemain à 09h00 pour combattre six Anglais. Le cartel[2] fut accepté.

La rencontre devait avoir lieu au-dessus de Villers à mi-chemin entre la ville et le camp anglais. Dix autres gentilhommes accompagnaient les six hommes d'armes qui devaient combattre. Les Français étaient commandés par le seigneur de Menesville, frère du gouverneur et les Anglais par maître "Carro", *capitaine de gens de cheval*[3] et gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre. Le combat fut extrêmement acharné. Chaque homme d'armes faisait face à

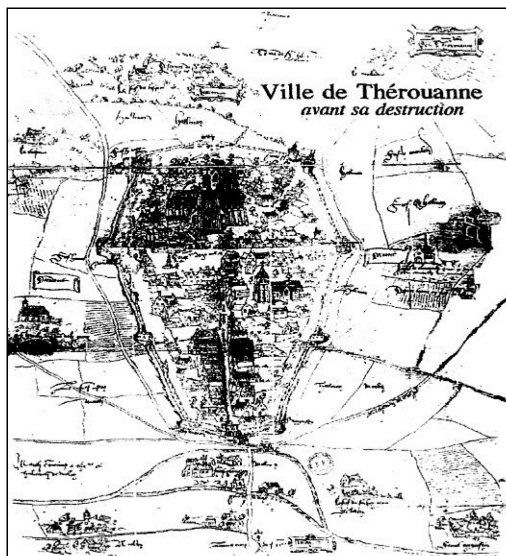
---

[1]Jetant les populations survivantes dans les champs.
[2]**Cartel**, n.m. provocation en duel par l'intermédiaire d'un *carton*. La peur panique de tout perdre en un seul coup de dé [Syndrome du Stratège avant la bataille] fait reculer bien des généraux ou amiraux. Cette crainte qui engendre la lâcheté et le refus du combat chez les chefs incapables de se maîtriser, est à l'origine de maintes défaites; spécialement dans la marine où le chef sait que s'il perd son vaisseau, on ne lui donnera probablement pas de deuxième chance.
[3]Capitaine de cavalerie.

un seul ennemi. Ils s'attaquaient séparément; ce fut une suite de combats singuliers. Charles de Laubier s'en prit ensuite à maître Carro. Au début, le cheval de Carro, fort têtu, refusa d'avancer; mais après un moment d'hésitation, tout se passa bien. Tous rompirent leur lance. Quelques chevaux furent tués. Finalement, les Français offrirent aux Anglais de remettre cela en un deuxième assaut. Mais les Anglais refusèrent car leur honneur était sauf.

Pertes ♦Aucun des combattants ne fut tué.

Conséquence de cette défaite anglaise : Pendant ce combat, l'armée anglaise s'était rangée en bataille en vue de parer à toute éventualité et était allée camper à Estrée-La-Blanche, près d'Aire-sur-La-Lys, et, de là, en Hainaut[1] où les attendait le seigneur de Reulx.



[1]Afin de rejoindre l'armée bourguignonne. Le Hainaut tien son nom de La Haine, cours d'eau local. L'un de ses affluents est La Trouille; la *haine* et la *trouille*, deux sentiments fort répandus sur les grands champs de bataille de l'époque. Les résultats de ce combat furent plutôt psychologiques sur les deux armées. Mais, la destruction du moral de l'ennemi [ou de sa volonté] n'est-elle pas, selon Carl von Clausewitz, l'un des moyens de vaincre: ♦détruire ses forces militaires, ♦conquérir son territoire, ♦juguler sa volonté ou son pouvoir.

Tournai. *Siège de*

Date de l'action : 16 - 25 septembre 1513.

Localisation : Aujourd'hui en Belgique. À cette époque dans le domaine du roi de France bien que l'Empereur en revendiquât la possession. Coordonnées géographiques: 50° 36' de latitude Nord, et 03° 23' de longitude Est.

Conflit : Guerre de la Sainte-Ligue. L'Angleterre y adhéra le 13 novembre 1511.

Contexte : Le pape Jules II avait ligué contre Louis XII de France: l'Empire d'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, la Vénétie [Venise], la Suisse, la Toscane (Florence) et la Ligurie (Gênes). Mais bientôt, les traités séparés du 23 mars et du 1er avril 1513 débarrassèrent la France de deux puissants adversaires: Venise et l'Espagne.

Désirant fortement la conquête de Tournai et du Tournaisis dans le secret espoir d'ajouter ces nouveaux territoires aux possessions des néerlandaises de son petit-fils l'archiduc Charles, le rusé Maximilien d'Autriche, qui voulait *se faire tirer les marrons du feu* par les Anglais, exhorta vivement Henri VIII d'Angleterre[1] de faire le siège de cette ville. Il escomptait naïvement que les difficultés que rencontrerait le jeune roi d'Angleterre pour la conservation de sa future conquête, le feraient y renoncer à son avantage. La distance assez considérable entre Calais [ville anglaise] et Tournai, les difficultés du ravitaillement logistique de cette dernière place, la facilité d'une attaque subite de la part des Français, l'inutilité de la possession de cette ville pour l'Angleterre, tout portait Henri VIII à l'hésitation[2].

Renseigné de la situation par ses espions, Louis XII de France informa Tournai, le 1er septembre 1513, que la ville allait être assiégée et ordonna de mettre ordre aux fortifications et aux stocks de *munitions de bouche et de guerre*[3].

Effectifs engagés ♦**Français** : Il n'y avait pas de garnison de soldats professionnels. *La population seule défendit la ville.*

---

[1]R*oi de France et d'Angleterre* selon le titre officiel que les rois d'Angleterre conservèrent jusqu'au début du XIXe siècle.

[2]Selon l'auteur anglais Cruickshank, Henri VIII, qui venait d'avoir 22 ans, ne recherchait que la gloire en s'emparant de Tournai. C'était un défi personnel; il s'était mis dans la tête d'en venir à bout.

[3]Cette expression fut fort utilisée par les militaires de l'époque et jusqu'au XIXe siècle.

Stratégie ou tactique : Henri VIII d'Angleterre mit en batterie 12 pièces d'artillerie ironiquement surnommées *Les 12 apôtres.* Il promit aux Tournaisiens que s'ils ouvraient leurs portes dans les dix jours, il ne serait fait aucun mal à leur personne et à leurs biens. Dans le cas contraire, tout serait mis à feu et à sang et leurs propriétés confisquées. Les habitants savaient donc que les soldats auraient carte blanche s'ils devaient combattre pour entrer dans la ville. Cette coutume dura d'ailleurs jusqu'à la fin du XVIe Siècle et les Anglo-portugais la poursuivirent pendant la *guerre péninsulaire*[1], sous le Premier Empire. Comme d'habitude, seul le menu peuple, qui avait moins à perdre, voulait résister.

Dès le 10 septembre, les Tournaisiens, apprenant l'arrivée de l'armée anglaise, démolirent les maisons voisines des portes et incendièrent les faubourgs et deux abbayes *extra-muros* pour dégager les angles de tir. Les murailles étaient de mauvaise qualité bien qu'elles aient compté 99 tours. L'artillerie de forteresse était désuète et inefficace.

Résumé de l'action : Le siège commença officiellement le 16 septembre. Les femmes et les enfants apportaient sur les remparts les matériaux nécessaires pour remédier au mauvais état des fortifications tandis que les hommes veillaient à la défense ou travaillaient aux réparations des murs. Personne ne restait inactif. Le 17, la Porte de Valenciennes et la Porte de Lille[2] furent canonnées.

Le 18, la haute tour Blandinoise menaçait déjà ruine. Mais ce jour-là aussi, les habitants apprirent que Jean d'Estable et Nicolas d'Aubermont, à la tête de 1 500 ou 1 600 cavaliers français, tenteraient d'entrer dans la place la nuit venue. Mais cette troupe ne put forcer les lignes anglo-alliées.

Comme quelques jours seulement de canonnade avaient ruiné les remparts, une nouvelle démarche fut tentée, le 21 septembre, auprès des Anglo-alliés, pour obtenir un statut de neutralité et pour traiter de la reddition de la ville, alors que l'artillerie anglaise continuait d'abattre des pans entiers de muraille. Mais à qui devraient-ils se rendre désormais ? À l'empereur d'Allemagne ou à Henri VIII qui

---

[1]Ou *Guerre d'Espagne* et *du Portugal* [1808-1814].
[2]Ou **Cocquerel**

portait lui aussi le titre de roi de France? Les deux délégations étaient présentes. Finalement il fut décidé en Conseil de ville de se rendre au "*roi de France et d'Angleterre*" Henri VIII; à la grande déception des fantassins anglais et des mercenaires allemands et hollandais qui avaient escompté un assaut suivi du pillage traditionnel, du viol des femmes, des beuveries, et du *«tir au pigeon»* sur les récalcitrants qui protestaient contre ces abus. La déception fut vive chez les soldats de Sa Majesté britannique.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette défaite française : À la suite du traité de paix, ratifié le 23 septembre par Henri VIII, Tournai fut occupée par les troupes du roi d'Angleterre, mais *en sa qualité de "roi de France"*. Le peuple de Tournai ─heureux de pouvoir profiter de cette «entourloupette» politique─ dut prêter serment d'allégeance à Henri VIII. Ce dernier fit son entrée triomphale à Tournai le dimanche 25 septembre 1513, 10 jours après le début de l'investissement. Tournai resta ville anglaise pendant six ans, jusqu'en 1519.



Le Tréport. *Siège*

Date de l'action : fin août 1523.

Localisation : Le Tréport, port français situé à 30 km au N-E de Dieppe, par 50°04' de Latitude Nord et 01°22' de Longitude Est.

Conflit : Guerre entre la France et la Maison d'Autriche. Deuxième phase de la Guerre de la Sainte Ligue.

Contexte : Après l'échec de la conférence de Calais, le pape Léon X, Henri VIII d'Angleterre et l'empereur du Saint-Empire Romain germanique, Charles Quint, signèrent un traité secret de coalition contre la France [le 24 novembre 1521]. Les coalisés s'engageaient à attaquer simultanément la France par les Pyrénées, les Alpes et la Picardie en mars 1523. Le 29 mai 1522, donc, Henri VIII d'Angleterre déclara la guerre à la France. Après un coup de main contre Morlaix, une flotte anglaise se dirigea vers Le Tréport.

Chefs en présence ♦**L'escadre anglaise** était commandée par le vice-amiral William FitzWilliam. La colonne de débarquement par les capitaines Brian, Hopton et Cary. ♦**Français** : Pierre Poullain, maire d'Eu ; Jean Bournel de Tiembronne; Eustache Le Vasseur des Landes.

Effectifs engagés ♦**L'escadre anglaise** comptait 36 gros navires et des transports. La colonne de débarquement, 15 000 hommes.

Stratégie ou tactique : Les Anglais attaquèrent sur trois colonnes, puis furent contre-attaqués et repoussés. Il rembarquèrent en n'ayant réussi à incendier que les faubourgs du Tréport, une flottille de barques en rade ainsi que 3 navires à l'ancre.

Résumé de l'action : “Au mois d'août 1523[1], le dimanche jour et fête de Saint Barthélémy, les Anglais tentèrent une descente au Tréport, mais ils furent vigoureusement reçus et durent se retirer sans avoir commis trop de dégâts et après avoir essuyé des pertes sérieuses. Ce succès était dû à l'énergie de Pierre Poullain, seigneur d'Huberville, maire de la ville d'Eu.” “En 1523, le dimanche d'août vingt-quatrième, jour et fête de Saint Barthélémy, furent aper-

[1]Écrivit P. Laffleur de Kermaingant.

çues, dès entre trois et quatre heures, en la rade de Tresport de nombreuses grandes voiles de navires anglais, lesquels voulaient attaquer le dit Tréport. Soudain, le maire de la ville d'Eu, averti de l'attaque aux environs de 4 heures, fit sonner la grosse cloche et armer les citoyens, pour aller secourir le Tréport. Lui-même se mit en marche en personne avec un grand nombre d'échevins, de bourgeois et de simples citoyens d'Eu. Il fit aussi suivre l'artillerie de la ville, les munitions et les servants...”

Au soleil levant, les Anglais et autres gens de guerre embarquèrent dans leurs canots et barges avec leurs armes et enseignes, et se mirent à ramer vers le centre du port. Les barques se séparèrent en trois divisions et se dirigèrent vers trois points différents de façon à disperser les défenses. De la côte, les *communiers* faisaient pleuvoir sur eux une grêle de flèches. Malgré cela, les assaillants des deux premières barges parvinrent à débarquer et attaquèrent furieusement les communiers[1] de flanc, lesquels durent se replier vers Le Tréport. L'artillerie embarquée appuyait l'attaque, de telle sorte qu'il devenait difficile pour les Français de se mettre à couvert. Les Anglais débarqués se mirent en losange et avancèrent, bientôt rejoints par d'autres unités anglaises débarquées près du faubourg de l'Enguennerie, du côté de Mesnival, et l'incendièrent. Mais ils n'y trouvèrent pas le moindre butin, car les habitants qui y demeuraient avaient pris soin de déménager leurs biens. Les Anglais abandonnèrent donc ce faubourg et se remirent en ordre pour s'élancer contre Le Tréport. Ce fut à cet instant que l'artillerie française entra soudainement en action, et les Anglais durent se résoudre à battre en retraite. À ce moment, arriva un nommé Jean Bournel, écuyer, baron de Tiembronne, avec Eustache Le Vasseur, lui-même écuyer, seigneur des Landes, accompagnés de leurs soldats et suivis d'un grand nombre de volontaires. Dès qu'ils eurent fait leur jonction, ils se joignirent aux *communiers* pour lancer une contre-attaque contre les Anglais qui firent demi-tour et battirent en retraite. Dans la violente mêlée, de nombreux Anglais furent tués sur place et beaucoup d’autres se noyèrent en tentant de rembarquer. Un Portugais, qui se trouvait

---

[1]Soldats des Communes ou Milices bourgeoises.

alors sur un vaisseau anglais, révéla que les Anglais avaient subi des pertes de 250 tués et noyés et de nombreux blessés dont plusieurs étaient morts de leurs blessures.

Pertes **♦Anglais** : un millier d'hommes dont 250 tués. **♦Français** : inconnues.

Conséquence de cette défaite anglaise : Ce fut un maigre résultat pour un tel déploiement de troupes.



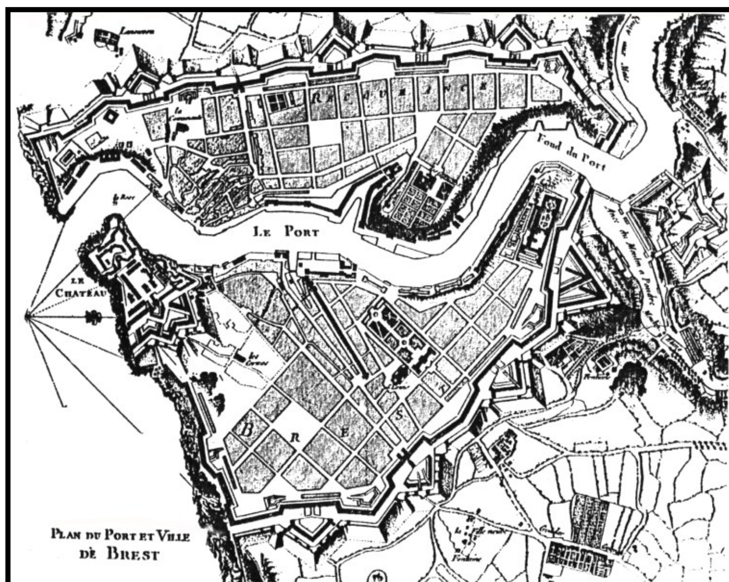
Artillerie de François Ier

Le Tréport. *Coup de main contre*

Date de l'action : 2 septembre 1545.

Localisation : Port français situé à 25 km au N.-E. de Dieppe. Coordonnées géographiques : 50° 04' de latitude Nord, et 01° 22' de longitude Est.

Conflit : Participation française à la Guerre d'indépendance



de l'Écosse.

Contexte : En 1542, Marie Stuart était devenue reine d'Écosse.

Chefs en présence ♦amiral anglais John Dudley.

Effectifs engagés ♦La flotte anglaise comptait 150 navires transportant 12 000 soldats. La moitié, soit 6 000, participa à la destruction de la ville.

Stratégie ou tactique : L'amiral John Dudley profita de l'absence des Français pour frapper Le Tréport. Peu après la victoire de la flotte française à Boulogne le 15 août 1545, les Français étaient partis sur la côte du Pays de Galles où ils capturèrent quelques navires marchands, laissant la Manche sans protection.

Résumé de l'action : Le 2 septembre, l'amiral anglais John Dudley débarqua au Tréport la moitié des effectifs de sa

flotte. Le débarquement se fit, selon *le Livre Rouge d'Eu*[1], au lieu-dit de **Ménival**. Ses troupes culbutèrent trois enseignes[2] garde-côtes et se déployèrent en bataille en prévision de la contre-attaque des ducs de Nevers et d'Aumale, tandis qu'un détachement brûlait Le Tréport.

Le soir même, les Anglais rembarquèrent pour faire voile vers Portsmouth.

Pertes ♦Les pertes sont inconnues. L'abbaye du Tréport fut mise à feu et à sang. ♦Durant le retour, une épidémie de dysenterie et de scorbut se déclencha et "*coucha bas*"[3] 3 500 Anglais.

Conséquence de cette défaite française : Des représailles furent envisagées par la Marine Royale contre les côtes anglaises. Le cycle de la violence se poursuivait sans répit, conformément à la *loi biblique du talion*. Ce fut à la suite de cette attaque que François I[er] fit construire au Tréport une grosse tour de grès, qui défendait l'entrée du port et qui a subsisté jusque vers le milieu du XX[e] siècle.


Galion XVIe siècle

[1]Voir in fine

[2]Les enseignes sont des troupes, des unités, représentées métonymiquement par leur drapeau ou enseigne.

[3]Selon l'expression fort peu délicate des chroniqueurs.

Wark*. Attaque de*

Date de l'action : fin septembre - 4 novembre 1523.
Localisation : Écosse.
Conflit : Guerre entre la France et l'Empire de Charles Quint. Deuxième phase de la Guerre de la Sainte-Ligue.
Contexte : *Marie Stuart* [1542-1587] ou *Marie, reine d'Écosse,* était la fille de l'Écossais Jacques V Stuart, roi d'Écosse [1513-1542] et de la Française Marie de Guise de Lorraine devenue reine d'Écosse par son mariage. Marie Stuart naquit à Linlithgow; elle mourut décapitée à Fotheringay à 45 ans. À six ans, elle fut promise au dauphin de France, François II[1] qui avait deux ans de moins qu'elle. Ils se marièrent en 1558, âgés respectivement de 14 et 16 ans, et devinrent roi et reine de France l'année suivante, en 1559, à l'âge de 15 et 17 ans, Mais François II mourut en 1560 sans enfant, et Marie Stuart se retrouva veuve à 18 ans. Charles IX, frère de François Ier lui succéda à la tête de la France. Cette union entre les cours de France et d'Écosse allait entraîner une longue et cruelle guerre entre la France et l'Angleterre. Cette année-là [1560], mourut à Édimbourg, Marie de Guise et de Lorraine [1515-1560], homonyme et mère de Marie Stuart. Cette Française resta régente d'Écosse à partir de la mort de son mari en 1542, année de la naissance de Marie Stuart. Marie de Guise fut donc régente de 1542 à 1560. C'était la terrible période des Guerres de Religions, en Grande-Bretagne comme en France.

Durant le bref règne de son premier mari [François II de France], la famille maternelle de Marie Stuart[2] dirigea la France. François de Lorraine, oncle de Marie Stuart et deuxième duc de Guise, eut avec son frère, le cardinal de Lorraine, l'entier maniement des affaires publiques de France. Ce François de Guise ou de Lorraine devint le chef du Parti Catholique en ce début des Guerres de Religions. Fanatique, il fut lui-même assassiné par un protestant nommé Poltrot-de-Méré.

Devenue veuve en 1560, Marie Stuart revint en Écosse afin de prendre, sur le trône, la suite de sa mère. Elle devint Marie Ière d'Écosse. Mais elle dut lutter à la fois

[1]Fils de Henri II de France et de Catherine de Médicis.
[2]Les Guise de Lorraine

contre la Réforme et contre les agissements secrets de la reine d'Angleterre Elisabeth Ière qui cherchait à annexer l'Écosse. Marie Stuart se remaria successivement avec Henri Stuart appelé Lord Darnley, puis avec Bothwell, l'assassin de Darnley. Ce dernier mariage provoqua une insurrection de la noblesse écossaise et son abdication en 1567 au profit de son fils Jacques [VI]. Elle se réfugia alors en Angleterre auprès d'Elisabeth Ière Tudor[1]. Le fils de Marie Stuart et de Henri Stuart-Darnley, devint donc le roi d'Écosse Jacques[2] VI. Il ne tenta rien pour sauver sa mère lorsque Elisabeth voulut mettre un terme à ses jours. Fort opportuniste, Jacques embrassa le protestantisme dans des buts politiques et Elisabeth Ière d'Angleterre en fit son successeur. *Jacques VI, roi d'Écosse,* cumula donc les charges de roi d'Angleterre et d'Irlande sous le nom de *Jacques Ier d'Angleterre et d'Irlande* [de 1603 à 1625]. Il épousa une Française nommée Henriette de France et en eut Jacques II [Stuart] d'Angleterre, lequel eut la mauvaise idée de se convertir au catholicisme, ce qui suscita une nouvelle guerre de religions en Angleterre.

Mais revenons en arrière; *le Traité de Rouen* du 26 août 1517 entre la France et l'Écosse obligeait la France à fournir 2.200 soldats à l'Écosse. En effet, André de Montalembert, seigneur d'Essé, ambassadeur de France, s'était rendu en Écosse à la tête d'une escadre française, et, comme nous l'avons dit plus haut, avait demandé la main de la jeune reine, âgée de 6 ans, pour le dauphin de France [appelé, depuis, François II], qui était d'un âge plus tendre encore qu'elle (4 ans). Les États d'Écosse avaient ratifié le projet de mariage des deux princes-enfants ainsi que le départ de Marie Stuart pour la France. La reine douairière d'Écosse la conduisit furtivement à Dumbarton où l'attendait l'amiral français Villegagnon, avec quatre galiotes[3] destinées à l'escorter vers la France. Le 20 août, la future reine fit son entrée triomphale à Morlaix qui n'avait pas encore été dévastée par les Anglais.

Chefs en présence ♦L'escadre de transports français était

---

[1]Anglicane; elle-même fille de la Française Anne Boleyn ou Boulogne ou Bullen et de Henri VIII d'Angleterre. [Anne Boleyn naquit en 1507 à Boulogne ─Boleyn, à l'époque─ et mourut en 1536 à Londres].

[2]Qui régna de 1567 à 1625

[3]Navire léger à rames et à voile.

commandée par le vice-amiral Lartigue. L'armée franco-écossaise demeurait sous les ordres du régent d'Écosse, le duc Stuart d'Albany, régent depuis la mort du roi d'Écosse, Jacques IV, tué avec 10 000 autres Écossais lors de la désastreuse bataille de Flodden.

Effectifs engagés ♦Escadre française de transport: 87 navires de toute taille. Armée franco-écossaise : 5 000 fantassins, 100 gendarmes et 600 chevaux avec un parc d'artillerie.

Stratégie ou tactique : Cette union stratégique entre les cours de France et d'Écosse allait entraîner une longue guerre entre la France et l'Angleterre[1].

Résumé de l'action : Venant de Brest, l'escadre franco-écossaise débarqua le 24 septembre 1523 à Dumbarton [Écosse]. La colonne française marcha jusqu'à Édimbourg. Le Corps Expéditionnaire français donna l'assaut, avec échelles d'escalade, à la forteresse de Wark, quand, le 4 novembre, l'inondation et l'arrivée inopinée d'une forte armée de secours anglaise forcèrent les Franco-écossais à lever le siège. Sur ordre du Parlement d'Écosse qui craignait les dépenses d'un hivernage [Sic!], les troupes françaises durent rembarquer au plus froid de l'hiver pour être rapatriées en France.

Conséquence de cet échec français : La Campagne d'Écosse de 1523 fut stérile pour tous les belligérants: Anglais, Écossais et Français.



[1]Qui voulait annexer l'Écosse

Wight. *Coup de main contre l'île de*

Date de l'action : 20 juillet 1545.

Localisation : Île de l'Océan Atlantique située au sud de l'Angleterre, par 50°43' de Latitude Nord et 01°15' de Longitude Ouest.

Conflit : Participation française à la Guerre d'indépendance de l'Écosse.

Contexte : En 1545, François Ier avait élaboré le projet de s'emparer de l'île de Wight. À la bataille de Portsmouth, le 18 juillet, la flotte anglaise avait donc été tenue en échec par les Français, et, deux jours après, le débarquement commença sans que la Royal Navy[1] n'intervienne.

Stratégie ou tactique : L'île de Wight aurait été pour les Français une *tête de pont*, une excellente base de départ pour une invasion de l'Angleterre par le Sud, et aussi une *diversion* très intéressante qui aurait attiré loin de l'Écosse le plus gros de l'armée anglaise, soulageant par le fait même les Franco-écossais qui luttaient dans le Nord. Mais sa défense aurait exigé une véritable armée et des fortifications extrêmement coûteuses.

L'invasion de l'île de Wight par plusieurs points éloignés fut hautement efficace en dispersant les défenses.

Résumé de l'action : Ayant forcé la flotte anglaise à se réfugier dans les bancs de sable, l'amiral d'Annebaut débarqua, le 20 juillet, 2 000 hommes dans trois différents secteurs de l'île de Wight. L'arête de collines de l'île fut occupée et les Français incendièrent les maisons qui obstruaient les angles de tir, gênaient la défense en général, ou pouvaient procurer des points d'appui à une contre-attaque anglaise.

1] Un *premier débarquement* eut lieu aux abords d'un ouvrage anglais dont les canons avaient densément bombardé les galères françaises durant la bataille navale. À l'approche des fantassins français, la garnison anglaise abandonna le fort pour s'enfuir. Les fuyards furent mitraillés et décimés par les envahisseurs.

2] *Une autre unité* française d'Infanterie, commandée

---

[1]La marine de guerre anglaise devint la *Royal Navy* au cours du XVe siècle. Jusque-là, les Cinque Ports procuraient le noyau de la marine de guerre, mais leur importance diminua dans la même proportion que les vaisseaux du roi devinrent plus nombreux. [voir la rubrique Cinque Ports dans le Répertoire général, Tome Ier]

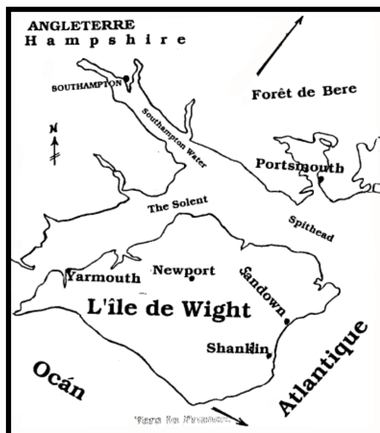
par le général sieur de Tais et par le baron de La Garde, débarqua aussi et envahit le pays. Des paysans locaux, plus hardis que la garnison du fort, se regroupèrent pour les harceler et furent défaits dans plusieurs petits combats.

3] *Le troisième détachement*[1] débarqua, pilla, et, finalement, harcelé par des forces de paysans bien plus nombreuses, battit en retraite vers la plage où les canons de marine français le couvrirent en faisant barrage devant les paysans. Ces derniers furent ensuite renforcés de troupes anglaises [Infanterie et Cavalerie] infiltrées dans l'île. Des renforts français débarquèrent à leur tour, commandés par le chevalier de Blacas d'Aulps[2], et finalement, troupes et paysans anglais furent mis en déroute, après avoir procédé à la démolition d'un pont dans le but de retarder les Français.

Ces derniers étaient enfin maîtres de l'île de Wight dans son intégralité.

Pertes ♦Blacas d'Aulps fut tué au cours de la dernière charge.

Conséquence de cette défaite anglaise : Finalement, les Français, maîtres du secteur, pensèrent aux coûts gigantesques et aux difficultés insurmontables pour construire des fortifications autour d'une si grande île[3]. Même le mauvais temps se mettait de la partie. L'amiral d'Annebaut, qui avait la maîtrise de la mer, décida donc d'abandonner l'île. Il passa le reste de la campagne à croiser le long de la côte anglaise, effectuant d'occasionnels débarquements pour dévaster les villes côtières et *faire* du butin.



[1]Capitaines Marsay et Pierrebon
[2]Capitaine des galères du Ponant
[3]Cette île en forme de losange grossier s'étend sur 381 km^2. Dimensions Est-Ouest, 36 km, et Nord-Sud 22 km. On se rend compte à quel point une expédition aussi importante pouvait être improvisée.

***Yvetot**. Bataille d'*

Date de l'action : 29 avril 1592.

Localisation : Village de Seine Maritime. Coordonnées géographiques : 49° 37' de latitude Nord, et 00° 46' de longitude Est.

Conflit : Guerres de la Sainte-Ligue catholique [Guerre civile française].

Contexte : Le roi de France Henri IV[1] quittait, le 25 avril, le camp de Gouy, après avoir donné au duc de Montpensier le commandement de l'avant-garde, celui de l'arrière-garde au maréchal de Biron, et s'être réservé le principal Corps d'armée[2]. Le 26, il détruisait un détachement de ligueurs, envoyé à Martainville pour l'observer, et couchait à Fontaine-le-Bourg, à une journée de Caudebec.

Le duc de Mayenne, averti par Georges Basti de l'approche de cette armée numériquement supérieure à la sienne, comprit alors la lourde faute qu'il avait commise en se laissant enfermer dans l'étroite presqu'île du Pays de Caux, entre la Seine et la mer, sous les canons des vaisseaux hollandais et des forteresses royales telles que Dieppe, Saint-Valéry et Quillebeuf.

Farnèse[3] —qui avait gardé, malgré les souffrances dues à la blessure qui allait l'emporter— toute la lucidité de son génie militaire, souhaitait que l'on fît retraite vers Lillebonne, où les troupes tireraient de ce havre leurs approvisionnements. Mais Mayenne ne consentit pas à s'éloigner de Caudebec, dont la possession était pour Rouen la meilleure sauvegarde. Il s'établit entre Caudebec et Yvetot et construisit un camp retranché sur le plateau de Touffreville.

Cependant l'armée royale s'était engagée, le 27 —en provenance de Pavilly et en direction de *Duclair*— sur une route encaissée et bordée de murailles, mais les distances entre les trois Corps étaient si grandes que l'avant-garde aurait pu être attaquée et défaite en détail, sans que le gros des troupes ni l'arrière-garde ne puissent intervenir.

Le comte Alexandre Sforza, qui conduisait les cou-

---

[1]Qui n'avait pas encore abjuré le Protestantisme.

[2]D'après Hardÿ de Périni.

[3]Alexandre Farnèse, né à Rome, mort à l'abbaye de Saint-Waast [1545-1592]. Il fut un grand capitaine au service de Philippe II d'Espagne et gouverneur des Pays-Bas espagnols. Appelé en France au secours des catholiques, il força le roi de France Henri IV à lever le siège de Paris, et celui de Rouen. Il mourut des suites d'une blessure reçue devant Caudebec.

reurs du duc de Parme,[1] vint lui en donner avis, en lui exposant tout l'avantage qu'on pourrait retirer d'une brusque attaque. «Pour combattre le roi de Navarre,» lui répondit le blessé, «il faut des corps vivants et non des hommes épuisés de sang et à demi morts comme moi!»

Il fit cependant appeler Rannucio[2], Mayenne et les principaux de l'armée, pour les engager à attaquer vigoureusement, si l'occasion s'en présentait. Mais l'occasion était passée; le roi avait franchi le défilé sans combat. Le 28, il prenait position en face de ses adversaires, et, comme eux, couvrait de retranchements son front de bataille.

Chefs en présence ♦Henri IV, *roi* de France protestant. ♦Le duc de Parme, Alexandre Farnèse.

Effectifs engagés ♦L'armée du roi de France, Henri IV, comptait 18 000 fantassins français, anglais, suisses, allemands et hollandais[3] ; avec 20 canons, et une Cavalerie de 9 000 chevaux. ♦En face, se tenaient les Franco-espagnols-wallons.

Stratégie ou tactique : La rapidité de l'exécution fut l'élément majeur de la réussite du plan français.

Résumé de l'action : Il y avait à peine deux kilomètres entre les deux lignes opposées, et, sur la droite des royaux, un bois touffu que les ligueurs avaient fortifié. Le comte de Bossut et ses 3 000 Wallons en avaient la garde.

Dès le 29, le roi fit attaquer ce bois par le baron de Biron, avec 8 000 hommes d'Infanterie anglaise, hollandaise et allemande[4], qu'il fit soutenir par 600 Gendarmes, fortement armés. L'attaque dura trois heures, au terme desquelles le bois fut emporté. Les Wallons, se voyant forcés, se réfugièrent en désordre dans le camp retranché, après avoir perdu plus de 800 des leurs, soit plus du quart de leurs effectifs.

Le 1er mai, Henri alla reconnaître, en personne, le quartier d'Yvetot. Jugeant, au boute-selle[5] et aux cris

---

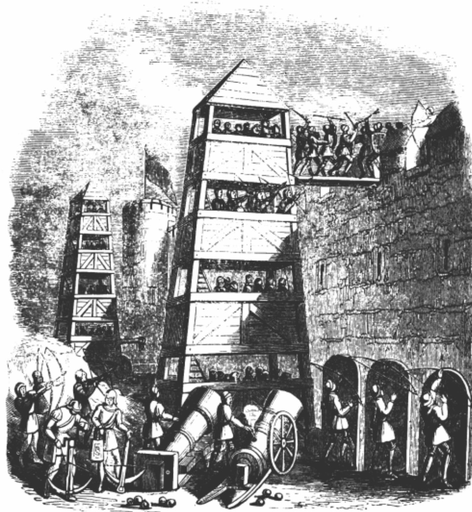
[1]Le duc de Parme était Alexandre Farnèse. Le pape Paul III [un Farnèse] avait créé ce duché pour son fils Pierre Louis Farnèse.
[2]Fils d'Alexandre Farnèse, duc de Parme.
[3]C'étaient littéralement des *Brigades Internationales* du Protestantisme. Le mouvement protestant de cette époque peut facilement se comparer au communisme du XXe siècle. Les deux s'opposaient à l'ordre établi, en réaction à des abus.
[4]En nombre égal pour les motiver par émulation nationale.
[5]**Boute-selle**, n.m. invariable: sonnerie de trompette ordonnant aux cavaliers de bouter [placer] la selle sur le cheval, et de la sangler afin de partir au plus vite.

d'alarme qu'il entendait, qu'on n'y était pas bien rassuré, il fondit sur Yvetot avec 400 mousquetaires ou piquiers et 1 000 hallebardiers armés de pistolets, et attaqua la ville en tenailles par plusieurs côtés à la fois.

Le duc de Parme, blessé, qui ne s'était pas attendu à des actions offensives aussi rapides, vit le moment où toute son avant-garde allait être passée au fil de l'épée... Il se fit porter en litière dans Yvetot, à la tête de l'Infanterie espagnole pour arrêter les progrès du roi de France, jusqu'à ce que toutes les troupes de l'avant-garde se fussent réfugiées dans le camp retranché [commandé par Sully]. Finalement, Farnèse fit évacuer le camp d'Yvetot [le 5 mai] et commença sa retraite en direction de Caudebec.

Pertes ♦inconnues.

Conséquence de cette action : Il y avait des Français des deux côtés. Les Anglais combattaient aux côtés des partisans du prétendant au trône de France [Henri IV].



Siège de ville par beffroi.

♦Alister, R., pseudonyme de Robertson, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853.
♦Amiot, Joseph-Marie, [missionnaire en Chine] *Art militaire des Chinois*, ou *Recueil d'anciens traités sur la guerre*, Édité chez Didot l'aîné, Paris, M.DCC.LXXII [1772] Ce fut la première traduction des théories du Chinois Sun Tsu dans une langue occidentale.
♦Angot, Alphonse, *Dictionnaire historique, topographique et biographiquede la Mayenne*, Imprimerie de la Manutention, Mayenne, 1990.
♦Anonyme, *La Descente des Angloys et combat de six diceulx contre six gentilzhommes Francoys*, faict près la ville de Thérouanne, avecques le prinse du Neuf Fossé, Imprimerie Pierre Gaultier à Lautruche, 1543.
♦Asclépiodote, *Traité de tactique*, traduction de L. Poznanski, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
♦Asimov, Isaac, *The Shaping of England*, Houghton Mifflin Company, Boston, 1969.
♦Asseline, David, *Les Antiquitez et Chroniques de la Ville de Dieppe*, A.Marais Librairie, Dieppe, 1874.
♦Barnett, Correlli, *Britain and Her Army 1509-1970, A Military, Political and Social Survey*, William Morrow & Company, New York, 1970.
♦Battistini, Olivier, *La Guerre. Trois tacticiens grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre, Anthologie.* Editions Nil, Paris 1994.
♦*Battlefields of Europe*, Chilton Books, Philadelphia.
♦Beaumont, Stéphane, *Histoire de Lourdes*, Éditions Privat, Lourdes.
♦Belloc, Hilaire, *British battles*. S.Swift & Co, Hugh Rees, Londres, 1911-1913. 6 volumes.
♦Bertrand, J.-B., Histoire de Boulogne, 1829.
♦Bonnet, Emile, *Les Anglais en Languedoc*, Imprimerie générale du Midi, Montpellier, 1915.
♦Borderie, M. de La, *Le Commerce et la Féodalité en Bretagne*.
♦Bourdette, Jean, *Le Château et la ville de Lourde* (Sic!), publié par l'auteur, Paris, Tarbes, 1899.

♦Bouvier, Jacques Le, *"Le Recouvrement de la Normandie"*
♦Bréquigny, (de) *Mémoires pour servir à l'histoire de Calais,* dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
♦Brueys, *Histoire du fanatisme de nostre temps. Et le dessein que l'on avoit de soulever en France les mécontens des Calvinistes,* F. Muguet, Paris, 1692.
♦Bruycker, Charles de, *Histoire de Blicquy*, A.van Geebergen-Warny, Leuze (Belgique), 1911.
♦*Calais, huit siècles d'histoire,* Atelier municipal de la Ville de Calais, 1987.
♦Calonne, A. de, *Histoire d'Amiens*.
♦Castex, amiral Raoul, *Théories stratégiques*, 5 vol., Éditions maritimes, Paris, 1929-1935.
♦Castex, amiral Raoul, *Mélanges stratégiques*, Académie de Marine, Paris, 1976.
♦Castex, amiral Raoul, *Stratégie des opérations combinées*, Centre des Hautes études navales, Paris, 1933.
♦Castex, amiral Raoul, *Fragments stratégiques*, Economica, Paris, 1985..
♦Catford, E.F., *Edinburgh; The Story of a City,* Hutchinson of London, London, 1975.
♦Chandler, David, Editor, *A Guide to the Battlefields of Europe,* Chilton Books, Philadelphia.
♦Chassaigne, Philippe, *Histoire de l'Angleterre*, Éditions Aubier, Paris 1966.
♦Chesne, (du) A. *Histoire de la Maison de Montmorency.*
♦Chotin, A.-G., *Histoire de Tournai et du Tournésis*, Massart et Janssens, Tournai, 1840.
♦Clairambault, *Le Livre des Statuts et Ordonnances de l'Ordre du Benoist Sainct Esprit, estably par le Tres-Chrestien Roy de France & de Pologne Henry troisiesme de ce nom* [in 1578], Mettayer, Paris, 1610.
♦Clausewitz, Carl von, *De la Guerre*, traduction de Denise Naville, Les Editions de Minuit, Paris 1955. [5 volumes]
♦Clowes, Sir William Laid, *The Royal Navy, A History from the Earliest Times to the Present*, Sampson Low, Marston & Company, Ltd, Londres, 1897. 7 vol.
♦Colin, J., *Les Grandes Batailles de l'Histoire*, Paris, 1915.
♦Courcy, Pol de, *Le combat de trente Bretons contre trente Anglais,* 1857, Saint Pol de Léon.

♦Cousin, Jean, *Histoire de Tournay*, Marc Wyon Imprimeur, Douai, 1620.
♦Cruickshank, C.G. *The English Occupation of Tournai, 1513-1519*, Clarendon Press, Oxford, 1971.
♦Darsel, J., *Histoire de Morlaix des origines à la Révolution,* Imprimeries Réunies, Rennes, 1942.
♦Daumesnil, Joseph, *Histoire de Morlaix*, Laffitte, Marseille, 1976.
♦Derode, Victor, *Histoire de Lille et de la Flandre Wallonne* (2 tomes), Librairie Vanackère, Lille, 1819.
♦Drouyn, Léo., *La Guyenne militaire*, Éditions Laffitte, Marseille, 1977.
♦Dufour, *Atlas de Géographie* (nombreux plans de batailles), Paris, date inconnue.
♦Dupont, *Histoire du Cotentin*.
♦Duro, L.F. *La Marina de Castilla*.
♦Duviau, Eugène, *Notes historiques sur Lourdes et son Château-Fort*, Imprimerie L. Carret, Lourdes, 1906.
♦Émy, Jean, *Histoire de la pierre à fusil*, Imprimerie Alleaume, Blois.
♦Énée le Tacticien, *Poliorcétique*, traduction de A. Bon, Les Belles Lettres, Paris, 1967.
♦*English Historical Documents*, General Editor David, C. Douglas, M.A., F.B.A. Eyre & Spottiswoode, Part IX.
♦Faucherre, Nicolas, *Places fortes*, bastions du pouvoir, R.E.M.P.A.R.T., Desclée de Brouwer, 1986, 4éme édition de 1991, Paris
♦Featherstone, Donald, The Bowmen of England, Jarrolds, London, 1967.
♦Fino, J.-F., *Forteresses de la France Médiévale*, Éditions A. et I. Picard & Cie, Paris 1967.
♦Flavius Josèphe, *La Guerre des juifs*, traduction de Savinel, précédé de *Du bon usage de la trahison*, par P. Vidal-Naquet, Éditions de Minuit, Paris, 1977.
♦Foch, Ferdinand, Maréchal, *Des Principes de la Guerre*, Conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de Guerre, Berger-Levrault, Libraires-Éditeurs, Nancy-Paris-Strasbourg, 1903.
♦Fonssagrives, Colonel E., *Notice historique sur la ville d'Auray*, Société d'Histoire et d'Archéologie du Pays d'Auray, Hennebont, 1991.

♦Forbes-Leith, William, *The Scotsmen-at-arms and life-guards in France*, Edinburgh, 1882, in-4.
♦Fortescue, J.W. *History of the British Army*, Macmillan and Co. Limited, St.Martin's Street 13 volumes, Londres, 1883.
♦Foster, R.F., The Oxford Illustrated History of Ireland, Oxford University Press, 1991.
♦Fowler, Kenneth, *Le siècle des Plantagenets et des Valois*, Paris, 1968.
♦Fraser, Duncan, *Montrose [before 1700],* Standard Press, Montrose (Écosse), 1967.
♦Gillingham, John, *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984.
♦Gomar, Ch., *Siège de Saint-Quentin, en 1557*, Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin, tome 6, 2e Série, Saint-Quentin, 1848.
♦Grant, J.G., *British Battles on Land and Sea*. Cassel Petter & Galpin, Londres. Tome 1.
♦Guibert, lieutenant-général, comte Jacques Antoine Hippolyte de, Essai de tactique générale, Paris, 1773.
♦Hale, *Les grands combats sur mer, de Salamine au Jutland*, Paris, 1932.
♦Halphen, Louis, Poupardin René, *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, Picard, 1913.
♦Hardÿ de Périni, Édouard, *Batailles françaises*, 6 vol. de 1214 jusqu'en 1789, Editeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.
♦Hardyng, John, *Chronicle,of John Hardyng, together with The Continuation by Richard Grafton, to the 34 year of King Henry the Eighth*, ed. H.Ellis, F. C. Rivington, T. Payne, etc. Londres, 1812.
♦Hautefeuille, A., et Léonard, L*., Histoire de Boulogne*, 1860.
♦Hibbert, Christopher, *The English, A Social History, 1066-1945,* W.W.Norton & Company, London, 1986.
♦Hocquet, Adolphe, *Tournai et le Tournaisis au XVIè Siècle au point de vue politique et social*, Casterman, Tournai, 1904.
♦Hocquet, Adolphe, *Tournai et l'Occupation anglaise*, Casterman, Tournai, 1901.

♦Hogg, Ian, V., *Forteress; a History of Military Defense*, Macdonald and Jane's Publishers, London, 1975.
♦Hookham, Mary Ann, *The Life and Times of Margaret d'Anjou (1429-1482),... and of her Father René, "the Good"... with memoirs of the Houses of Anjou...* With portraits and illustrations, 2 vol. Londres, 1872.
♦Howell, A., Lloyd. The Rouen Campaign, 1590-1592. Clarendon Press Oxford.
♦Huebner, Johann l'Aîné, *Les Généalogies historiques des Rois, Empereurs, etc., et de toutes les maisons souveraines qui ont subsisté jusqu'à présent, etc*, traduit de l'allemand en français pour diffusion *internationale*, 4 tomes, Paris 1736 - 1738.
♦Huynes, Dom., *Histoire de l'abbaye du Mont Saint-Michel.*
♦Jardez, Lucien, *Tournai - Tournaisis*, Paul Legrain éditeur, Bruxelles, 1989.
♦Jomini, baron de Jomini, général et aide de camp de l'empereur de Russie, *The Art of War*, traduit du Français par le capitaine G.H. Mendell et par le lieutenant W.P. Craighill, Greenwood Press Publishers, Westport, Connecticut, USA. [L'auteur s'excuse de n'avoir eu à sa disposition que la version anglaise; ce qui a entraîné une traduction supplémentaire de l'anglais au français.]
♦Joungson, A.J., *The Making of Classical Edinburgh, 1750-1840*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 1966.
♦Knox, John, *History of the Reformation in Scotland*, Edited by William Craft Dickinson, etc... 2 vol., Thomas Nelson & Sons, Londres, 1949..
♦La Chenaye-des-Bois, *Dictionnaire de la noblesse*, tome VI, Paris.
♦Laffleur de Kermaingant, P., *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport (Ordre de Saint-Benoit*), CLIX-428p., Firmin-Didot, Paris, 1880.
♦Lagrèze, M., G., B., de, *Chronique de la Ville et du Château de Lourdes,* Th. Telmon, Imprimeur-Éditeur, Tarbes, 1866.
♦LAING, Lloyd and Jennifer, *Medieval Britain, The Age of Chivalry,* Herbert Press, London,1996.
♦LAMBERT, Christian, *En pays Livarotais*, Nouvelle Imprimerie Script, Saint-Pierre-d'Entremont, 1991é

♦*La prise et deffaicte des Angloys par les Bretons devant la ville de Barfleu*, 1543. Prudhomme, Saint-Brieuc, 1858.
♦La Roncière, *Histoire de la Marine française des Gallo-Romains à 1678*, Paris.
♦Lawton, Richard, and Pooly, Colin G., *Britain 1740-1950, An Historical Geography*, Edward Arnold Publishing, London, 1992.
♦Le Chat, Camille, *Histoire de la ville de Verneuil*, 2e édition, Imprimerie du Verndien, Verneuil, 1913.
♦Lecky, Hartpole, William, Edward, *A History of England in the Eighteenth Century*, Second Edition, Volume 1, Longmans, Green & Co, London, Bombay [Mumbai] & Calcutta, 1879.
♦Leconte, F., *Guerre d'Espagne. Extrait des souvenirs inédits du général Jomini*, Paris.
♦Le Corbeiller, Édouard, in Revue catholique de Normandie, 6e année, Imprimerie de l'Eure, Evreux, 1895.
♦Lécluselle, A., *Histoire de Cambrai et du Cambrésis de 1789 à nos jours, Suivie des Tablettes Cambresiennes*, 2 tomes, Cambrai, 1872-1874.
♦Lecureux, Bernadette, *Histoire de Morlaix des origines à la Révolution*, Ed. du Dossen, Morlaix, 1983.
♦Le Gallen, Léandre, *Belle-Île, histoire politique, religieuse et militaire*, Lafolye Frères Editeurs, Vannes, 1906.
♦Legrand, Albert, *Vie des Saints de Bretagne*, Paris, 1659.
♦Le Laboureur, *Mémoires de Michel de Castelnau Sieur de la Mauvissière (1520 – 1592),* Paris.
♦Lelièvre, Gilbert A., *Miettes d'histoire de Saint-Ghislain*, Cercle d'Histoire et d'Archéologie de Saint-Ghislain, Fascicule 5, Saint-Ghislain, 1970.
♦Lemaire, Louis, *Histoire de Dunkerque*, Dunkerque 1927.
♦Lemale, *Le Havre d'autrefois*, Imprimerie du Commerce, Le Havre 1883.
♦Lemau de La Jaisse, *Plan des Principales Places de Guerre et villes maritimes frontalières du Royaume de France,* publié chez Didot, Paris, 1736.
♦Lemmon, C.H. *The field of Hastings*, Londres, 1956.
♦Le Moine, *Roman d'Eustache Le Moine, pirate fameux du XIIIè Siècle*, Paris, 1834
♦Lenman, Bruce, *The Jacobite Risings in Britain, 1689-1746*, Eyre Methuen, London, 1980.

♦Lennoy, Guillebert de, "*Voyages et Ambassades*".
♦Lenoble, *Mémoires sur les opérations militaires d'Espagne pendant les années 1808, 1809, 1810, 1811*, Paris 1817.
♦Léon VI, *Institutions militaires*, traduction de Joly de Maizeroy, in Liskenne et Sauvant, *Bibliothèque historique et militaire,* t.II, Paris 1840.
♦Lot, Ferdinand, *Les effectifs des Armées françaises de 1492 à 1562.*
♦Lottin, A., *Histoire de Boulogne sur Mer*, Presses Universitaires de Lille, Lille, 1983.
♦Luce, Siméon, *Chronique du Mont-Saint-Michel.*
♦Lynch, Michael, *Edinburgh and the Reformation*, John Donald Publishers Ltd, Edinburgh, 1981.
♦Maclauchlan, Thomas, *The Depopulation System in the Highlands*, London, 1849.
♦Maignien, Edmond, *Faits et gestes de Guillaume de Meuillon,* Grenoble, 1897.
♦Maxwell, Alex, *History of Old Dundee*, Dundee, 1884.
♦Maxwell, Sir Herbert, *Edinburgh, a historical Study*, William & Norgate Publishers, London, 1916.
♦Michaud, J.F.R., *Biographie Universelle Ancienne et Moderne*, Akademische Druck-U. Verlangsanstalt, Graz-Austria, 1970.
♦Michel, Francisque, *Les Écossais*, 1841.
♦Michel, Francisque, *Histoire des Races maudites de la France et de l'Espagne*, 2 tomes, Paris, 1847.
♦Michel, Francisque, *Rôles gascons*, transcrits et publiés par, 4 tomes, Charles Bemont, Paris, 1885-1906.
♦Michelet, Jules, *Histoire de France*, 19 vol., Paris, 1879.
♦Miège, M. *Histoire de Malte*, Bruxelles
♦Monuel, L. de, *Étude Historique sur la ville de Jargeau*, Jargeau, 1875.
♦Morgan, Kenneth, O., *The Oxford Illustrated History of Britain*, Edited by Kenneth O. Morgan, Guild Publishing, London, 1984
♦Morice, Pierre-Hyacinthe, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, enrichie d'une dissertation sur l'établissement des Bretons dans l'Armorique, et de plusieurs notes critiques, Taillandier, Paris, 1750-1756. 2 tomes.
♦Mudie, Sir Francis, *Broughty Castle and the Defence of*

the Tay, Abertay Historical Society, Dundee, 1970.
♦Murray, R.H. *Revolutionary Ireland and its Settlement*. Londres, 1911.
♦Neveux, François, *La Normandie, des ducs aux rois*, Éditions Ouest-France, Rennes, 1998.
♦Nicolas, Sir Nicholas Harris, GCMG, *A History of the Royal Navy, from the earliest times to the wars of the French Revolution,* 2 vol. Londres 1847.
♦Oman, CWC, *A History of the Art of War in the Middle Ages,* Vol.I Londres, 1924.
♦Onasandre, *Strategikos*, traduction de Guischardi, in Liskenne et Sauvan, Bibliothèque historique et militaire, t.III Paris, 1840.
♦Périni, Hardÿ de, Édouard, *Batailles françaises*, 6 vol. de 1214 jusqu'en 1789, Éditeur Ernest Flammarion, Paris, 1894.
♦Pinedo y Salazar*, Historia de la insigne Orden del Toyson de Oro*, tome I
♦Port, Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire*, Éditions H. Siraudeau, Angers, 1965.
♦Porter, W., *A History of the Knights of St John*, Londres 1883.
♦Poutrain, *Histoire de la Ville et Cité de Tournai, Capitale des Nerviens, et premier siège de la monarchie française*, Moetjens, La Haye, 1750.
♦Privat, Edouard, Editeur, *Histoire des Protestants en France*, Toulouse, 1977. ISBN 2-7089-2341-2
♦Puységur, Jacques-François de Chastenet, marquis de, maréchal de France, *Traité de l'Art de la Guerre, par principes et par règles*, ouvrage de M. le maréchal de Puységur, mis à jour par M. le marquis de Puységur son fils, etc... Paris, 1748, puis La haye, 1749.
♦Rateau, Paul et Pinet, J., *Histoire et Géographie du Département de l'Eure*, Les Editions du bastion, Bourg en Bresse.
♦Reich, Emil, *Foundations of the Modern Europe*, New York, 1908.
♦*Revue de Bretagne et de Vendée*, Vannes, Nantes, Paris, 1857 - 1914.
♦Richelieu, maréchal de, Mémoires, Paris, 1930. (3 vol.)

♦Robertson, Alexander, *Extermination of the Scottish Peasantry*, Londres, 1853. [Écrit sous le pseudonyme de Alister, R. pour éviter les représailles du gouvernement anglais].
♦Rochefoucauld, monsieur de La, *Histoire de l'arrondissement des Andélys.*
♦Roques, Louis, *Rabastens de Bigorre en quête de son passé*, Éditions A. Hunault et Fils, Editions du Midi, Tarbes, 1973.
♦Rolland, Paul, *Histoire de Tournai*, Comité National pour le relèvement de Tournai, Casterman, Tournai, 1956.
♦La Roncière, Charles de, *Histoire de la marine française*, Plon, Paris, 1899.
♦Salch, Charles-Laurent; Burnouf, Joëlle, *Atlas des villes et des villages fortifiés en France (Moyen Age),* Editions Publitotal, Strasbourg, 1978.
♦Salch, Charles-Laurent, *Dictionnaire des Châteaux et des Fortifications du Moyen Age en France*, Editions Publitotal, Strasbourg, 1979.
♦Sarrazin, René, *Manoirs et gentilshommes d'Anjou*, Angers, 1980.
♦Schneider, Lieutenant Colonel Fernand, *Histoire des Doctrines militaires*, PUF, Paris, 1957.
♦Sellman, R.,R., *Medieval English Warfare*, Methuen's Outlines, Methuen & Co, Ltd, London, 1960.
♦Seymour, William, *Battles in Britain, 1066-1547*, Sidgwick & Jackson, London, 1975.
♦Smurthwaite, David, Battlefields of Britain.
♦Stuart, Bérault, *Traité sur l'Art de la Guerre*, Introduction et Édition par Élie de Comminges, Éditions Martinus Nijhoff, La Haye, 1976.
♦Sue, Eugène, *Histoire de la Marine française*, 1835.
♦Sun Tzu*, L'Art de la guerre*, Flammarion, Paris, 1972. [traduction de Francis Wang]
♦Susane, général, *Histoire de l'Artillerie*, Paris.
♦Trevelyan, George-Macauley, O.,M., *Illustrated English Social History*, 4 vol. Longmans Publishing, Londres, 1944.
♦Tribouillet, Lieutenant, *Précis historique du Havre militaire,* Imprimerie Lemale, Le Havre, 1900.
♦Dom J. Vaissette,, *Histoire de Languedoc*, t.IX, Éditions Privat.

♦Vauban, Maréchal de*, Traité de l'attaque des places*, Paris 1706.
♦Vaux de Foletier, François, *Le Siège de La Rochelle*.
♦Vidal, général, *L'Armée française à travers les âges; L'Artillerie*, Paris, 1933.
♦Wanty, Émile, général, *La pensée militaire des origines à 1914*, Brépols, Bruxelles.
♦Warner, Philip, *Sieges of the Middle Ages*, G.Bell & Sons, Ltd, London, 1968.
♦Waurin, J. de, *Recueil des chroniques historiques de la Grande Bretaigne,* ed.W.and ELCP
♦Young, P. et Adair, J. *Hastings to Culloden*, Londres, 1964.
♦Young, Peter, *A Dictionary of Battles*.
♦Zweig, Stefan, *The Queen of Scots*, traduit de l'allemand [autrichien] par Cedar et Eden Paul, Cassel and Company Ltd, London, 1935.





Historien spécialisé dans les relations diplomatiques et militaires entre la France et l'Angleterre, Jean-Claude Castex a publié plusieurs monographies aux Presses de l'Université LavaL et aux Presses de l'Université du Québec.

1453, la défaite anglaise de Castillon met fin à la Guerre de Cent Ans. L'Angleterre perd définitivement son empire continental. Cette date fatidique marque aussi la chute de Byzance sous les coups des Ottomans. En conséquence, de nombreux documents conservés dans les monastères byzantins fuient vers l'Italie, autre foyer de la Chrétienté. Grâce à l'imprimerie, la vaste culture antique se propage, de l'Italie vers le reste de l'Europe. Ainsi éclôt la Renaissance dans le terreau de l'obscurantisme médiéval. Mais l'imprimerie divulgue aussi les abus du Clergé. L'inconduite de cet Ordre social génère le mécontentement, l'insoumission effervescente, puis la Réforme protestante qui, à son tour, suscite les guerres de religions, partout en Europe, mais plus particulièrement en Angleterre et en France. Dans ce dernier pays, la monarchie combat le protestantisme, parfois avec violence. Selon la fantaisie de leur monarque, les Anglais, quant à eux, sont contraints de changer cinq fois de religion en 30 petites années, sous peine de mort : ils doivent être catholiques jusqu'en 1530 ; anglicans en 1531, presbytériens (calvinistes) en 1547, de nouveau catholiques en 1553 et anglicans cinq ans plus tard. Finalement, le Test Act réduit les catholiques anglais à l'état de sous-hommes jusqu'au XIXe siècle.

Toutes ces persécutions intérieures engendrent de nouveaux prétextes de belligérance entre la France et l'Angleterre, chaque pays soutenant l'opposition religieuse de l'autre côté de la Manche.

Éditions du Phare-Ouest, Vancouver

ISBN 978-2-921668-14-9

